LIBRARY OF CONGRESS
00020255821

Class DC801

Book .E71T4

2165
4280

VOYAGE

A

ERMENONVILLE.

Se trouve à Paris,

Chez { l'Auteur, rue des Saints-Pères, n° 46.
Audot, libraire, rue des Mathurins St.-Jacques, n° 18.
Debeausseaux, libraire, quai Malaquais, n° 15.

Et à Ermenonville, à l'Hôtel de J.-J. Rousseau.

VOYAGE

A

ERMENONVILLE,

Contenant des Anecdotes inédites sur J.-J. Rousseau, le plan des jardins, et la Flore d'Ermenonville publiée pour la première fois ;

PAR

ARSENNE THIÉBAUT-DE-BERNEAUD.

Library of Congress
1867
City of Washington

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE P. F. DUPONT,
Hôtel des Fermes.

1819.

De l'Élysée, où tout est volupté,
Je regardais le favorable asile,
Comme un beau rêve à plaisir inventé ;
Mais je l'ai vu ce séjour enchanté,
Oui, je l'ai vu, je viens d'Ermenonville.

MANCINI, *Duc de Nivernais.*

PRÉFACE.

Il existait, dans notre langue, cinq ouvrages sur Ermenonville, lorsque j'imprimai mon *Voyage à l'Isle des Peupliers*. Depuis 1798, il en a paru plusieurs autres; mais on y chercherait en vain une description exacte de l'aimable retraite dont J.-J. Rousseau a si peu joui, et pendant sa vie et après sa mort. On n'y trouve pas non plus les belles inscriptions qu'il y traça de sa main, ni même une idée vraie des monuments que le bon goût a su y élever (1).

(1) On trouvera à la fin de ce volume, note 1ere, une notice bibliographique de tout ce qui a été écrit et publié sur Ermenonville.

Je l'ai écrit pour satisfaire à un besoin de mon cœur ; je l'adresse à ma fille ; je l'offre à mes amis. Puissé-je obtenir les suffrages des âmes sensibles !

SUD.

EST.

OUEST.

Thiébaut de Berneaud, Direxit.

N. L. Rousseau Sculpt.

PLAN DE ERMENONVILLE.

100 200 400 600 800 Metres.
50 100 200 300 400 Toises.

VOYAGE

A

ERMENONVILLE.

PREMIÈRE PROMENADE.

Sento l'aura mia antica, e i dolci colli
veggio apparir (1). PETRARCA.

Le printemps embellit la nature de mille charmes divers ; les bocages reprennent leurs feuilles et les rameaux fleuris des vergers annoncent les richesses de l'automne ; les blés couvrent les champs d'un léger duvet, les troupeaux quittent avec joie leur rustique retraite et vont chercher l'herbe fraîche des prairies. Aux premiers gages de l'aimable saison, tout se meut, tout se renouvelle ; les bergers parlent d'amour, les oiseaux font leurs nids ; plaines, vallons et montagnes, claires

(1) Je sens renaître mes beaux jours ; déjà je revois la vallée chérie. *Sonn.* CCLXXIX.

dont on fait remonter la fondation au VIIe siècle. Je n'ai pu m'empêcher de rire en lisant sur un mur à l'entrée et à la sortie de ce lieu :

1814. — SALUBRITÉ — *Police Municipale.*

Il est défendu aux chevaux d'uriner dans ce village, Même à 120 toises en-deçà, et 120 toises au-delà.

Nous passons ensuite devant le château de la Chevrette, où se réunissaient souvent les hommes les plus célèbres du XVIIIe siècle. Nous avons déja traversé Deuil. Nous sommes dans la vallée de Montmorency. Quelle aimable variété de tableaux ! Les agneaux bondissent sur la terre embaumée de thym et de serpolet ; le laboureur, penché sur le manche brillant de sa charrue, trace le fertile sillon en caressant d'un air joyeux l'oreille attentive de ses bœufs; le papillon, bigarré de couleurs sans nombre, voltige de fleurs en fleurs, et l'abeille infatigable pompe dans le calice odorant du genêt et du chèvre-feuille, de la primevère et de l'aubépine, les principes de cette liqueur précieuse dont elle doit emplir ses rayons dorés. Ce qui me rend ce spectacle plus touchant encore, c'est ma fille ; elle folâtre sur la tendre pelouse ; elle charge ses mains de plantes nouvelles dont elle me demande et les noms et les propriétés. Le deuil de ses vêtements contraste avec les plaisirs qu'elle goûte, et les brillantes couleurs de la violette chérie de sa mère, de la

scabieuse purpurine, de la campanelle azurée et du bouton d'or qu'elle tresse en couronnes.

Atteignons cette colline, c'est le *Mont-Olympe*. Un large plateau s'offre à moi, il est ombragé par de vénérables châtaigniers, mutilés presque tous par la faulx des siècles ; leurs troncs majestueux, tant de fois déchirés par la foudre, présentent une vaste circonférence. Je m'assieds. Je prends possession de l'espace que j'embrasse des yeux. Mais, comment peindre tout ce qui s'offre à moi ? Mes sens suffisent à peine pour tout voir ; les souvenirs se pressent en foule ; je m'égare avec délices.

Des masses ondoyantes de seigle qui s'éloignent et se rapprochent au gré des vents ; de longues allées de cerisiers (1), de belles prairies coupées par quelques villages, des palais et des chaumières, des ceps de vignes, des bouquets d'arbres fleuris et un vaste étang poissonneux, occupent le premier plan du tableau que termine le modeste château de Saint-Gratien (2), où Catinat, couronné de lauriers, passa ses dernières journées dans le mépris des honneurs et dans les plaisirs

---

(1) Le cerisier de Montmorency, ou gros gobet à courte queue, donne en juillet un fruit excellent et très-délicat. L'arbre est de médiocre grandeur et trop peu productif.

(2) Le propriétaire actuel l'a tout dénaturé. Les appartements de Catinat sont aujourd'hui transformés en cuisines !

de l'amitié. A droite, on découvre le parc de Soisy qu'habite le vieux général KELLERMANN, célèbre par la bataille de Valmy, dont ses frères d'armes lui ont donné le nom, comme autrefois on donna celui d'*Africain* au vainqueur de Carthage. Plus loin les bosquets enchanteurs d'Eaubonne fixent long-temps les yeux, l'esprit et le cœur : c'est sous leur ombrage que SAINT-LAMBERT, après avoir chanté les saisons dans des vers pleins de goût, quoiqu'un peu monotones, écrivit l'histoire des passions (1); c'est là que FRANKLIN, en plantant un chêne en l'honneur de la liberté, voulut éterniser son séjour dans cette France qu'il sut intéresser au sort de sa patrie ; c'est encore là que ROUSSEAU, assis sur un banc de gazon, au pied d'un robinier aux grappes odorantes, exprima, par ses énivrantes larmes, la passion qui le dévorait, à une femme étourdie, naïve, coquette, et dont le cœur était plein d'un autre amour. Au bas de ces monts s'élève Franconville, où TRESSAN chanta les preux chevaliers et leurs galantes aventures, où CASSINI, les yeux attachés à la voûte céleste, médita sur le système du monde. A gauche, la petite ville de Montmorency ; dans le lointain,

---

(1) Le *Cathéchisme universel*. Prouver que le bonheur de l'homme dépend de ses vertus et de son instruction ; démontrer que le perfectionnement des individus est le premier échelon du perfectionnement de la masse, et par suite de la société, tel est le but de SAINT-LAMBERT.

les hauteurs de Montmartre et les moulins très-élevés de Sanois, derrière lesquels est Argenteuil, où la tendre Héloïse s'arrêta quelques jours avant d'aller mourir d'amour au Paraclet. De toute part des mouvements doux, des souvenirs agréables, des solitudes heureuses, des masses de lumière, de demi-teintes et d'ombres ; ces images riantes donnent à la pensée plus de force et de vivacité, elles portent à l'ame une sérénité parfaite, une joie profonde et sans mélange : il est impossible de ne point devenir meilleur, quand on éprouve de pareilles émotions.

En reportant mes regards sur le plateau, je m'aperçus, non sans plaisir, que j'étais auprès d'objets qui rappellent le souvenir de Rousseau. Voilà les châtaigniers qu'il visitait souvent ; ce banc de gazon fut le confident de ses pensées, le témoin de ses amours ; ces pierres maintenant éparses faisaient partie du modeste monument qu'on lui avait dédié en 1791, et que la hache du vandalisme détruisit presque aussitôt après que la reconnaissance l'eût élevé.

Je suivis les sinuosités d'un sentier qui longe des coteaux enchanteurs ; protégé contre les rayons d'un soleil incommode par le feuillage frémissant des peupliers, j'arrivai à l'Ermitage que Mme d'Epinay fit bâtir pour Jean-Jacques. Cette retraite délicieuse est isolée de toute habitation ; placée à mi-côte, elle semble se perdre

dans le massif de verdure qui la sépare du *Châlet de la Nouvelle Héloïse* (1), et du village de Groslai. La maison est petite et simple (2); un jardin garni d'arbres qui portent des fruits excellents, une jolie source dont les eaux limpides rajeunissent sans cesse les plantes qu'elles arrosent, une terrasse ombragée par de beaux tilleuls et des touffes de lilas de Perse, en font la richesse et l'ornement. Rousseau vint l'habiter le 9 avril 1756. Fixé par les attraits de ce lieu plutôt solitaire que sauvage, il y passa des jours heureux (3). Ce fut là qu'il conçut le plan de l'*Émile;* il y composa aussi ce livre admirable, où il nous peint *Julie d'Étanges* un moment égarée, se relevant bientôt après pour offrir à son sexe le modèle des plus brillantes vertus(4).

---

(1) Cette humble chaumière, élevée par Grétry est aujourd'hui métamorphosée en un petit palais, ce qui détruit le charme.

(2) Quoique l'Ermitage perde chaque année de sa noble simplicité, quelques appartements ont encore la même distribution qu'au temps de J.-J. On y conserve encore plusieurs meubles qui ont servi au philosophe.

(3) Dans une lettre à Hubert, datée du 24 décembre 1761, il compare sa vie dans cette demeure à celle de *Ménalque* et d'*Amyntas*, héros de deux charmantes idylles de Gessner. « Il y a six ans, dit-il, que je coule dans ma « retraite une vie semblable à la leur, au bien près, que « j'aime comme eux, mais que je ne sais pas faire. »

(4) L'éloge de la *Nouvelle Héloïse* est tout dans ce mot

Pourquoi faut-il qu'à ces souvenirs il s'en mêle un qui déshonore Mme d'Épinay ? A peine avait-elle dit à Rousseau : « Mon ours, voilà votre asile; « c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous « l'offre » , que déjà elle lui ordonne de sortir de l'Ermitage, et cela pendant les plus froides journées d'un très-rude hiver. Il était souffrant; cette injustice vint encore augmenter son mal. S'armant aussitôt de courage, il se retire à Montmorency. Ce qui l'accable, c'est le malheur de s'être trompé dans le choix de ses amis, c'est le malheur non moins pénible de voir se dissiper une erreur qui lui était chère.

Grétry, depuis la mort de Rousseau, fit l'acquisition de l'Ermitage, dont il se disait modestement le *sacristain*. Lorsqu'en septembre 1808 nous allâmes, Charlotte et moi, visiter cette jolie retraite, il nous reçut avec cette cordialité franche qui donne un nouveau prix au mérite. Nous vîmes tout. Le portrait des trois filles qu'il pleurait fixa long-temps notre attention. Il prenait plaisir à nous voir admirer sa *Jenny*, dont la figure angélique annonçait un cœur excellent. Elle s'éteignit à l'âge où la nature fait un nouvel effort pour embellir la beauté ; elle s'endormit pour jamais assise sur les genoux d'un père que ses

---

d'une femme excellente : « Je voudrais, au prix de l'er-« reur de *Julie*, lui ressembler en tout point. »

tendres adieux brisaient de désespoir. L'aspect de cette image chère, le souvenir de ses deux sœurs non moins aimées déchirèrent de nouveau son âme inconsolable. Nos pleurs se mêlèrent aux siens. Nous partageâmes, ma femme et moi, sa douleur qui nous rappelait la nôtre. Et nous aussi nous avions perdu un enfant chéri ! HERMANN, gage premier de nos amours, n'était plus (1) ! La vie ne nous paraissait plus qu'un néant. Sans enfant, plus de consolation, plus de vrai plaisir, puisqu'il n'y a plus de point d'appui qui fasse désirer un doux avenir. C'est l'espérance qui sou-

---

(1) Ce cher enfant, né à Livourne en Étrurie, le 16 juin 1807, est mort à Paris le 16 mai 1808. Son corps est déposé dans le cimetière de Montmartre. Sur sa tombe, détruite en 1814 par les Barbares, j'avais placé cette inscription :

O.
T. L. P. Æ. HERMANNI
Auroram. vitœ. vix. attingenti.
Paternœ. spei.
Erepti.
Quam. vitæ. non. potuerunt. nominis. longœvitatem.
Marmore. Donant
ARSENNIUS. THIÉBAUT-DE-BERNEAUD
Pater
Et. M. T. CAROLA-DE-BERNEAUD
Mater.
Vixit. XI *menses.* VIII *horas. Obiit Parisiis* XVI *maï.*
M. DCCC. VIII.

tient et fait le charme du bonheur présent, et tout espoir est détruit quand on ne s'entend plus adresser le doux nom de père.

Le souvenir de cette scène touchante revint à ma pensée. J'oubliai l'Ermitage et sa situation délicieuse, j'oubliai que j'étais dans la chambre qu'habita Rousseau, et où Grétry cessa de vivre (1), il ne me fut plus possible que de gémir sur la cruauté de mon sort. Je pleurai une épouse bien aimée. J'allais t'oublier aussi, ma chère Uranie. — Pardonne, ô ma fille ! pardonne l'écart d'un moment à ton malheureux père.

Revenu de cette vive émotion, je descendis tout pensif dans le jardin. Au bas de la terrasse je vis le buste de Rousseau placé sur un autel dans une cavité du mur. J'appris que c'était un hommage rendu à sa mémoire par Mme d'Epinay. Elle a écrit au-dessous du buste ces vers:

O toi dont les brûlants écrits
Furent créés dans cet humble Ermitage,
Rousseau, plus éloquent que sage,
Pourquoi quittas-tu mon pays ?
Toi même avais choisi ma retraite paisible ;
Je t'offris le bonheur et tu l'as dédaigné ;
Tu fus ingrat, mon cœur en a saigné ;
Mais qu'ai-je à retracer à mon âme sensible?
Je te vois, je te lis, et tout est pardonné.

Sous un massif d'acacias, et auprès du petit

(1) Il y mourut le 4 septembre 1813.

bassin qu'alimente l'eau de la fontaine, est un cippe en marbre blanc, surmonté du buste de Grétry. On y lit l'inscription;

GRÉTRY.

Ton génie est partout, mais ton cœur n'est qu'ici.

Je demeurai là quelques instants. Je m'arrêtai aussi au pied du saule qui est en face, et lorsque de tristes pensées vinrent m'assaillir, je me retirai.

On me fit voir le lieu de la danse. C'est un espace entouré de gros marroniers, vieux témoins des fêtes du village, à l'ombre desquels s'assemble toute la jeunesse du pays. J'entrai ensuite dans Montmorency; je demandai le petit *Mont-Louis*; l'on nous y conduisit. Je n'eus point à me louer du propriétaire actuel; ce ne fut qu'obsédé par mes vives instances, qu'il consentit à me laisser voir cette maison célèbre, dont sa main profane va chaque jour effaçant les nobles souvenirs qui s'y rattachent.

Elle est petite et placée dans une situation très-piquante au-dessus de la vallée qu'elle domine presque entièrement. Le jardin est fort irrégulier; la terrasse, où Rousseau planta de ses propres mains quatre tilleuls (1), est ombragée par deux rangs de beaux arbres qui la couronnent de

(1) On en a déjà abattu deux.

feuillages arrondis en voûte mobile ; elle a pour terme du point de vue le joli village de Saint-Gratien et le gros orme planté par CATINAT : heureux rapprochement qui place en face l'une de l'autre la retraite du héros et celle de l'auteur d'*Émile*. Je me suis assis à cette table de pierre ; j'ai respiré les suaves parfums des lilas, des chèvre-feuilles, des seringats, que JEAN-JACQUES fit ajouter à la terrasse qu'il appelait sa *salle de compagnie*. On a gravé sur la table ces vers :

C'est ici qu'un grand homme a passé ses beaux jours;
Vingt chefs-d'œuvre divers en ont marqué le cours.
C'est ici que sont nés et *Saint-Preux* et *Julie ;*
Cette simple pierre fut l'autel du génie.

Le vieux donjon, qui se trouve à l'extrémité du jardin, a vu créer la *Lettre à* D'ALEMBERT *sur les spectacles :* il l'écrivit dans ce lieu exposé à tous les vents et à la neige, sans autre feu que celui de son cœur. C'est une remarque importante, ROUSSEAU ne travaillait jamais mieux qu'en plein air. Sa méditation était profonde et soutenue, ses idées s'enchaînaient et coulaient abondamment ; c'est ainsi que la belle Prosopopée de FABRICIUS (1), lui fut inspirée au pied d'un orme de l'avenue de Vincennes.

Je revoyais avec une sorte de jouissance les

(1) Dans le *Discours sur le rétablissement des sciences*, p. 58 du tome XIII, édition de Lyon, 1796.

lieux où tant de chefs-d'œuvre reçurent le jour, où la plume austère qui traça les pages du *Contrat social*, devint de feu pour terminer la *Nouvelle Héloïse*. Je visitai tout, et cherchai à démêler, dans les changements faits depuis peu, les traces de l'ancienne demeure. Mais il fallut trop vite quitter le petit Mont-Louis ; en nous suivant pas à pas, l'Argus me prouvait que notre présence l'importunait. Nous sortimes.

En face de la porte d'entrée de cette humble habitation, sur une grande pierre, j'ai lu l'inscription suivante :

> Cette maison, appelée ci-devant le *Petit Mont-Louis*, a été habitée par J.-J. Rousseau, à sa sortie de l'Ermitage, depuis le 15 décembre 1757, jusqu'au 9 juin 1762, qu'il en fut comme arraché à deux heures après minuit, par ses amis le maréchal de Luxembourg, propriétaire du château de Montmorency, et par le prince de Conti, qui voulurent le soustraire au décret de prise de corps lancé contre lui le 8 du même mois par le Parlement de Paris, après la publication de l'*Émile*.
>
> Il écrivit le 7 à l'un de ses amis en ces termes : *J'ai parlé pour le bien des hommes. Pour une si grande cause, je ne refuserai jamais de souffrir. C'est aujourd'hui que le Parlement rentre ; j'attends en paix ce qu'il lui plaira d'ordonner.*

Rousseau regardait comme sa maison de campagne un édifice isolé, dit le *Petit Château*, situé dans le parc de Montmorency, et apparte-

nant au maréchal de Luxembourg. Il allait de temps en temps y passer quelques journées ; ce lieu délicieux était pour lui le paradis terrestre. Il en a donné la description dans ses mémoires. C'est là, selon son expression, qu'au milieu des bois et des eaux, aux concerts des oiseaux de toute espèce, au parfum de la fleur d'orange, il composa, dans une continuelle extase, le cinquième livre d'*Émile*, dont il dut en grande partie le coloris à la vive impression du local où il l'écrivait (1). Je voulus visiter ce lieu charmant, l'édifice est détruit depuis plus de vingt ans ; un bois touffu l'avait remplacé, et il n'en reste pas le moindre vestige. Le château de Montmorency lui-même, la porte près de l'abreuvoir, cette porte par où sortit Rousseau pour s'exiler de la France (2), tout a disparu sous la hache du vandalisme (3).

La petite ville de Montmorency n'a rien d'attrayant que sa position. L'air y est pur, les fruits excellents, les cerises et les melons surtout ; mais

---

(1) *Confessions*, liv. X, p. 107 du tom. XXII.

(2) *Confessions*, liv. XI, p. 244 du tom. XXII.

(3) La belle habitation du maréchal de Luxembourg, après avoir souvent changé de maître depuis 1789, fut revendue, en 1816, à une compagnie de destructeurs par spéculation, nommée la *Bande noire*, qui l'a fait démolir. Les grands arbres sont aussi tombés sous ses coups.

on y manque d'eau : il faut l'aller chercher à une grande distance. La vallée elle-même n'est pas également partout exempte de ce fâcheux inconvénient. Sans doute, elle mérite encore aujourd'hui les épithètes de *belle* et de *riche* qui lui ont été prodiguées; mais il est à craindre que ce ne soit pas pour long-temps. Déjà les nombreuses sources qui descendent des coteaux situés au nord, taries en grande partie, n'alimentent plus les petits ruisseaux dont la vallée était coupée en tout sens; déjà les fontaines destinées à la boisson des habitants suspendent leurs tributs par longs intervalles, et maintenant les bestiaux sont contraints d'aller loin de l'étable chercher l'eau qui naguère encore se trouvait partout sous leurs pas. Les puits se dessèchent, et le cerisier, l'ornement de la vallée, qui ne demande que l'eau pour engrais, ne jouira bientôt plus de cette humidité bienfaisante à laquelle ne peut suppléer l'industrie du propriétaire. L'étang même, dont le volume et l'étendue étaient cités, et donnait à l'ensemble de cette belle contrée un aspect si brillant, voit chaque année son niveau diminuer considérablement. Il n'est plus alimenté que par ses propres sources et par les eaux qui viennent de la forêt de Montmorency, des hauteurs de Montlignon, Saint-Prix, Saint-Leu, Taverny et de la belle fontaine d'Ermont.

On doit attribuer uniquement aux défriche-

ments mal entendus et à la destruction successive des arbres, la diminution sensible des eaux versées dans le vaste bassin de l'étang. Ce triste résultat de l'imprévoyance la plus déplorable en amène lentement un autre plus funeste encore: les sommités des monts, les coteaux, les terrains en pente, aujourd'hui nus et arides, cessent d'être les conducteurs pour les eaux qui entretenaient les fontaines et les ruisseaux; ceux-ci diminuent, et par suite les eaux des fleuves, des étangs, des lacs qu'elles alimentent; les terrains auxquels les racines des arbres ont cessé de servir de lien et d'assemblage, se détrempent par les grandes pluies qu'ils ne peuvent plus absorber; ils glissent à la longue, ou sont entraînés par des torrents subits. Un tel état de choses intervertit le cours des saisons et multiplie d'une manière effrayante les dégâts des météores. Les champs, privés de l'humidité qu'entretiennent les grands végétaux, deviennent tôt ou tard entièrement stériles; le chaume est sans cesse menacé par la foudre, les plaines se couvrent de terres éboulées, de sable et de pierres, et les monts ne portent plus aux cieux qu'un pic imperméable à l'eau, qu'une cime aride prête à condenser en glaces éternelles les nuages qui s'arrêtent autour d'elle.

J'ai fait entendre ces vérités aux habitants de la vallée de Montmorency; je voudrais en péné-

trer tous les Français, et les ramener aux vues sages des Gaulois, nos ayeux, qui regardaient les forêts comme le premier élément de l'abondance, du commerce et de l'agriculture. Je leur citai l'heureuse rivalité établie, depuis 1804, parmi les propriétaires, qui tous s'empressent de faire des plantations considérables d'arbres forestiers et d'agrément. Je les invitai à suivre cet exemple, et à soutenir ainsi les plus chers intérêts de notre patrie. Les vieillards, *laudatores temporis acti*, ont applaudi à mes discours. Les jeunes gens m'ont paru vivement émus quand je leur ai fait entendre la voix de la patrie. Nom cher et auguste ! Aux sables brûlants de l'Afrique, comme sous les glaces du pôle, sur les steppes de l'Asie, sur les savannes de l'Amérique, où les familles sont nomades, comme dans nos campagnes fertiles, comme au sein de nos cités superbes, où tous les hommes se flattent d'être policés; tout reconnaît, tout proclame l'empire de la patrie. A ce mot réellement magique, de pieuses larmes mouillent les yeux. Il retentit au fond des cœurs, et nous porte aux plus sublimes vertus, au plus noble dévouement: partout la patrie est pour l'homme le mode essentiel, le complément nécessaire de son existence.

Arrivés dans la maison où nous devions passer la nuit, on nous servit un repas frugal, à la suite duquel nous employâmes le surplus de notre journée

à un genre d'amusement fort en vogue à Montmorency. Je veux parler des cavalcades sur les ânes. Ces animaux, d'une allure lente et douce, précieux par leur patience, leur grande sobriété et l'égalité de leur tempéramment; si utiles dans les lieux escarpés, où leur marche est plus sûre que celle du cheval; ces animaux, dis-je, qui semblaient autrefois s'honorer de leur esclavage en portant nos bons ayeux, leurs femmes et leurs enfants, servent aux promenades de l'Ermitage et autres endroits délicieux de ce pays enchanté.

Nous dirigeâmes notre course sur Taverny, en longeant les brillants coteaux d'Andilly. Successivement nous voyons se rapprocher plus ou moins de nous Soisy et Eaubonne, Margency et le riche village d'Ermont, où l'on découvre souvent des tombeaux (1), Montlignon, Saint-Prix, où Ginguené commença cette histoire littéraire d'Italie, qu'a achevée la plume savante de notre respectable ami Salfi; le Plessis-Bouchard et la

---

(1) Ces tombeaux remontent du XIIIe au XIVe siècle. Ils sont en pierres de taille ou bien d'un mastic fait de plâtre et de cailloux. Ils sont d'une seule pièce et ressemblent assez à une auge. Le couvercle est ordinairement chargé de blazons. Ils contenaient un seul individu. Presque tout Ermont est bâti sur ces tombeaux, principalement l'église et les maisons qui l'avoisinent. Ils sont accolés les uns aux autres.

petite forêt de Boissy, où l'on découvre les restes d'un camp romain.

La bienfaisance d'une femme aimable et de son époux, a laissé dans tous les cœurs des habitants de Saint-Leu les plus touchants souvenirs (1). Nous avons visité leur parc ; il est petit, mais sa situation est fort heureuse, et l'on a su tirer un brillant parti de la disposition du terrain. De là nos regards ont embrassé de nouveau toute la vallée ; mais sur un plan plus vaste, mieux développé, et nous avons joui des plus beaux points de vue qu'elle puisse offrir.

Après avoir parcouru les allées du parc, examiné les beaux arbres qu'il renferme (2), suivi le cours de ses eaux, nous nous sommes trouvés dans un lieu retiré, planté d'ifs, au milieu desquels est une pierre tumulaire qui consacre le souvenir de l'ancien cimetière du pays ; elle porte

---

(1) Le curé de Saint-Leu m'a montré les projets de plusieurs fondations qu'il voulait ajouter à celles déjà établies ; mais la politique a repoussé la main qui présentait le bienfait, comme si une bonne action devait être soumise aux froids calculs de l'opinion, comme si l'utilité publique ne devait pas toujours être la première de toutes les lois.

(2) J'ai surtout remarqué de très-beaux épicéas, un superbe vernis du Japon, de nombreuses tiges de rhododendron et surtout des saules pleureurs d'une grande beauté.

cette touchante inscription tracée, dit-on, par une main qui porta un instant le sceptre (1).

C'est à l'ombre de l'if, sous ce tertre stérile,
Où la mousse se glisse autour des ossemens,
Qu'enfermés pour jamais dans leur étroit asile,
Les ayeux du hameau dorment depuis cent ans.
Leurs yeux ne verront plus, au retour de l'aurore,
Leurs amis et leurs champs ; et le cornet sonore,
Les cris perçans du coq, la chanson du berger,
Ne les salueront plus à leur humble lever.
Passant, qui que tu sois, viens honorer leurs mânes,
Une âme fut empreinte en ces tristes débris.
Ah ! que le fer cruel et que les mains profanes
De ce lieu consacré soient à jamais bannis !
Songe que ton pouvoir, ton nom, ton opulence
Te mènent à la mort en dépit de ton rang :
Le monarque lui-même, au sein de la puissance,
Est soumis à ces lois, ainsi que l'indigent.

Pendant que je lisais cette inscription, des larmes sillonnaient le visage de ma fille bien-aimée. Comprenant le motif de ses soupirs, je la pressai contre mon cœur et mêlai mes pleurs aux siens. Il est douloureux de voir le dernier asile des hommes abandonné de leurs descendants. Les restes précieux d'un père, d'une mère, d'une épouse sont donc étrangers aux fils de celui qui les a tant pleurés ; le simple monument que sa reconnaissance, que son amour leur avait con-

(3) Louis Bonaparte.

sacré devient donc la proie du temps ; pas une main ne le relève, et le triste lieu où sont déposés leurs cendres, tombé dans des mains profânes, se change souvent en jardin de plaisance ! O vous que l'ambition égare, venez rêver ici ; venez y considérer les ravages du temps, et vous convaincre du néant de votre orgueil, de la vanité de vos espérances.

Nous entrâmes à Taverny : ce village est agréablement placé ; des fontaines nombreuses et abondantes y fournissent une très-belle eau. Là, nous trouvâmes un ami de cœur vivant dans la retraite. Nouveau CINCINNATUS, son front est chargé de nobles lauriers, et ses mains sont occupées à des travaux rustiques (1). Notre visite lui fit plaisir ; mais le temps nous pressait, il fallut trop tôt se séparer. Après nous être mutuellement donné le baiser de la plus tendre cordialité, il nous accompagna de ses vœux, et nous revînmes à Montmorency.

---

(1) Le lieutenant-général FRANÇOIS TESTE. Caldeiro, San-Pietro-in giù, la Brenta, le pays du cruel et farouche Monténégrin, Dresde, Plauen, Namur, etc., furent particulièrement le théâtre de sa gloire. On cite surtout son beau fait d'armes sous les remparts de cette dernière ville, le 20 juin 1815, où, à la tête d'une poignée de braves, il tint en échec l'armée prussienne, et lui fit perdre six mille hommes d'élite.

SECONDE PROMENADE.

Je ne sache point meilleure eschole à façonner la vie, que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances. MONTAIGNE, *Essais*, III, 9.

Les voyages charment la vie en la tenant dans une continuelle et utile agitation; ils sont le meilleur complément de l'éducation, et le plus salutaire de tous les exercices; l'âme en reçoit plus d'énergie, l'esprit plus de ressources, le cœur plus de jouissance; ils font aimer l'étude, en rendent les nombreux avantages plus sensibles et en multiplient les délices; ils aiguisent l'imagination, élargissent la tête, apprennent à tout voir et à bien voir. Mais il faut voyager à pied, c'est le véritable moyen de le faire avec plus de fruit et d'agrément. J'ai peine à concevoir comment on peut se résoudre à voyager autrement, et à se rendre ainsi étranger aux richesses que la terre prodigue à la vue. Je parle d'après ma propre expérience: en voyageant à pied on saisit toutes les nuances du magique tableau de la nature; on observe en détail; on

part et l'on s'arrête à volonté ; on quitte le dôme de verdure des forêts pour suivre les eaux murmurantes des fontaines ; du sommet des montagnes on descend dans les gras pâturages de la vallée. De jolies fleurs, des productions nouvelles viennent-elles fixer les regards, vous pouvez satisfaire votre curiosité, interroger les habitants, et recueillir des connaissances utiles. On obtient les mêmes résultats des petits comme des grands voyages. Dans les uns comme dans les autres, nos observations s'associent aux souvenirs des temps passés.

Avec le lever de l'aurore, ma fille et moi nous quittâmes Montmorency pour nous diriger sur Ermenonville. Nous voyons d'abord Groslai, dont le terroir donne des vins aussi bons que ceux de l'Orléanais (1). Paraît ensuite Saint-Brice, village assez considérable, situé sur la grande route de Paris à Bruxelles. L'air y est très-pur ; son sol renferme des terres bien cultivées, des vignes et de frais bocages. On y voit beaucoup de vieillards arriver à leur dix-huitième lustre, sans connaître les infirmités qui rendent toujours le poids des années si pénible. On m'a montré

---

(1) C'est le cépage qui leur imprime cette qualité. Ce cépage est le *Meünier*, que l'on nomme ainsi à cause de sa feuille blanche et cotonneuse. Dans le département de la Côte d'Or on l'appelle *Taconnet*.

une maison célèbre par le séjour qu'y firent successivement Bossuet et Loyseau de Mauléon, le généreux défenseur des *Calas*.

A Sarcelles nous avons vu une jolie maison de plaisance, autour de laquelle sont jetées çà et là des masses d'arbres fruitiers que séparent des prairies artificielles et des champs ensemencés en grains. Après avoir découvert plusieurs sources d'eau très-abondantes nous gravîmes la hauteur sur laquelle Écouen est bâti. Ce bourg, situé au nord de Paris, est malheureusement célèbre par l'édit de juin 1559, qui proscrivit les Protestants : ce souvenir me fit mal. En vain, on voudrait imputer aux passions ce forfait; il fut celui de l'intolérance, il fut celui du despotisme.

Peut-être est-on injuste à l'égard des passions. Des philosophes assurent que pour rendre l'homme heureux, il faut toujours l'isoler de ses sens ; je ne puis partager cette opinion. En effet, il serait difficile de disconvenir que les mœurs ne soient le reflet des passions, et que celles-ci ne concourent puissamment à l'harmonie sociale. Le législateur habile s'en empare, les dirige et les rattache de toutes les manières à ses institutions. Par elles, il consolide ses lois, et imprime aux volontés individuelles une tendance unique, le bonheur commun. Ce sont les passions qui font la force, le courage, le talent et l'esprit en exploitant pour ainsi dire le domaine de la sensibi-

lité. Sans passions, l'homme ne serait qu'un automate, inutile fardeau de la terre. Le spectacle de la nature fixerait à peine ses yeux ternes, n'irait point jusqu'à son âme sans force et sans chaleur; un tel homme serait partout comme ces sauvages de l'Afrique, appelés *hommes de buissons*, de la coutume qu'ils ont de se faire des nids dans des touffes de broussailles (1), ou comme ceux de l'Orénoque et du Méta qui dévorent des quantités prodigieuses d'argile (2). A l'aide des passions, au contraire, le cœur double sa puissance, le génie se crée des routes au sein même des ténèbres, les arts naissent à sa voix, et par lui l'homme, heureux conquérant, se place au premier rang de tous les êtres.

Les passions, je le sais, ont des écarts dangereux; elles ont plus d'une fois ensanglanté la terre et ravalé l'homme au-dessous de la brute; mais est-ce une raison suffisante pour les condamner? On veut que l'éducation et la philoso-

---

(1) Ce sont les Bojesmans ou Boschismans, nation de l'intérieur de l'Afrique, connue par sa férocité; l'aridité des cantons qu'elle habite et les persécutions des peuples du voisinage contribuent à la réduire à l'état le plus misérable.

(2) Ils n'y mêlent absolument rien, ni graisse de crocodille, ni substance végétale. On évalue de sept à quatorze hectogrammes (1 livre 1/2 à 3 liv.) la consommation journalière de chaque individu.

losophie emploient toutes leurs forces pour combattre et vaincre les passions. Rien n'est moins juste. Vous placez dans la même catégorie l'amour et l'amitié, qui font le bonheur de la vie ; l'espérance, seul appui du malheureux, le désir de la gloire qui enfante les grands-hommes, et l'enthousiasme qui ne mesure rien, l'aveugle jalousie, la crainte servile et l'envie, pour qui rien n'est sacré; vous assimilez l'amour de la patrie, noble sentiment des cœurs généreux, au fanatisme armé de poignards, à l'esprit de parti qui jette l'homme dans les plus fatales erreurs. Il y a cependant ici deux caractères distincts, l'un résulte de l'idée du bien, l'autre agit dans la vue du mal ; l'un vient de l'âme, l'autre des sens ; l'un porte l'homme à la vertu, aux actions sublimes, l'autre le fixe aux petites choses. Les passions sont liées aux élémens de l'âme : si la raison est le gouvernail propre à nous conduire dans les orages de la vie, les passions sont les voiles qui font marcher le vaisseau.

J'étais déjà loin d'Ecouen. Tout à coup je me trouve sur une colline, au pied des grands arbres plantés symétriquement par Malesherbes autour de la fontaine et de l'abreuvoir de Champlâtreux. Leur feuillage d'un vert foncé, leurs fleurs pendantes en longs panaches roses, se balançaient sur le cristal des ondes et donnaient à ce coin de terre quelque chose de doux et d'attachant. Je

m'arrêtai là comme par enchantement. La vue de Champlâtreux est des plus riantes ; on contemple avec délices le paysage qui s'y déroule aux regards, et la vaste étendue que l'œil embrasse.

Je descendis ensuite vers Luzarches, jouissant de tous les aspects variés qui naissaient à chaque pas. Je voyais les terres, fécondées par le travail, répondre à l'espérance du cultivateur, et les buissons, couverts de mille fleurs odorantes, offrir un abri protecteur aux petits oiseaux ; ici, je fixais mes yeux sur des bosquets peuplés d'érables et de très-beaux hêtres ; là, sur de jolies habitations rustiques ; tantôt sur une rivière dont les eaux roulent doucement et réfléchissent sans cesse, comme un miroir, la double rangée de cerisiers plantés sur ses bords ; tantôt sur de nombreux troupeaux et sur les touffes de peupliers d'Italie jetées au hasard et à des distances inégales qui prolongent le tableau, et reposent agréablement la vue.

Ce calme ne dura pas long-temps. Une petite fille vint à moi ; en m'abordant elle me demanda l'aumône. Le son de sa voix, sa prière, le langage muet et compatissant d'Uranie qui s'y mêlait, allèrent jusqu'à mon cœur, je me sentis oppressé. L'enfant paraissait avoir quatre ans ; son vêtement était négligé, mais ses manières, ses traits délicats décelaient une autre condition ; ses longs cheveux châtains, suspendus en boucles

naturelles, flottaient au gré des vents et donnaient à ses yeux vifs, à son visage une expression nouvelle, un mouvement qui rendaient sa situation plus touchante encore. Le malheur dans un enfant excite le plus tendre intérêt. Quoi, me disais-je, cet âge trop tôt passé, cet âge a donc aussi ses misères ! Ce n'est pas assez de priver une innocente créature des soins toujours attentifs de sa mère, faut-il encore l'arracher à son heureuse insouciance, l'exposer à toute la rigueur des besoins et la plonger dans un abîme d'adversités ! Je tirai de ma poche quelques pièces de monnaie et les donnai à l'enfant. Un sourire ingénu brilla sur sa bouche ; elle me remercia très-poliment et se mit aussitôt à courir de l'autre côté de la route. Entraîné par la curiosité, je m'élance sur ses traces ; j'arrive au pied d'une haie épaisse, je la tourne, et je vois une pauvre mère, appuyée contre un gros orme, allaitant un petit enfant qu'elle presse tendrement sur son cœur, et d'une main caressant sa fille qui couvre de baisers son jeune frère.

Ce spectacle d'amour et de misère me tenait immobile, quand cette infortunée porta ses regards de mon côté. Ma présence parut la remplir de crainte, mais ce ne fut qu'un instant. Alors j'osai l'interroger : elle m'apprit la cause de son malheur. L'inconduite de celui qu'elle avait choisi pour époux, la barbarie d'une

femme à qui elle témoignait de l'amité, l'ont précipité dans l'abîme ouvert aujourd'hui sous ses pas. Je frémis encore des détails que j'entendis. Un père assez dénaturé pour abandonner ses enfants, pour sacrifier leur mère, et qui ajoute à une passion honteuse les fureurs d'une autre passion plus vile, plus méprisable encore..... De pareils égarements ne se renouvellent que trop souvent, ils soulèvent l'âme d'indignation et appellent toute la sévérité des lois. Je mêlai mes larmes aux larmes qui mouillaient le visage de cette intéressante femme, et regrettai bien vivement de ne pouvoir adoucir son sort. Hélas ! les richesses ne sont pas au pouvoir de ceux qui sauraient en faire un bon usage. Je lui donnai une partie de l'argent qui me restait, j'embrassai ses deux enfants et emmenai ma fille : nous fuyons à travers les champs.

En vain je voulus me distraire de cette scène ; la mère et ses enfants se présentaient toujours à ma pensée, leur image me suit encore. Le spectacle du malheur porte à l'âme des sensations que le temps ne peut effacer. O vous que la fortune a comblés de ses faveurs, secourez l'indigent, venez dans les hospices, cherchez le triste réduit où l'infortuné dévore ses larmes, descendez dans les cachots où trop souvent gémit l'innocence, ouvrez vos mains, donnez, donnez sans cesse, et vous connaitrez la véritable jouis-

sance, le plaisir le plus durable ; ne faites jamais dépendre d'un froid calcul le bonheur d'arracher votre semblable au désespoir. « La joie de faire « du bien est tout autrement douce et touchante « que la joie de le recevoir : revenez-y, c'est un « plaisir qui ne s'use point ; plus on le goûte, « plus on se rend digne de le goûter. (1) »

Uranie avait tout vu, tout entendu, mais elle ne revenait pas de sa surprise. Tous les pères ne te ressemblent donc pas, me dit-elle, en soupirant. Je la serrai contre mon cœur ému, et détournai sa pensée. Respectons les aimables illusions du jeune âge, elles se dissiperont assez d'elles-mêmes.

Nous entrons dans Luzarches. Cette petite ville est située sur la pente d'une colline. Ses environs sont charmants, ses prairies entrecoupées d'arbres et de ruisseaux, offrent partout des points de vue délicieux. On se rappelle avec plaisir qu'elle servit de retraite aux Protestants, dans les longues journées de leur proscription. Ils y furent accueillis avec cette hospitalité que l'on doit toujours à l'homme dans le malheur, quelle que soit son opinion politique ou religieuse.

Nous arrivons à Chantilly. Le patriarche de l'agriculture française, Olivier de Serres, nous apprend que ce nom lui vient de la quantité de

---

(1) Massillon, *Discours sur l'humanité des Grands.*

tilleuls qui croissent sur son sol léger et profond. Tous les villages d'alentour cultivent cet arbre en taillis ; il est pour eux un objet considérable de commerce et d'industrie (1).

Chantilly est bâti sur les rives fraîches et verdoyantes de la Nonette. On y montre le palais illustré par Henry de Montmorency, mort à Toulouse, en 1632, martyr de la liberté, victime de ce Richelieu qui fut l'ennemi des grands sans être l'ami du peuple. On y montre les jardins du grand Condé, l'édifice somptueux destiné à contenir six cents chevaux, la manufacture de porcelaine, celle pour le laminage du cuivre, et plusieurs fabriques de blondes et de dentelles, qui rivalisent avec celles de Bruxelles. J'ai voulu connaître la maison long-temps habitée par Valmont de Bomare, à qui la science doit le premier Dictionnaire d'Histoire naturelle, publié dans notre langue : je devais cet hommage à l'infatigable naturaliste, à l'excellent homme qui m'honora de son estime et de ses conseils.

Avant de quitter Chantilly (2), j'admirai la

---

(1) La seconde écorce du tilleul y est filée en cordes qui se pourrissent difficilement et servent à tirer de l'eau des puits, à attacher les bateaux sur le bord des rivières; et à d'autres objets de même genre. On en fait aussi des chapeaux et des liens que l'on nomme *tille* et sont employés à Gonesse à serrer les blés.

(2) On trouve une belle description de ce bourg dans

piquante position du hameau de Vineuil, qui s'élève en amphithéâtre et contraste singulièrement avec le sol stérile et agreste d'Aspremont. J'entre dans la forêt (1); elle est coupée par un grand nombre de routes. J'arrive au lieu spacieux appelé la *Table-Ronde* (2), où viennent aboutir douze avenues superbes. Là, mille plantes nouvelles semblent me montrer à l'envi leurs brillantes couleurs, leurs formes variées. Déjà, je tenais dans mes mains la sylvie aux fleurs blanches (*anemone trifolia*), le teucride d'Allemagne (*veronica teucrium*), dont les corolles bleues sont striées de lignes rouges, le fragon à grappes (*ruscus racemosus*) originaire du Portugal, venu là par hasard, quand ma fille découvrit l'ophrys-mouche (*ophrys insectifera*) qu'elle n'osait toucher. Cette plante, qu'on prendrait pour un insecte végétal, me réjouit. Je racontai à URANIE pourquoi mon cœur, en la nommant, éprouve un charme secret, comment elle se lie à un doux souvenir de mon enfance, comment elle me rappelle et les montagnes des Vosges, où j'ai coulé de si belles journées, et cet endroit où la

---

les *Promenades* ou *itinéraire des jardins de Chantilly*, par MÉRIGOT. 1 vol. in-8°. Paris, 1791, avec 20 planches.

(1) Elle a quinze mille hectares d'étendue.

(2) C'était autrefois le rendez-vous de chasse.

Moselle reçoit les eaux brillantes de la Vologne (1). C'est là, lui dis-je, que voyant un de mes condisciples, entraîné par le courant et près de se noyer, je m'élançai dans la rivière, moi qui ne sais point nager et j'eus le bonheur de l'arracher à une mort certaine. Ma fille voulut connaître parfaitement cette plante. Je prenais plaisir à la voir de la racine bulbeuse passer aux fleurs qui sont disposées en petits épis terminaux, et de la tige herbacée à ces corolles singulières représentant, dans les diverses espèces du genre, tantôt un homme suspendu par la tête (*ophrys anthropophora*), tantôt une mouche d'un bleu très-remarquable (*ophrys muscaria*), et tantôt une araignée (*ophrys arachnites*), un gros bourdon, ou bien une abeille.

Le jour commençait à baisser; bientôt le crépuscule annonce la nuit. Elle règne, et avec elle le silence. Pour comble de malheur, j'ai perdu mon chemin ; nous errons sans savoir où nous sommes, sans espoir de trouver un guide. Que faire? avancer, c'était nous exposer à d'inutiles fatigues ; revenir sur nos pas, c'était peut-être

---

(1) Cet événement eut lieu au village de Pouxeux et date du mois de mai 1792, époque à laquelle, visitant les Vosges avec attention, je m'arrêtai pour voir cette rivière qui donnait encore, il y a soixante ans, des moules où l'on trouvait des perles d'une assez belle eau.

augmenter encore plus notre embarras. Il faut s'arrêter, me dit ma fille. Nous nous asseyons au pied d'un vieux chêne. URANIE, lasse et harassée, s'endort bientôt. Seul avec moi-même, je me livre à tous les mouvements d'un cœur ulcéré. Je pleurai notre cruelle séparation, ô mon épouse chérie ! j'entendis encore tes dernières paroles, je reçus de nouveau tes derniers soupirs. Ah ! s'il est un lieu réservé pour les mânes du juste, si sa destinée ne se termine pas avec la vie présente, CHARLOTTE ! jouis de la félicité qui t'appartient; daigne jeter un regard sur moi, sur notre fille, donne-nous les forces nécessaires pour supporter patiemment notre infortune, pour dévorer lentement l'héritage de douleur que tu nous laisses.

Le sommeil paisible de ma fille, le calme profond de la nuit, qu'interrompaient seulement les chansons amoureuses du rossignol, contrastaient singulièrement avec l'agitation de mon cœur affligé. Tout à coup j'entends une voix. J'écoute; mon oreille attentive démêle un chant joyeux. La gaîté n'est point l'apanage du crime ; celui qui chante dans la profondeur des forêts, dans le silence de la solitude, porte une conscience libre de tout remords, de toute pensée funeste; ainsi, me disais-je, rien ne m'autorise à craindre. J'appelle : un bon villageois vint à moi. Je lui dis ce qui m'est arrivé. Il m'apprend que j'avais pris un chemin opposé à celui que je devais suivre. Je

me trouvais alors entre le village de Pontarmé et les quatre étangs de Commelle, qui se communiquent et sont alimentés par la rivière de Thêve. J'étais adossé à une colline qui me cachait les ruines d'un vieux château, sur lesquelles on a établi un moulin. Ce château, assis au fond d'une vallée, au milieu des eaux et des bois, fut habité par Blanche de Castille et par son fils, à qui l'on reprochera toujours d'avoir livré la France aux horreurs de la féodalité, pour suivre les bannières des Croisades.

Il y a peu de sites plus nobles et plus agrestes que celui des étangs de Commelle. Des collines, couronnées d'arbres majestueux et pittoresquement disposés, des eaux qui, pendant l'été, promènent sur leur cristal le nénuphar au calice d'un blanc éclatant (*nymphœa alba*), embellissent cette solitude enchantée. Elle m'a rappelé les beaux vallons des montagnes du Jura et de l'Helvétie.

Ma fille se réveilla. Notre guide se rendait, comme nous, à Ermenonville; nous fîmes route ensemble. Nous marchions sur un sol qui n'offre que de tristes bruyères, et de loin en loin des monticules de sable dont l'éclat rappelle la blancheur de la neige. Une affreuse solitude nous enveloppait quand tout à coup, arrivés dans les landes de Pontarmé, un nuage noir fond sur nous, lance d'énormes grêlons, et nous inonde d'une ma-

nière horrible. Aucun moyen de se mettre à l'abri. Uranie effrayée pleurait, levait les mains au ciel, invoquant la protection de sa mère. L'orage dura une heure, qui me parut éternelle. Enfin, le danger a cessé, la lune sort de derrière les nuages, le ciel redevient brillant d'azur, nous doublons le pas pour gagner la forêt d'Ermenonville.

Chemin faisant mon compagnon de voyage me rapporta plusieurs traits de la vie de Rousseau, qu'il avait connu personnellement; il m'en promit un portrait fidèle, écrit, il y a une quarantaine d'années, par un admirateur de l'*Émile*, et qu'il conserve précieusement (1).

Enfin nous entrons à Ermenonville, mon cœur tressaillit de joie. C'était le 20 mai, jour anniversaire de l'arrivée de Rousseau dans ce pays (2). Devant nous se présente une maison (3), mon compagnon m'engage à m'y arrêter. Nous y reçûmes un accueil plein de franchise et de cordialité.

Mon hôte me montra avec empressement la tabatière et les sabots de Rousseau (4), ainsi que

---

(1) Il m'a tenu parole, on trouvera ce morceau à la fin du volume, note II.

(2) Il y vint le 20 de mai 1778, en compagnie du docteur Lebegue de Presle, son ami.

(3) A l'enseigne de J.-J. Rousseau. Cette maison est tenue par *Pierre-André Giard*.

(4) Ils avaient été donnés par la veuve de Rousseau à

le registre des visiteurs ou *Mémorial d'Ermenonville*. La tabatière et les sabots offrent une foule de noms; j'y distinguai ceux de Deleyre, qui fut toujours homme de bien, et m'honora de son estime (1); de Ducis, si cher aux muses et à l'amitié; de Marie Joly, qui s'est illustrée sur la scène française; de Philidor, ce profond harmoniste que l'on peut regarder, avec Duni, comme le père de notre opéra-comique. Je voulus aussi m'inscrire sur cette liste sentimentale.

Le Mémorial m'a offert quelques nobles pensées, des vers charmants, des idées heureuses, jointes à des injures grossières, à des expressions viles échappées à des âmes de boue. Le livre m'est plus d'une fois tombé des mains; cependant j'y revenais pour y connaître les motifs secrets qui font agir les hommes, pour y étudier le cœur dans ses nombreux replis.

Après une légère collation, je demandai ma chambre, et tandis que la lune achevait sa course paisible, que la fraîcheur de la nuit recréait le sein de la terre, nous nous laissâmes aller aux douceurs du sommeil, dont on ne sent vraiment le prix qu'après la fatigue.

Antoine Maurice, oncle de l'aubergiste actuel, de qui il les a hérités. Voyez la note III à la fin du volume.

(1) Voyez la note IV à la fin du volume.

TROISIÈME PROMENADE.

.... Meine seele will ich schildern,
Von lieb' und traurigkeit verwiert,
Wie sie, ergetzt an trauer-bildern,
In kummer-labyrinthen irrt. HALLER (1).

Les premiers rayons de l'aurore doraient les pointes des rochers, ils annonçaient le prochain réveil de la nature ; je me lève et me rends précipitamment sur la colline. Le silence règne encore, les feuilles conservent leur position nocturne, les fleurs sont cachées sous les replis de leurs folioles. Bientôt un vent frais fait entendre un doux frémissement; la rosée, que les végétaux semblent distiller, tombe en gouttes brillantes et pures comme les larmes de la beauté. Le ciel s'éclaire davantage, tout s'arrache aux langueurs d'un paisible repos; le jour ne tarde

(1) Je vais peindre mon âme, troublée par l'amour et par la tristesse, occupée des images les plus affligeantes, s'égarant dans un labyrinthe de douleur. *Ode à Mariane.*

pas à luire, sa présence dissipe l'amas tumultueux des nuages obscurs qui voudraient encore envahir la voûte éthérée. Le mouvement commence. Le gazouillement des oiseaux est d'abord lent et sans force ; mais à peine le rouge-gorge a-t-il fait retentir les échos de ses accents gracieux et touchants que mille concerts aériens naissent à sa voix. Le ciel offre aux regards un tableau vaste et sublime; on admire encore les effets piquants du clair-obscur, que déjà la lumière s'agrandit de toutes parts ; elle remplit l'espace. L'Orient est en feu; de longs faisceaux de flammes jaillissent de son sein, ils s'étendent en réseaux d'or et d'azur, en zônes nuancées de mille couleurs. Le soleil se montre enfin sur l'horizon ; on le voit dans toute sa splendeur, versant par torrents sur la terre la vie et la fécondité. A son aspect, tous les êtres se prosternent et entonnent l'hymne de la reconnaissance. L'air s'échauffe ; l'homme reprend avec gaîté les travaux de la veille, le berger mêle les doux sons de la musette aux chants des oiseaux, aux longs bêlements des brebis, les fleurs dilatent voluptueusement leur corolle et pénètrent l'atmosphère de leurs suaves parfums, toute la nature exprime les douceurs de l'amour. J'étais dans le ravissement. « Il y a là, « dit Rousseau, un quart d'heure d'enchante- « ment auquel nul homme ne résiste : un spectacle « si grand, si beau, si délicieux n'en laisse aucun

« de sang-froid (1). » On oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.

Un cri douloureux m'arrache à cette délicieuse extase. Je regarde autour de moi, c'est un épervier qui dévore les petits d'une fauvette. Désespérée de ne pouvoir les sauver, elle meurt d'effroi sur une branche voisine, elle maudissait son affreuse destinée quand tout à coup un jeune chasseur aperçoit l'assassin, il dirige son tube, le coup part, l'innocence est vengée. Aussi prompte sera la mort du tyran qui opprime les peuples : le crime ne peut rester impuni.

Dans ce moment la campagne présentait une foule de tableaux agréables, les scènes les plus variées. Le paysage que je dominais du haut de la colline me parut plus pittoresque encore. D'où j'étais on plane sur la tour de Gabrielle, le moulin d'Ermenonville, le hameau de Chaalis et sur le petit village de Borets qui s'enfonce dans la vallée ; l'œil se promène sur des sables, des rochers grisâtres, des prairies, des eaux, des touffes d'arbres, et va se reposer dans le lointain sur la riche ferme de Fourcheray. L'horizon est, ici, borné par les pins élancés du désert, par le bois de Perthe, par la butte de sable d'Aulmont (2)

---

(1) *Emile*, liv. III, p, 13 du tom. VIII.

(2) On la nomme dans le pays la *Hotte de sable de Gargantua.*

et de Saint-Christophe, et par les tours antiques et demi ruinées de Montepilloy, qui se perdent dans le ciel ; là, il s'étend sur une vaste plaine qui conduit jusqu'à Meaux et sur des coteaux bien boisés qui se resserrent, se joignent, se confondent pour me cacher Nanteuil et Rozières; par tout la lumière donne à chaque masse la teinte qui lui est propre et à chaque chose le mouvement qui lui convient; la couleur vaporeuse et l'éloignement donnent sur tous les points de la profondeur au tableau.

Je reviens au village d'Ermenonville par le chemin qui descend du Plessis-Belleville. En y entrant, je découvris, sous un massif de peupliers et de platanes, une fontaine construite à la manière antique, dont le bassin semi-circulaire s'emplit d'une eau très-belle. Non loin de là est un pilastre avec cette inscription :

Le jardin, le bon ton, l'usage
Peut être français, anglais, chinois ;
Mais les eaux, les prés et les bois,
La nature et le paysage
Sont de tout temps, de tout pays ;
Aussi dans ce canton sauvage
Tous les hommes seront admis,
Et tous les langages amis.

Plus bas, on lit les vers suivants :

Ici commence la carrière
D'un doux et champêtre loisir.
Chacun, au gré de son plaisir,
A chaque borne milliaire,

Peut, ou poursuivre, ou s'arrêter.
Dans l'étroit sentier de la vie,
Par le sort ou la fantaisie
Chacun se sent précipiter ;
Mais pour ne jamais culbuter.
Dans l'abyme de la misère,
Le seul moyen est de bien faire
Ou bien de savoir s'arrêter.

Le village d'Ermenonville est bâti en amphithéâtre sur un coteau qui domine une vallée étroite (1), dont la direction va du midi au nord ; il est borné à l'est par les côtes argilleuses d'une plaine fertile en grains et toute plantée d'arbres à fruits ; à l'ouest, par une vaste forêt et par des sables où végètent la bruyère ciliée, l'ajonc et le genêt, dont la fleur, qui plaît tant aux abeilles, charme long-temps les yeux par sa couleur éclatante. La Nonette (2) et le petit ruisseau de Ver (3) le traversent et serpentent dans la vallée, au mi-

(1) Ce village, qui compte 120 feux et 480 habitants, est à cinq myriamètres (12 lieues) N. de Paris, deux myriamètres (5 lieues) O. de Meaux, un myriamètre et demi (3 lieues) S. E. de Senlis.

(2) Petite rivière qui prend sa source près de Nanteuil-le-Haudouin, passe à Senlis et à Chantilly, d'où elle va se perdre dans l'Oise en face de Précy ; après un cours paisible dans la direction de l'est à l'ouest. Les eaux de cette rivière nourrissent des carpes, des tanches, des anguilles et des perches.

(3) Ce ruisseau prend sa source dans les marais du vil-

lieu de terres bien cultivées, de vergers riants et spacieux, de bosquets touffus et d'aimables clairières. On y respire un air pur, et l'on y voit des hommes pleins d'activité et de cette bonhomie patriarchale qui double pour le voyageur l'aménité du lieu.

J'arive à un pont construit pour servir de communication aux deux parties du village, mes regards se fixent d'abord sur le paysage en face du château ; il m'a rappelé les plus beaux ouvrages de Claude Gelée, dit *le Lorrain*. J'allais suivre les détours ombreux du sentier voisin, lorsque j'aperçus ma fille, dans la prairie, occupée à faire un bouquet de fleurs champêtres. Je vole auprès d'elle ; la pauvre enfant commençait à murmurer de mon absence. Sa plainte partait du cœur ; elle vint s'arrêter sur le mien. O ma fille ! ne cesse jamais de chérir ton père, il n'a plus que toi dans le monde, pour toi seule il reste encore à la vie, de toi seule dépend, non pas sa félicité, maintenant il ne peut plus la goûter, mais son repos, sa santé, son existence !

Nous prenons le sentier de la fontaine ; il est couvert par de grands arbres et tracé sur les bords de la rivière, où flottent également le cygne élégant et le canard rustique. Nous arrivons à

---

lage de Ver ; il se perd dans la Nonette au-dessus de Montlognon.

une grotte ; son heureuse situation engage à s'y arrêter. Nous entrons. Le bruit des eaux tombant en cascade, la poussière humide qu'on respire sous ses voûtes tapissées de mousses et de pampres légers, en font un lieu de délices. Sur le roc on a gravé ces vers :

Nous gentilles Naïades,
Qui nous plaisons au bruit de ces cascades,
Faisons ici notre séjour,
Où nul mortel ne nous voit en plein jour.
Doux souvenir ! quand Diane amoureuse
Vint se mirer au cristal de ces eaux,
Un poète, inspiré par une verve heureuse,
Découvrit nos appas à travers les roseaux.
O vous, qui visitez nos champêtres prairies,
Voulez-vous y jouir du destin le plus doux?
N'ayez jamais que douces rêveries;
Que vos désirs soient simples comme nous.
Lors, bien venus dans ces rians bocages,
Puisse l'amour vous combler de faveurs !
Des habitants de l'heureuse Arcadie
Si vous avez les nobles mœurs,
Restez ici, goûtez-y les douceurs
Et les plaisirs d'une innocente vie.
Que maudits soient les insensibles cœurs,
Ceux qui, cédant aux passions sauvages,
Voudraient briser nos tendres chalumeaux,
Fouler aux pieds nos fleurs, romprenos arbrisseaux!

Un escalier, taillé dans le roc, indique la sortie et mène sur le bord d'un grand lac, qui paraît n'avoir d'autres bornes que celles de la vallée et des bois qui l'environnent. On distingue, à son

extrémité, l'île des Peupliers ; à droite, sur un superbe amphithéâtre de verdure, un temple élevé à la philosophie ; à gauche, une colline couverte de noyers. Ce lac ajoute à l'agrément du magnifique paysage qui l'entoure. Les eaux animent un tableau ; elles donnent de l'éclat à une perspective et du mouvement à tous les lieux où elles se montrent. Qu'elles soient stagnantes ou qu'elles marchent avec rapidité, qu'elles s'échappent avec effort ou se brisent avec fracas, toujours elles charment nos regards ; elles produisent sur l'âme de profondes impressions qui se nuancent et se modifient de mille manières.

Je voulus faire quelques pas, mais un monument funéraire est près de moi ; de vénérables ormeaux le cachent sous leurs voûtes épaisses : il est consacré à la mémoire de René Girardin (1). La campanule élève sa tige pyramidale au pied de ce cénotaphe, et ses jolies fleurs bleues s'inclinent vers la terre comme en signe de tristesse, justement à l'époque où ce vertueux citoyen termina sa noble carrière. Sur la pierre une main amie a tracé cette inscription :

A René Girardin.

Il fut l'ami des hommes,

(1) Voyez la note V à la fin du volume.

Et le dernier appui de Rousseau malheureux.
Le premier, en France, il a donné l'exemple
D'embellir les campagnes;
Il a réduit l'art en principes,
En créant Ermenonville.

Nous traversâmes le lac précisément au-dessus de la cascade; des pointes de rochers facilitèrent notre passage. Nous nous trouvâmes alors en face d'un bâtiment construit dans le goût des fabriques italiennes, appelé *la Brasserie*. Sa situation est très-pittoresque; sa distribution nous a semblé bien entendue. De là, si l'on veut gagner la forêt, un pont de bois vous y conduit; il faut suivre les bords du lac, si l'on veut aller à l'île des Peupliers: c'est le parti que nous prîmes. L'allée qui longe le lac est plantée de vieux tilleuls; bientôt elle se rétrécit et présente pour point de vue le simple monument où furent déposés les restes mortels de Jean-Jacques Rousseau.

A mesure que j'avance, mes idées prennent une teinte plus sombre. Au souvenir de l'illustre écrivain qui sut remuer si puissamment le cœur, et parler avec tant d'éloquence à la raison, se mêle le sentiment de mes infortunes, celui si déchirant de la perte irréparable de ma meilleure amie. Ces sensations profondes m'arrachent des larmes; elles me jettent dans la tristesse et la rêverie. Cependant une barque s'offre à moi, je saisis les avirons, et en un instant

j'arrive dans l'île : je suis au pied de la tombe de Rousseau. Ma fille, en déposant sur le monument les simples fleurs dont ses mains étaient chargées, paya le tribut que tout enfant, allaité par sa mère, ne saurait refuser à l'auteur d'*Émile*. Cet hommage inattendu de son cœur m'émut vivement ; j'en éprouvai une véritable satisfaction, j'allais presque dire un sentiment d'orgueil.

Écrasé sous le poids des réflexions que la vue du tombeau m'inspirait, épouvanté de la permanence des causes qui changent sans cesse la face de la nature, qui nous obligent au sacrifice de nos plus chères affections, et nous rendent les jouets d'un destin impitoyable, j'aurais voulu pouvoir dire à tous les hommes les pensées qui me dévoraient. O mes amis ! qu'est-ce donc que la vie ? qu'est-ce donc que la mort ? qu'étions-nous avant de naître ? que serons-nous après le trépas ? Nous nous élevons, par des efforts de tous les instants, à la dignité de notre existence ; nous soumettons toute la terre à nos lois et même à tous nos caprices ; nous créons des merveilles qui nous étonnent nous-mêmes ; nous triplons les facultés de notre âme par les phénomènes de la pensée, par l'action de la mémoire, par les brillantes saillies de l'esprit, et c'est au moment où la raison a développé toute la puissance de la vie intelligente, qu'il faut descendre les froides marches du tombeau, que la mort nous enve-

loppe pour jamais de son crêpe funèbre ! Talents, honneurs, dignités, richesses, que devenez-vous alors ? La beauté se fane, la science disparaît, tout périt, la vertu elle-même ne suspend point le coup fatal; quand l'arrêt est prononcé, il faut quitter son épouse, ses enfants, son ami, sa maison, tout ce qui faisait notre bonheur !

. . . . . *Neque harum, quas colis, arborum*
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur (1).

La tombe de Rousseau, cette tombe sanctifiée par l'héroïsme de l'amitié, est veuve depuis trop long-temps (2); l'homme de la nature a été

---

(1) De tous les arbres que nous cultivons, le cyprès mélancolique est le seul qui nous suive. Horace, *lib.* II, *od.* XI.

(2) En 1815, lors de l'invasion de notre malheureuse patrie, le général en chef de l'une des armées ennemies arrivé au Plessis-Belleville, déploie sa carte topographique, et se voyant près d'Ermenonville, il demanda *si c'était là que* J.-J. Rousseau *avait terminé sa vie;* sur la réponse affirmative, il dit : *Tant qu'il y aura des Prussiens en France, Ermenonville sera exempt de toute corvée de guerre.* Il marche vers ce dernier séjour du philosophe ; en approchant, il se découvre, et donne à ses troupes la consigne de respecter Ermenonville, ses habitans et leurs propriétés : elle a été religieusement observée. On a vu depuis toutes les troupes allemandes et russes qui ont passé de ce côté, ainsi que les Cosaques qu'elles trainaient

arraché au tertre sacré qu'il avait choisi lui-même pour sa dernière demeure. Vingt-trois printemps se sont écoulés depuis qu'il a perdu l'auguste dépôt qui lui fut confié ; peut-être réparera-t-on quelque jour cet outrage ; c'est le vœu d'Ermenonville et de toute la contrée ; c'est le vœu de toutes les âmes sensibles (1).

Ce monument avait déja été profané une première fois. A peine était-il achevé qu'on tenta de le renverser ; on effaça jusqu'aux inscriptions qu'y avaient tracées les regrets du sentiment: rien n'est sacré pour le méchant, la mort même n'arrête point ses mains sacrilèges.

Le sarcophage est simple, dans le style antique. Le bas-relief qui l'orne, fait honneur au ciseau du célèbre J. P. Lesueur (2). Au pied d'un palmier, symbole de la fécondité, une femme est assise soutenant d'une main son fils qu'elle allaite ; de l'autre main elle porte le livre de l'*Émile*, ouvert à l'endroit où Rousseau, s'adressant aux épouses, les exhorte si éloquemment à compléter l'œuvre de la maternité. Non loin delà la reconnaissance dépose des fleurs et des fruits sur l'autel de la nature ; au même moment

---

à leur suite, témoigner, par sentiment autant que par obéissance, le même respect à la mémoire de J.-J. Rousseau.

(1) Voyez la note VI rejetée à la fin du volume.

(2) Il a été exécuté, en 1780, d'après les dessins de Robert.

l'amour maternel y jure de n'en plus outrager les lois. Sur la pelouse voisine des enfants sont à jouer : la gaîté brille sur leur visage, dans tous leurs mouvements. Les uns portent un bonnet au bout d'une pique comme signe de leur liberté ; d'autres brûlent, au milieu des cris de joie, les corps et busces de baleine, les bandes à maillot et toutes ces autres inventions barbares que l'ignorance et le despotisme avaient créées pour enlever à l'homme le libre usage de ses facultés naissantes.

Aux deux côtés du bas-relief sont les attributs de la musique et de l'éloquence. On voit au-dessus une couronne civique, avec la devise favorite de Rousseau :

Vitam impendere vero (1).

Sur l'autre face, entre les attributs de la bienfaisance et de la vérité, on lisait autrefois ces mots :

Ici repose
L'homme de la nature et de la vérité.

On y a depuis substitué l'inscription suivante :

Ici reposa
L'homme de la nature et de la vérité.

Dans le fronton, deux colombes expirent sur

---

(1) Il faut professer la vérité au péril de sa vie. Juvénal, *Satir.* IV, *v.* 91.

des torches fumantes et renversées. Les deux parties latérales offrent une urne lacrymatoire. Le monument est entouré de très-beaux peupliers d'Italie ; leur tige droite et élancée, leur feuillage tranquille, semblent fixer dans cette enceinte la méditation et le recueillement.

Les habitants d'Ermenonville ont conservé le souvenir d'une bonne mère, qui, accompagnée de ses enfants, vint, en 1788, déposer une couronne de chêne sur le tombeau, y suspendre, à la manière des jeunes Grecques, des guirlandes de fleurs entrelacées de ses beaux cheveux. Les rubans qui flottaient aux extrémités de ces guirlandes portaient, écrits de sa main, ce peu de mots expressifs :

« A Jean-Jacques Rousseau.

« Marie Joly,

« Épouse et mère (1). »

Nous quittons l'Ile des Peupliers. A l'extrémité d'une pointe de terre qui s'avance à l'ouest dans le lac, est un saule chargé d'années, célèbre sous le nom du *Saule de la Romance*, depuis que Rousseau grava sur son écorce les plaintes amoureuses de la tendre Isaure.. On se

(1) Voyez la note VII à la fin du volume.

rappelle toujours avec un nouveau plaisir cette romance, dont la musique délicieuse peut être regardée comme le chant du cygne, puisqu'elle fut la dernière que composa l'auteur du *Devin du village* (1).

Au pied d'un saule assise tous les jours,
Main sur son cœur que navrait sa blessure,
Tête baissée, en dolente posture,
On l'entendait qui pleurait ses amours.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Et cependant les limpides ruisseaux
A ses sanglots mêlaient leur doux murmure;
Pleurs de ses yeux s'échappaient sans mesure,
Qui, les rochers, affligeaient sur ses maux.
Chantez le saule et sa douce verdure.

O saule vert, saule que je chéris,
Saule d'amour, tu seras ma parure.
Ne l'accusez des ennuis que j'endure,
Je lui pardonne, hélas! tous ses mépris.
Chantez le saule et sa douce verdure.

A cet ingrat qui trahit ses serments,
Je reprochais tendrement son injure.
Imite-moi, répondit le parjure,
Ouvre tes bras à de nouveaux amans.
Chantez le saule et sa douce verdure.

---

(1) On trouvera cette romance notée à la fin du volume. Voyez en outre la note VIII.

Après avoir quitté le saule de la Romance, nous suivons les bords fleuris de la rivière jusqu'aux Boursaudes. Cette île est toute couverte d'arbres ; l'on y devait élever un cippe funéraire à l'habile paysagiste Gandat, mort en 1793, dans la forêt d'Ermenonville (1). Elle renfermait déjà les restes mortels d'un autre peintre célèbre dans le genre de Berghem. Nous approchâmes du marronier sous lequel s'élève sa pierre sépulcrale : elle porte cette inscription :

Hier liegt
Georg Friederich Meyer,
Aus Strasburg gebürtig,
Redlicher mann,
Und geschickter maler (2).

Fred. Meyer, ravi trop tôt aux arts et à l'amitié, avait séjourné long-temps dans Ermenonville, où Rousseau le connut et l'honora de son attachement. Ses jolies gouaches prouvaient un talent supérieur ; il était franc et loyal ; sa physionomie ouverte annonçait un bon cœur, il mourut pleuré de tout le pays.

En quittant l'île des Boursaudes, nous nous

---

(1) Voyez la note IX rejetée à la fin du volume.

(2) Ici repose Georges-Frédéric Meyer, natif de Strasbourg ; il vécut en honnête homme et fut un peintre habile. — Il est mort à Ermenonville au mois d'août 1779, âgé de 53 ans.

dirigeons vers un bouquet de robiniers, dont les tiges se joignent, s'entrelacent et forment un dais verdoyant où se jouent les rayons du soleil. Sous ces voûtes de feuillages on a placé plusieurs bancs; voilà celui connu sous le titre de *Banc des mères de famille.* Je m'en approchai avec respect. A ce nom de mère de famille quel cœur peut demeurer insensible? Quel homme ne se reporte pas aussitôt vers celle dont il tient le jour? Pour moi, je n'oublierai jamais ma mère: bravant l'usage de son temps, elle me nourrit de son lait, elle voulut elle-même guider mes premiers pas. Je me rappelerai toujours la vive affection qu'elle eut pour moi, les inquiétudes que lui causa ma longue absence: les larmes de joie qu'elle versa quand j'unis ma destinée à celle de ma Charlotte; « Rendez-le heureux, « lui écrivait-elle, c'est l'enfant de mon cœur; « plus vous l'aimerez, plus vous me serez chère, « plus vous me ferez de bien. » Hélas! je n'ai pu la revoir, je n'ai pu entendre son dernier adieu; les Alpes et la Méditerranée nous séparaient, je voulus les franchir, mais j'arrivai trop tard. Mon malheur était consommé. Je le supportai; j'avais près de moi la plus tendre des amies, je reversai sur elle les pieux sentiments de mon cœur, elle fut dès lors et mon épouse et ma seconde mère. Que devenir aujourd'hui que je les ai perdues toutes les deux?

Sur le dossier du banc on lit ces vers en l'honneur de Rousseau :

De la mère à l'enfant il rendit les tendresses ;
De l'enfant à la mère il rendit les caresses :
De l'homme à sa naissance il fut le bienfaiteur ,
Il le rendit plus libre afin qu'il fût meilleur.

J'étais triste ; ma fille m'entraîna loin du banc. Un pont rustique nous conduit dans la forêt. Nous arrivons ensuite dans un endroit où la nature semble avoir réuni tout ce qu'elle a de triste et de sauvage , la bruyère stérile , les rochers nus , les arbres d'un vert sombre et mélancolique , les plantes consacrées aux mânes. Là , s'élève une tombe. Je lis :

Hélas ! pauvre inconnu , si tu tins de l'amour ,
Avec tes longs malheurs une naissance obscure ,
Devais-tu dans ces lieux outrager la nature ,
Comme un autre *Werther* en t'y privant du jour.

Cette inscription fit une vive impression sur Uranie. Nous nous éloignons en toute hâte et nous revenons au village.

QUATRIÈME PROMENADE.

Ἆ δείλ', ἦ δή πολλὰ κάκ' ἔνσχεο σὸν κατὰ θυμόν. HOMÈRE (1).

Le malheur du jeune inconnu m'occupa toute la nuit, il me remplit d'images funèbres. La pensée de ses amères douleurs, celle de sa mort, se joignirent à la pensée déjà si triste de mes propres maux; mes songes en devinrent plus pénibles. Quant le jour parut, je me rendis dans la forêt. Je traverse d'abord une jolie prairie coupée par des eaux limpides qui descendent avec bruit d'une cascade voisine. Sur son riche tapis de verdure brillent à l'envi la primevère aux grappes dorées, la charmante fleur des souvenirs (2), dont les épis d'un bleu céleste contrastent agréablement avec les disques panachés de la marguerite, et

(1) Ah ! malheureux ami, ton cœur a trop souvent été brisé par la douleur. (*Iliade*, XXIV, 518).

(2) Le gremillet, *myosotis palustris*, L., porte aussi le nom de *souvenez-vous de moi*.

les cornets pourprés du lamier. Je prenais plaisir à contempler la variété des couleurs que l'herbe nouvelle étalait à mes yeux : le génie de l'homme chercherait en vain à imiter cet aimable désordre. C'est ce qu'exprime l'inscription suivante, empruntée à MONTAIGNE (1) :

« Ce n'est pas raison, que l'art gaigne le poinct « d'honneur sur nostre grande et puissante mère « nature. Nous avons tant rechargé la beauté et « richesse de ses ouvrages par nos inventions, « que nous l'avons du tout estouffée. Si est-ce « que partout où sa pureté reluit, elle fait une « merveilleuse honte à nos vaines et frivoles « entreprises ».

A l'entrée de la forêt, j'ai remarqué ces vers :

Disparaissez lieux superbes,
Où tout est victime de l'art,
Où le sable, au lieu des herbes,
Attriste partout le regard.
Ici l'aimable nature,
Dans sa douce simplicité,
Est la touchante peinture
D'une tranquille liberté.

Un petit chemin, tracé à mi-côte sur un terrain âpre et difficile, me conduisit au bord de la Nonette, dont les eaux mêlent leur doux bruit

(1) *Essais*, liv. I. Chap. 30,

aux chansons amoureuses des hôtes de la forêt. J'arrive bientôt à une grotte creusée dans le tuf et naturellement revêtue de scolopendres et de capillaires. Un banc garni d'une mousse fraîche semble vous y inviter au repos. La première fois que Rousseau s'y arrêta, il sentit s'alléger le poids des malheurs qu'il dut à sa célébrité ; il ne se ressouvint plus que des temps fortunés où il vivait aux Charmettes. Revenu de cet état délicieux, qui serait le bonheur s'il pouvait durer toujours, l'âme encore échauffée par ces douces chimères, il prend un crayon, et écrit

A la Rêverie.

Tous les mots échappés au grand homme méritaient d'être conservés par René de Girardin. Ceux-ci le furent. Au-dessous on lit ces deux vers:

Questo riposto seggio, ombroso e fosco,
È per i poeti, gli amanti, ed i filosofi (1).

A quelques pas de là, sous une roche couverte de lierre rampant, est une autre grotte, d'où l'œil découvre le lac à travers les branches touffues des tilleuls et des coudriers plantés sur

(1) Ce lieu de retraite, où la fraicheur et l'ombre se marient au silence, convient aux poëtes, aux amants et aux philosophes.

ses bords. Le roc présente ces deux vers de THOMSON :

. . . . . There studious let me sit ,
And hold high converse with the mighty dead (2).

Le coteau qui s'élève au-dessus du chemin , est couronné par un édifice dédié à la philosophie moderne. Il est bâti sur un plateau délicieux d'où l'on domine tout le pays d'Ermenonville , le lac et ses îles. Une touffe de pins d'Ecosse aux tiges de trente-deux mètres d'élévation, le défend contre l'effort de la tempête. Sa forme est circulaire et dans le style simple , élégant, des temples de Vesta et de la sybille Albunéa , que j'ai longtemps admirés sur les bords du Tibre et du grondant Anio. L'architrave n'est encore soutenue que par six colonnes d'ordre toscan ; chacune d'elles porte le nom d'un homme célèbre avec un mot qui caractérise le genre de services qu'il a rendus à la philosophie moderne.

La première colonne est consacrée à ce génie profond célèbre par l'ingénieux système des tourbillons, mais plus encore par la méthode lumineuse à laquelle les modernes doivent les progrès qu'ils ont faits dans les sciences. Au-dessous du chapiteau on lit :

DESCARTES. — *Nil in rebus inane.*

---

(1) *Poëme des Saisons* , hiver , 431 et 432. — Je veux ici me recueillir et lier entretien avec les illustres morts.

La seconde est érigée au philosophe anglais qui nous révéla les lois de l'attraction et nous montra la lumière créant, animant, vivifiant tous les êtres.

NEWTON. — *Lucem.*

La troisième porte le nom du législateur de la Pensylvanie, qui fit oublier au Nouveau-Monde les fureurs du fanatisme espagnol et acclimata, sur cette terre vierge, l'arbre de la liberté.

W. PENN. — *Humanitatem.*

Sur la quatrième colonne on a gravé le nom de cet homme de génie qui proclama les droits des nations, prescrivit des devoirs aux rois, et grava en traits vengeurs l'histoire sanglante du despotisme.

MONTESQUIEU. — *Justitiam.*

On a dédié la cinquième colonne au philosophe de Ferney; avec l'arme du ridicule, il triompha des préjugés et de la superstition.

VOLTAIRE. — *Ridiculum.*

Enfin la sixième est la colonne de ROUSSEAU; on y lit ce mot :

Naturam.

Pénétrons dans le temple. Il a pour dôme la voûte céleste; des pampres verts descendent en

festons sur ses murs. Au-dessus de la porte on lit ces mots empruntés à Virgile (1) :

Rerum cognoscere causas.

L'intérieur n'offre point d'autel, on y trouve seulement l'inscription suivante :

Hoc templum inchoatum,
Philosophiæ nundum perfectæ
Michaeli Montaigne,
Qui omnia dixit
Sacrum esto (2).

Autour de ce temple non achevé, sur ses marches mêmes, gîsent épars des fûts de colonnes, des chapiteaux, des corniches, des pierres taillées, et d'autres à dégrossir, en un mot tous les matériaux nécessaires pour le terminer. Ces morceaux, prêts à être mis en œuvre, annoncent, dans un langage muet mais éloquent, qu'il reste encore à la philosophie de nouveaux progrès à faire pour atteindre au dernier degré de la perfection.

On est surpris de ne point voir le nom de Bacon dans un monument érigé à la philosophie, Bacon

---

(1) Il faut connaître le principe des choses (*Georg.* II. 490).

(2) Ce temple, tout imparfait qu'il est, est dédié à la philosophie, dans la personne de Michel Montaigne qui sut tout dire.

qui reconstitua en quelque sorte l'entendement humain. Je voudrais y voir aussi le nom de Gassendi, le précurseur de Newton et de Locke; le nom de Franklin, dont on a dit à juste titre :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis (1) ;

celui de Buffon pour qui la nature n'eut point de secrets.

En quittant le temple de la philosophie, je reconnus l'endroit que nous avions parcouru la veille, j'y dirigeai mes pas et bientôt se présente la tombe du nouveau *Werther*.

Voici tout ce que j'ai pu recueillir sur ce jeune homme. Il vint à Ermenonville dans les premiers jours de mai 1791. Il visita en curieux tout le pays. Son front calme semblait annoncer une âme paisible. Il aimait à faire du bien, chaque jour lui en présentait de nouvelles occasions. Le matin, il allait assister au reveil de la nature; le soir, il venait dans les cabanes sourire à la table champêtre. Son goût pour la lecture et la solitude, les profonds soupirs qui s'échappaient souvent de sa poitrine, les larmes que l'on surprit plusieurs fois sur son visage, cette forte tendance à la mélancolie intéressaient tout le monde. On l'inter-

(1) Il sut arracher la foudre au maître des cieux et le sceptre aux tyrans. — On attribue cette épigraphe à Turgot.

rogea, mais en vain, il ne confia son secret à personne : son étude de tous les instants était de donner le change sur les sentiments qui le dévoraient. On fit mille conjectures; plusieurs même soupçonnèrent qu'il pouvait bien être un des fils de Rousseau. Diverses circonstances fortifièrent ce soupçon. On le surprit versant des torrents de larmes sur la tombe du grand homme; on fit la remarque qu'il ne prononçait jamais son nom sans être vivement ému ; on crut démêler quelque ressemblance dans ses traits, dans ses goûts, dans ses habitudes avec les traits, les goûts et les habitudes du bon Jean-Jacques, mais tout m'assure que l'on fut dans l'erreur (1).

Le 3 juin soir, il reçut une lettre qui l'agita beaucoup; il en écrivit plusieurs qu'il fit aussitôt porter par exprès à la poste de Senlis. Le lendemain, ce fut son dernier jour, il sortit plus tard que de coutume, prit le chemin de la forêt, où il fut rencontré dans plusieurs points différents. Enfin il s'arrête sur un banc de verdure, sa main était armée, le coup part : il n'est plus. Une lettre fut trouvée auprès de lui ; on l'ouvre avec empressement, mais le même mystère enveloppe toujours et son nom et sa famille. Un amour malheureux a causé son désespoir. Il aimait, il était

---

(1) Voyez la note X à la fin de l'ouvrage.

payé d'un tendre retour, mais un père barbare s'opposait à ses vœux (1)

Le 5 juin, deux femmes, vêtues de longs habits de deuil, arrivent de Paris; elles volent au lieu fatal. A la vue du corps ensanglanté, la plus jeune jette un cri déchirant et tombe évanouie dans les bras de sa compagne qui fondait en pleurs. De retour au village, elles partirent peu d'instants après, sans avoir voulu se faire connaître, ni donner sur la victime aucun renseignement. Depuis elle a été revue seule errant autour de cette tombe. En 1802, elle écrivit ces vers mélancoliques sur la pierre qu'elle venait d'orner de fleurs et d'une tresse de ses cheveux :

Loin que mes justes pleurs tarissent,
Le temps ajoute à ma douleur,
Et plus tes cendres réfroidissent,
Plus vive est la plaie de mon cœur.

Un vieillard la surprit s'acquittant de ce tendre soin : » Brave homme, lui dit-elle en le voyant, » quand la mort m'aura réunie à celui que » l'amour me destinait pour époux, venez chaque » année, le 4 de juin, déposer sur sa tombe une » couronne d'immortelles. Je confie à votre sen- » sibilité l'accomplissement de ce vœu de mon » cœur. Pour gage de ma reconnaissance re-

(1) Je copie cette lettre dans la note XI.

» cevez ce portrait (1), en le regardant vous » plaindrez Eliza et celui qu'elle pleure ». Ce fut la dernière fois qu'on la revit à Ermenonville. Le vieillard s'est fidèlement acquitté de cette tâche douloureuse et avant de clore la paupière, il y a cinq ans, il imposa le même devoir à son fils.

Au souvenir de tant de maux je maudissais l'horrible calcul d'un père mettant en balance le bonheur de sa fille et un peu d'or. La félicité n'est point dans les richesses; j'en atteste la femme incomparable que je possédai pendant douze années. Les révolutions politiques ont dévoré sa famille, sa fortune brillante, ont détruit toutes ses espérances, mais il lui restait l'époux de son choix; elle était heureuse, elle le fut jusqu'à son dernier moment.

J'ai dit que plusieurs personnes tenaient ce jeune infortuné pour un des fils de Rousseau; j'ai ajouté que rien ne justifiait une telle conjecture; mais puisque j'ai parlé des enfants de l'auteur d'*Émile*, il n'est pas inutile d'examiner comment il a pu se résoudre à les abandonner. Il répugne à une âme sensible de regarder comme un père dénaturé celui qui rappela les femmes au devoir sacré de l'allaitement, de lui attribuer un stoïcisme sauvage, un cœur froid, un caractère dur caché sous les dehors d'une sensibilité affec-

(1) Je possède ce portrait; j'en ai fait l'acquisition.

tée ; cette pensée seule est un blasphème. Comment, en effet, se ferait-il que Jean-Jacques n'eût point dans le cœur des vertus dont le tableau touchant enivre dans ses écrits immortels. Il faut porter une âme essentiellement bonne, il faut être profondément pénétré pour tracer des pages comme celles du traité d'éducation, comme celles où il nous peint les sages habitudes de l'épouse de Wolmar. Tenons-nous en garde contre les séductions de l'enthousiasme et les poisons de la calomnie. Pour juger sainement des actions d'un homme, il faut étudier sa vie toute entière, pénétrer dans les replis de son cœur : s'il n'a été qu'égaré, on doit le plaindre.

Thérèse eut cinq enfants, tous furent mis à l'hôpital. Les deux premiers, nés hors du mariage, n'appartenaient qu'à leur mère, le mariage seul constituant la paternité. Ils durent partager le sort de la presque totalité des enfants dont le père est incertain. Quoique Rousseau ne fût alors qu'un homme très-ordinaire, quoiqu'il n'appartînt pas encore à son génie, qui pourrait douter, s'il se fût cru véritablement père, qu'il n'eût rempli jusqu'au scrupule tous les devoirs qu'impose ce titre sacré? Cependant, après même qu'il se fût placé au premier rang des philosophes, trois autres enfants eurent le sort des deux premiers, mais on n'en peut rien conclure contre Rousseau. Les mêmes motifs subsistaient en-

core (1). D'ailleurs, quand même ils n'eussent pas existé, ce qu'il est impossible de nier, la conduite de Thérèse avant et après la mort de Jean-Jacques, légitimerait seule cette conduite si étrange. D'un autre côté, l'espèce d'égarement où un concours extraordinaire de circonstances malheureuses l'avaient plongé, pourrait bien l'excuser.

A peine l'*Émile* et le *Contrat Social* sont-ils publiés, que la Sorbonne et l'Archevêque de Paris, armés de torches, les livrent aux flammes; le Parlement lance contre leur auteur un décret de prise de corps; Genève, sa patrie, Genève, dont il venait de défendre les institutions, le proscrit, le dépouille des droits de cité; dans le pays de Neufchâtel on le poursuit à coups de pierres; à Trie, dans les marais de Bourgoin, à Monquin, il est assimilé aux plus misérables charlatans; on le chasse de l'île Saint-Pierre, où, par grâce, il demandait à rester enfermé toute sa vie; on lui refuse un asile en Hollande; il ne peut même obtenir en Angleterre la tranquillité qu'il achetait par les plus dures privations. Les pamphlets pleuvent sur lui de toutes parts; lettrés et ignorants, prêtres et philosophes, les gouvernements même, tant républiques que monarchies conjurent contre lui,

---

(1) Ce n'est qu'après vingt-cinq ans d'épreuves que Rousseau épousa cette femme.

dénaturent ses principes, empoisonnent ses intentions. On le déchire par des calomnies atroces, et s'il se défend on impute ses paroles à un orgueil insensé ; s'il souffre avec résignation, c'est qu'il prépare de sourdes manœuvres. En un mot, il ne voit partout qu'un vaste abyme creusé sous ses pas.

Sans patrie ni refuge, sans appui, sans ressources, livré à toute l'amertume du désespoir, il se demande : Quel sera le sort de mes enfants? — A cette idée cruelle, son âme se brise, il est comme écrasé sous le poids d'un affreux désastre, il ne raisonne plus, mille pensées, plus fâcheuses les unes que les autres, l'obsèdent tour à tour. Il voit ses enfants perdus, accablés par la calomnie, enveloppés dans la persécution, comme lui sans asile. Ses sinistres pressentiments les lui montrent trompés, séduits, entraînés par ses ennemis, devenir les vils instruments de leur animosité : que dis-je? il les voit armés du fer parricide..... C'est dans cet horrible instant qu'il prend sa fatale résolution. « Ils passeront au » moins dans l'obscurité des jours paisibles, » qu'un sort barbare, que les méchants ne me » laissèrent pas le bonheur de connaître ! » Il dit : et les fils de l'éloquent défenseur des enfants ne sont plus à lui, ils sont le patrimoine d'un hospice..... Amitié ! doux appui de l'âme sensible, toi qui nous fus donnée avec l'espérance

pour essuyer nos pleurs, c'était à toi à guider ses pas chancelants, à le couvrir de ton égide tutélaire, et cependant tu l'abandonnas, tu le laissas seul dans le moment où il avait le plus besoin de toi. Le malheureux! il dut boire le calice jusqu'à la lie.....

Je m'éloigne précipitamment de la tombe du jeune inconnu; mais tout à coup, comme par une sorte de fatalité, je me trouve auprès d'une voûte sépulcrale, en face d'une pierre à demi-rongée par le temps, sur laquelle une main épouvantée a tracé l'inscription suivante:

Hic fuerunt inventa plurima ossa
Occisorum,
Quando fratres fratres, cives cives
Trucidabant.
Tantum religio potuit suadere malorum! (1)

J'ai pénétré sous ces voûtes; avec des ossements, j'ai vu des poignards et des chapelets; mon âme en a frémi. Les gémissements des victimes ont traversé les âges, sont arrivés jusqu'à moi; la terre m'a encore offert les traces des larmes du désespoir; le sang, injustement répandu, s'est soulevé hors du tombeau pour me

(1) Ici l'on a trouvé (en 1775) les ossemens d'un grand nombre de victimes tombées sous les coups de leurs frères, alors que le fanatisme armait leurs mains d'un fer homicide.

parler des temps horribles où le fanatisme désolait la France, pour me rappeler cette époque désastreuse où des citoyens utiles, contraints de s'arracher à leurs familles, à leurs pénates, allèrent porter leur industrie sous un ciel moins barbare.

Je quittai bientôt ce lieu de douleur. Plus je m'en éloignais, plus il me semblait échapper à un rêve pénible. Enfin mes idées prirent une teinte plus douce, en entrant dans un ermitage où Jean-Jacques aimait à s'arrêter. La vue du bâtiment réjouit l'œil. Les arbres qui l'environnent n'y laissent pénétrer qu'une lumière incertaine, mais elle n'est pas sans charme.

Après avoir changé plusieurs fois de chemin, nous arrivons à un obélisque consacré à la muse pastorale. Il est placé sur les bords de la rivière, sous un massif d'aunes. Sur une des faces, j'ai vu le nom du poëte de Syracuse, qui, dans des idylles pleines de naïveté, chanta les troupeaux et leurs bergers, le bonheur de la vie rustique et la patience du pêcheur. L'inscription porte ces mots :

ΘΕΟ'ΧΡΙΤΩ
Ἀπολλωνί φιλω,
Μοσῆσι τε διησ,
Σὺν τησιν δ' ὤδάν Ἤρξάτο
Βυκολίκαν (2).

---

(1) A Théocrite, l'ami d'Apollon et des Muses, qui lui prêtèrent la flûte d'Erato pour chanter les pasteurs

De l'autre part, on a gravé le nom du poëte de Mantoue.

Genio
P. Virgilii Maronis
Lapis iste, cum luco,
Sacer esto (1).

La troisième face est dédiée au Barde d'Ednam, qui peignit les saisons dans des vers aimables et pleins d'harmonie.

To James Thomson
Like the circling sun, his warm genius,
Coloured and vivified every season
Of the year (2).

La quatrième face appartient au patriarche de Sylwald : il a chanté la piété filiale, les jouissances d'un bon ménage et toutes les douces affections de l'âme.

Dem Salomon Gessner
Er hat gemahlet
Was er gesagt hat (3).

A quelques pas de l'obélisque et près d'un

---

(1) Cette pierre et ce vert bocage sont consacrés au génie de Virgile.

(2) A James Thomson, semblable au soleil, son génie donne la vie aux saisons, et sait les embellir des couleurs les plus vives.

(3) A Salomon Gessner, il a peint tout ce qu'il a écrit.

charme paré de son élégant feuillage, une pierre rappelle les noms de Sanazzare et de Parini, dont les tableaux feront long-temps les délices de l'homme de goût; de Cervantès, qui nous fait aimer Galatée; de Shenstone, qui planta le jardin de Leasowes et en décrivit les sites magnifiques dans des vers faciles; de Zacharie, l'heureux rival de Thomson, dans son poëme des quatre parties du jour; de Kleist, le poëte du gai printemps; de Roucher, le chantre des mois; de Florian, l'aimable historien d'Estelle; de Berquin et de Bernardin de Saint-Pierre, immortalisés par des écrits qui ne cesseront d'être chers aux âmes sensibles.

Ici, le sentier s'éloigne des bords fleuris de la rivière pour serpenter dans la forêt; il conduit à des points de vue dont le genre agreste offre partout aux yeux et à l'âme des scènes pastorales. Près d'un tertre, d'où l'œil plonge sur des eaux peuplées de cygnes, sur une prairie couverte de vaches fécondes et de moutons à la riche toison, s'élève un chêne imposant et majestueux. Sa tête séculaire domine tous les grands arbres dont il est environné; la vaste étendue de ses rameaux porte au loin un ombrage tutélaire. Sur son écorce on lit cette inscription :

Palémon fut un homme droit,
Il a planté ce chêne.

Que ce bel arbre soit à jamais consacré
A la droiture, à la probité :
Que la foudre et les méchants s'en éloignent !

Palémon est le héros d'une des plus belles idylles de GESSNER; on la répète avec un sentiment tout-à-fait doux (1). Que j'aime ce respectable vieillard, dont la longue carrière fut toute dévouée à la bienfaisance! J'aime *Myrta*, sa douce compagne, *Myrta* le modèle de la tendresse; j'aime leurs enfants parce qu'ils ont leurs vertus. Le tableau d'une famille étroitement unie épanouit mon âme; il me plaît autant que le retour de la saison des fleurs, autant que la rose nouvelle, autant que me plurent les baisers de l'épouse que je pleure.

Plus loin, la vue se fixe sur un bâtiment qui couronne une éminence; on le nomme le *Temple rustique*. Nous nous en approchâmes. Il est couvert en chaume et soutenu par des troncs d'arbres qui lui tiennent lieu de colonnes. Sur le fronton j'ai lu ces vers :

Fortunatus et ille, deos qui novit agrestes,
Panaque, Silvanumque senem, Nymphasque sorores!
Illum non populi fasces, non purpura regum,
Flexit. . . . . (2)

---

(1) On trouvera cette idylle à la note XII.

(2) VIRGILE, *Georg.*, lib. II, v. 493.

O bien heureux celui qui, sous l'ombre d'un hêtre,
De Faune et de Sylvain suit le culte champêtre,

A quelques pas de là, on montre le banc de gazon sur lequel le jeune inconnu se donna la mort.

Bientôt nous voyons deux arbres qui pressent, entrelacent amoureusement leurs tiges et leurs branches, sur lesquels on a gravé cette devise que leur situation justifie pleinement : *Omnia junxit amor* (1). A ces mots une larme a baigné mes joues, et obéissant à l'inspiration, j'ai d'une main tremblante écrit ces vers au-dessous :

A ton bonheur je porte envie
Arbre charmant, ornement de ces lieux !
Tu vis heureux près de ta tendre amie.
Chaque printemps, le gage de tes feux,
Parvient, sans nul obstacle, à son sein amoureux ;
Et moi du sort cruel victime malheureuse,
En proie au chagrin dévorant,
D'un solitaire amour j'éprouve le néant,
Et baigne de mes pleurs ma chaîne douloureuse.

Delà, le chemin s'enfonce tantôt dans la profondeur des bois, tantôt il vous ramène à des clairières. Partout on trouve des bancs où l'agrément du site donne envie de s'arrêter. Une grotte de verdure formée par les tiges des coudriers qui se courbent de mille manières, qui se joignent

---

Et n'a jamais quitté la retraite des bois,
Pour les faisceaux du peuple ou la pourpre des rois.

(1) L'Amour unit tout.

en mille sens divers, attire les regards. C'est la *Grotte du Berger*. Elle est appuyée contre un rocher que le lierre tapisse agréablement d'un réseau toujours vert, et dont la cîme est couronnée par de larges buissons d'épines fleuries. Près d'elle on voit sourdre une fontaine dont les eaux murmurent légèrement et roulent sur le cresson à travers l'herbe nouvelle. Il est doux, aux clartés paisibles de la lune, d'y rêver au bonheur ! Ce lieu charmant a inspiré une jolie pastorale à René de Girardin ; on me saura gré de la rapporter ici.

« O Chloé ! je t'aime, parce que ton âme est « aussi douce que les grâces qui t'embellissent ! « Cette grotte de verdure, c'est moi qui l'ai « tressée pour toi. Elle est garantie des ardeurs « du midi ; les zéphirs seuls y peuvent pénétrer.

« O Chloé ! je t'aime, parce que ton âme est « aussi douce que le miel du mont Hymette ! « Au pied de ma grotte est une petite source d'eau « pure, tous les oiseaux du bocage s'y rendront « à ta voix ; d'ici, nous pourrons voir nos trou- « peaux bondir sur la prairie voisine. Viens, « Chloé, viens dans cette retraite, et nous y « serons heureux ; car, non seulement je t'aime, « mais je t'aimerai toujours, parce que ton âme « est aussi douce que les grâces qui t'embellissent.

« Et Chloé aimera Daphnis ; parce qu'aucun « berger ne l'aime plus et ne peut mieux l'aimer

« que Daphnis ; le miel sera moins doux pour Da-
« phnis que les baisers de sa Chloé. »

« Ainsi chantait le berger qui planta la grotte
« verte. Chloé, assise dans le bocage, entendit
« son naïf chant d'amour. Elle fut vivement
« touchée ; son cœur aimait Daphnis, son cœur
« vola près de lui : O mon ami, dit-elle, en
« s'avançant et tendant la main au fidèle berger,
« Daphnis, je viens dans ta grotte, nous y serons
« heureux, car je t'aime plus que mon agneau
« n'aime l'herbe molle, plus que les abeilles
« n'aiment le doux parfum des fleurs. »

Non loin de la grotte du berger, le ruisseau de Ver divise ses ondes pour tourner autour d'un groupe d'îles plus ou moins grandes, plus ou moins rapprochées, où voltigent des légions d'insectes brillants. Toutes ces îles offrent une végétation vigoureuse. Tantôt ce sont des massifs de saules, d'aunes et de peupliers plantés sur un gazon où la ronce se traîne lentement dans le trèfle aux fleurs d'un rouge vif ; tantôt ce sont de riches tapis de verdure où le muguet perce son feuillage pour livrer aux zéphirs ses clochettes argentées, où la jacinthe bleue élève son calice rempli d'odeurs fraîches, où la giroflée jaune répand ses exhalaisons balsamiques et ses rayons dorés. Ici, des roseaux étalent leurs longues feuilles sous lesquelles flotte le nid de la poule d'eau ; là, le glaïeul, l'étoile d'eau, le nénuphar

impriment leurs brillantes couleurs sur le cristal des ondes ; plus loin, le chèvre-feuille se range près des rosiers sauvages, le galé odorant près du sorbier et de l'aubépine : leurs branches fleuries s'embrassent, comme pour s'échauffer et s'embaumer réciproquement de leur haleine ; partout, dans cet agréable désordre l'élégante reine des prés, monte superbe et présente ses bouquets chargés d'ombelles à l'abeille industrieuse ; partout le pinson et la linotte, le merle et le chardonneret, cachés dans des cellules de verdure, font retentir l'air de leurs chants joyeux, tandis que le rossignol, retiré dans le fond des bois, remplit les échos de ses tendres gémissements.

Si vous traversez les deux principaux bras de la rivière, vous arrivez dans une plaine délicieuse appelée la *Prairie Arcadienne*. Elle est vaste et présente aux bestiaux des pâturages frais et abondants. L'œil aime à en mesurer l'étendue, à se promener sur ses longues zones d'un verd brillant qu'émaillent mille fleurs aux nuances diverses ; il aime à s'arrêter sur les belles plantations d'aunes qui la bordent de toutes parts et que couronnent dans le lointain les toits élevés du village de Ver.

Au centre de cette prairie, un chêne superbe garantit de la fureur des vents une humble cabane consacrée à *Philémon* et *Baucis*. J'ai franchi

le seuil de cette chaumière, j'ai touché avec plaisir les roseaux dont elle est formée.

J'ai vu le petit clos, la source jaillissante ;
Le jardin où courait la perdrix innocente ;
Les vases les plus chers, d'argile et non d'airain ;
Qu'à l'hospitalité faisait servir leur main ;
Les pénates entiers, paternel héritage ;
La table dont les pieds du temps marquaient l'outrage,
Que couvraient, par honneur, les fleurs de la saison,
Quand le maître des dieux soupa chez Philémon (1).

J'ai tout vu et j'ai béni les vertus qu'on honore sous la touchante allégorie de ces noms vénérables. Le fondateur d'Ermenonville l'a bien senti ; pour attacher le cœur aux paysages les mieux composés, il faut y semer des souvenirs, il faut y parler à l'âme, aussi dans ce beau pays tout rappelle de grandes pensées, tout respire le plus doux sentiment.

---

(1) Ducis, épître contre le célibat.

CINQUIÈME PROMENADE.

Who failing, smiles in exile or in chains,
. . . . . That man is great indeed.
POPE, *essay on man*, IV. 234 (1).

Le lendemain je dirigeai mes pas dans la partie septentrionale que l'on nomme *le Désert*. On y va par le chemin qui conduit d'Ermenonville à Senlis. Une cahutte construite avec des branches d'arbres est à l'entrée. Au-dessus de la porte on trouve ce mot si célèbre qui força le descendant du grand Condé à respecter la propriété de son voisin qu'il voulait envahir :

CHARBONNIER EST MAÎTRE CHEZ LUI (2).

(1) Celui-là seul est noble et vraiment admirable qui, sans s'irriter de l'exil ou des maux dont on l'accable, conserve toute la dignité de son être.

(2) RÉNÉ DE GIRARDIN fit élever cette cabane à l'occasion d'un procès qu'il gagna contre le prince de Condé. Ce dernier, en sa qualité de grand veneur, prétendait que

De cet endroit s'échappent deux sentiers. Je reconnus celui dit *des Peintres ;* quoique le plus long et le plus âpre, je le choisis de préférence; j'ai eu plus d'un motif de m'en applaudir. Le paysage qui changeait de face à chaque pas, et la douce fraîcheur que je respirai me rendirent la fatigue plus supportable et l'impatience moins vive.

Je me détournai un instant pour considérer un orme pyramidal d'une grosseur extraordinaire, dont la vaste tête domine tous les arbres d'alentour. J'aime les ormes. Ils retracent à ma pensée les plus doux souvenirs; ils me reportent

---

le propriétaire d'Ermenonville ne devait point clore ses bois, et sans ménagement il faisait abattre les barrières et les palissades qui les entouraient, lorsque l'envie lui prenait de chasser de ce côté. Vainement Réné de Girardin fit offrir au prince de lui ouvrir son domaine toutes les fois qu'il le désirerait, celui-ci ne voulait point souffrir de barrières. L'affaire fut portée devant les juges qui décidèrent unanimement en faveur de Réné de Girardin. On a rappelé à ce sujet l'aventure de François Ier, qui s'étant égaré à la chasse et se voyant surpris par la nuit au milieu de l'hiver, fut obligé de demander retraite dans la cabane d'un charbonnier. Celui-ci revenant de son travail tout mouillé, tout transi de froid, se place au coin du feu et voyant que l'étranger ne se dérangeait pas, il prend la seule chaise de la maison, sur laquelle le roi était assis, en disant : *Charbonnier est maître chez lui.*

aux jours heureux de cet âge charmant où l'âme, encore vierge, s'ouvre aux premiers besoins de l'amitié, aux premiers sentiments de l'amour. Je n'oublierai jamais les ormeaux que la jeunesse de nos villages venait planter devant la demeure de mes aïeux, et rendre, par des cris de joie et le son des bruyants instruments, hommage à leurs antiques vertus, à leur tendre sollicitude : ces témoignages de la reconnaissance formèrent mon cœur, et leur souvenir embellit encore à mes yeux le joli mois de mai, ce mois de plaisir et de bonheur où la nature anime tout de ses grâces touchantes. C'est sous un jeune ormeau qu'*Orphée* pleura *Eurydice* et tira de sa lyre des accents si douloureusement plaintifs (1). C'est aux pieds d'un orme que *Julie* reçut et donna le premier baiser de l'amour (2). Ce fut aussi près d'un antique ormeau que je reçus ta foi, ô ma bien aimée; les bosquets paisibles que fertilisent les ondes capricieuses du grand fleuve des Toscans, la fontaine murmurante, les chantres du bocage et les échos entendirent ces mots enivrants : « Je t'aime, Arsenne, demain je serai ton épouse, demain « nos deux âmes réunies n'en feront désormais « plus qu'une ». De ce moment, Charlotte, je

(1) Ovide, *Metamorph.* X. 100.

(2) *Nouvelle Héloïse*, lettre XIV, p. 70 et s. du t. III.

datai mon bonheur ; de ce moment tes baisers essuyèrent mes larmes solitaires. Hélas! cet heureux temps est aujourd'hui loin de moi, je t'ai perdue ma bien-aimée, je n'ai plus que des souvenirs! Les images douces et riantes que la jeunesse et l'espérance me montraient dans un agréable avenir, ces images brillantes d'un long plaisir, d'une félicité toujours égale, ont disparu pour jamais. Les idées qui faisaient le charme de ta vie, qui comblaient tous mes vœux se sont dissipées comme un songe trompeur. La mort a détruit l'illusion, la mort en a dévoré tous les instants, je n'ai plus qu'à gémir ; mes jours sont à jamais empoisonnés par le chagrin et la douleur ! ...

Le bel arbre qui fixait mon attention, s'élève majestueusement (1) sur une tendre pelouse et dans un lieu retiré, où des berceaux de jeunes ormes, de ronces bleues et d'églantiers, de clématites et de vigne-vierge invitent au mystère.

Feuillage antique et vénérable,
Temple des bergers de ces lieux,
Orme heureux, monument durable
De la pauvreté respectable,
Et des amours de nos ayeux ;
Au chêne, au cèdre fastueux,

---

(1) En 1817, il a été dépouillé de sa large tête par un coup de vent affreux.

Laisse les tristes avantages
D'orner des palais somptueux :
Les lambris couvrent les faux sages ,
Tes rameaux couvrent les heureux (1).

Sur l'une de ses branches deux tourterelles me donnèrent le spectacle de la plus aimable volupté. Le feu du plaisir étincelait dans leurs yeux demi-clos, dans les mouvements de leurs cous nuancés, dans les doux échanges de leurs becs entr'ouverts. Elles se prodiguaient mille baisers, elles entrelaçaient leurs ailes. Je trouvais un certain charme à voir ces oiseaux si sauvages livrés tout entiers au bonheur d'une affection mutuelle. J'osai envier leur sort ! ... Aimables oiseaux, soyez toujours heureux : puissent la serre de l'autour et le plomb du chasseur avide, ne jamais vous ravir l'un à l'autre ! Il est trop cruel de rester seul.

Je repris le chemin à l'endroit où il divise un petit bois de pins, non loin de la grotte appelée le *Creux du vent*, dont la position est très-piquante. Pendant une heure entière ce ne fut que montées et descentes. Tantôt, je ne quittais une vallée de sable et de bruyères où réside la seule mélancolie, que pour atteindre à de hauts rochers noircis par les tempêtes, où végète l'érigeron solitaire venu du Nouveau - Monde, au XVIe siècle ; tantôt, je marchais sur des tapis d'une

(1) Gresset, épître V, v. 328 et suiv.

mousse épaisse au travers des buissons colorés et des couronnes fleuries des broussailles, ou bien je pénétrais sous les voûtes élevées d'arbres toujours verts que le rossignol remplit de ses tendres gémissements. Par-tout, sur ce sol rocailleux, au bruit de mes pas, le lapin timide fuyait sous la fougère, et l'écureuil agile regagnait en toute hâte l'arbre dans lequel est caché son nid impénétrable à la pluie.

Enfin, je touche à une cabane ; c'est celle où Rousseau aimait à passer des journées entières. Elle est taillée dans une énorme masse de grès, sur le lieu le plus élevé du *Désert*. Plusieurs arbres la protègent de leur ombre hospitalière. En face est un banc ménagé dans le roc. De là l'œil plane sur un vaste amphithéâtre où la nature se montre sous les formes les plus austères. Le silence règne autour de vous. Les montagnes, la sombre teinte des pins et des mélèzes qui ne sont jamais égayés par des fleurs ; les collines couvertes de genévriers dont les rameaux buissonneux (1) s'élèvent, rampent, se courbent en tous sens et exhalent une odeur résineuse ; le front entièrement nud des rochers ; ces longues zônes de tristes bruyères ;

(1) J'en ai distingué un, ayant deux mètres de tour, ce qui est très-extraordinaire pour un arbrisseau qui tale en buisson. Les genévriers d'Ermenonville présentent tous des formes heureuses, variées et pittoresques ; nulle part ils ne sont ni plus beaux, ni en plus grand nombre.

ces plantations d'aunes, de coudriers, de bouleaux et de saules que domine plus loin la pyramide du peuplier et du sapin argenté; ces plaines de sable blanc et les eaux tranquilles d'un grand lac, tout ici porte un caractère mélancolique, qui dispose à la rêverie, commande le recueillement et remplit l'âme de sublimes pensées. O solitude! unique bien qui reste au malheureux, enivre-moi de tes charmes, ne m'envie pas les bienfaits dont ton sein est prodigue: ma vie doit passer comme une fleur étouffée sous les ronces, la douce espérance ne doit plus faire descendre la consolation jusqu'au fond de mon cœur, je le sais, mais rends-moi le calme nécessaire à l'étude: en me plaçant plus près de la nature, tu m'ouvriras les véritables trésors de la sagesse; en me cachant les vices des hommes, tu me donneras le courage pour supporter les noirs chagrins de la vie, et la force pour remplir dignement tous mes devoirs comme père, comme ami, comme citoyen.

Aux yeux du vulgaire, le sort du riche citadin est seul digne d'envie; cependant il n'a que l'apparence du bonheur. Trop voisin de l'ambition insatiable, agité sans cesse par des désirs tumultueux, il prend la débauche pour de l'amour, le bruit pour le plaisir, la fatuité pour le mérite; il ne voit pas que la base fragile où s'appuie son orgueil ressemble à la bulle d'eau qui monte,

brille et disparaît au même instant sur le cristal d'une fontaine. L'étude est tout, elle nous fait goûter le vrai bonheur, dont on n'apprécie tous les charmes que dans la solitude.

Rousseau chérissait la solitude ; il le déclare lui-même dans les phrases suivantes placées en forme d'inscriptions sur un rocher voisin de la cabane. « C'est, dit-il, sur la cime des mon-« tagnes solitaires que l'homme sensible aime à « contempler la nature ; c'est là que, tête-à-tête « avec elle, il en reçoit des inspirations toutes « puissantes, qui élèvent l'âme au-dessus de la « région des erreurs et des préjugés (1).

« Tous les hommes qui se retirent de la grande « société sont utiles, précisément parce qu'ils « s'en retirent, puisque tous ses vices lui vien-« nent d'être trop nombreuse. Ils sont utiles, « lorsqu'ils peuvent ramener dans les lieux dé-« serts le mouvement, la culture et l'amour de « la vie patriarcale (2). »

Un autre roc me présente encore cette sentence : « Celui-là est véritablement libre, qui n'a « pas besoin de mettre les bras d'un autre au « bout des siens pour faire sa volonté (3). »

---

(1) Je crois que cette pensée de Rousseau est inédite. On la trouve cependant développée dans la *Nouvelle Héloïse*, lettre XXIII, pag. 98 du tom. III.

(2) *Émile*, liv. V. pag. 214 du tom. X.

(3) *Émile*, liv. II, p. 138 du tom. VII.

J'entre dans la cabane, j'en examine l'intérieur, le modeste ameublement. Oui, Rousseau, je l'ai foulée cette terre que tu sanctifias par ta présence, je me suis reposé partout où tu aimais à t'arrêter, j'ai respiré dans cette chaumière où tu vins chercher le repos qui te fuyait parmi les hommes. Ici tu corrigeas ce livre d'*Émile* (1), l'histoire ou la fable du cœur humain, et tu achevas tes *Confessions*, livre plus extraordinaire encore, où tu dis le bien et le mal avec la naïve simplicité d'un enfant qui effeuille une fleur. C'est encore ici, qu'environné de toutes les richesses du règne végétal, tu conçus l'utile projet de dépouiller la botanique de la sécheresse des nomenclatures. Mille autres souvenirs s'élèvent de ce sol heureux et enivrent l'âme. Je n'oublierai de long-temps cette simple cabane, ni les roches sentimentales qui l'environnent, ni le lac qu'elles dominent. J'y reviendrai pour jouir encore de la nature, de la fraîcheur des eaux et de la jeunesse du printemps; j'y reviendrai dans une heureuse extase, puiser l'oubli des maux, baume salutaire qui doit cicatriser les plaies profondes de mon cœur.

Je m'éloignai à regret de cette romantique retraite. Le chemin que je pris me conduisit par une pente douce dans une petite vallée sablon-

(1) Le manuscrit autographe est déposé à la Bibliothèque nationale.

neuse où je respirai le doux parfum d'une immense quantité de genêts aux fleurs dorées, de l'aubépine, du narcisse et de l'odorante aspérule. Bientôt une allée d'aunes me porta sur les bords du lac dont les belles eaux réfléchissent l'or et l'azur des nuages. On y voit une foule de cygnes. Je m'arrêtai pour admirer cet oiseau chez qui « les charmes de la figure, la beauté de la forme « répondent à la douceur du naturel. Il plaît à « tous les yeux, il décore, il embellit tous les en- « droits qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, « on l'admire, nulle espèce ne le mérite mieux ; « la nature, en effet, n'a répandu sur aucune « autant de ces manières nobles et séduisantes « qui nous rappellent l'idée de son plus bel ou- « vrage : avec une coupe de corps élégante, des « formes arrondies, des contours délicats relevés « d'une blancheur éclatante et pure, elle lui « donna des mouvements flexibles et ressentis ; « il prend des attitudes tantôt animées, tantôt « l'expression d'un mol abandon ; en un mot, « tout dans le cygne respire la volupté, l'enchan- « tement que nous fait éprouver la beauté ; tout « nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau « de l'Amour et des Grâces (1). » On prend plaisir à voir sa noble aisance, sa facilité à nager ; le

(1) Buffon, *Hist. nat.*, à l'art. du cygne.

cou penché, ses grandes aîles à demi-ouvertes et mollement enflées, il parcourt en un instant cette immense nappe d'eau, et revient joyeux auprès de sa douce compagne savourer toutes les nuances de la volupté.

En suivant les mouvements du cygne, je parcourus sans y penser les sinuosités du rivage jusqu'au *Monument des anciennes amours*. A son aspect, l'amour, ses délices et ses tourments firent tressaillir mon pauvre cœur, je sentis encore les enivrantes larmes qu'il m'a fait verser. Lieu solitaire, rochers protecteurs du silence, arbres amis qui leur prêtez votre ombrage, redites-moi les vœux, les serments, les soupirs.... Que dis-je? Non, ne soulevez point le voile du mystère, il est l'égide de la pudeur et du plaisir.

N'abuse pas, Amour, de ta puissance,
Ah! ne fais naître ici que de sages désirs;
C'est le séjour de l'innocence,
Le remords ne doit point y suivre les plaisirs.

C'est dans ce lieu, près des rives verdoyantes du lac, où les eaux viennent mêler leur doux frémissement aux chansons amoureusés du rouge-gorge; c'est assis contre ces rochers, abrités par les flexibles rameaux d'un beau frêne que nous relûmes Charlotte et moi cette lettre (1),

---

(2) *Nouvelle Héloise*, lettre 26 de la première partie, tom. III, pag. 123 et suiv.

où *Saint-Preux*, appuyé sur un quartier de pierre que les glaces avaient détaché du rocher voisin, jure à *Julie* de l'aimer toujours. « Viens, « ô mon âme ! dans les bras de ton ami, » disais-je avec lui, et mon cœur, oppressé d'un souvenir délicieux, s'est vu précipité dans un océan d'amertume !... Je revois le riche gazon où toutes les sortes d'auricules, couvertes d'une poussière blanche éclatante, offraient alors l'image d'un groupe de constellations ; je revois les berceaux de pampres où ses caresses furent si douces..... Ah ! ne troublons point le calme de cette solitude par des plaintes ! Je me tairai, mais je répandrai des larmes : quel autre adoucissement trouverais-je à mes maux ?

Les rochers consacrés aux anciennes amours sont couverts d'inscriptions, de noms, de chiffres voluptueusement enlacés. J'ai retenu ces vers qui expriment les tourments d'un amour malheureux :

I.

Ma pur sì aspre vie, nè sì selvagge
Cercar non so' ch' Amor non venga sempre
Ragionando con meco, ed io con lui (1).

---

(1) Je ne puis découvrir un sentier assez sauvage, une forêt assez obscure pour éviter l'amour : il est toujours près de moi, sans cesse il tourmente mon cœur. — Petrarca, *Son.* XXVIII.

II.

Le mie notti fa triste, e i giorni oscuri
Quella che n' ha portato i pensier miei ;
Nè di se m' ha lasciato altro che' l nome (1).

III.

En la perdant, j'ai perdu le bonheur.
Ce triste monument, arrosé de mes larmes,
Est pour toujours témoin de ma douleur.

Les deux inscriptions suivantes sont d'un amant épris :

I.

Di pensier' in pensier, di monte in monte
Mi guida Amor ; e pur nel primo sasso
Disegno con la mente il suo bel segno (2).

II.

Chi non sa come dolce ella sospira,
E come dolce parla, e dolce ride (3).

---

(1) Que mes nuits sont affreuses, que mes jours sont pénibles depuis que celle qui nourrissait toutes mes pensées, ne m'a laissé que son nom.—Petrarca, *Son.* CCL.

(2) De pensers en pensers, de montagnes en montagnes, partout l'amour guide mes pas, c'est lui qui traça sur le roc son chiffre bien aimé. — Petrarca, *Canzona* XXX.

(3) Qui n'a point remarqué son doux sourire, qui n'a pas entendu les soupirs de son cœur, et son parler amoureux. — Petrarca, *Son.* CXXVI.

L'amant, comblé dans ses vœux en a consacré le doux souvenir dans celle-ci :

O mon amie, ma bien tendre amie,
Que ton amant goûte de voluptés,
Dans la solitude aimable et chérie
Qu'embellissent ces longs flots argentés !
Comme il se plaît sous ces ombrages,
Où, dans tes bras, le vrai bonheur
Vint couronner sa tendre ardeur!,..
Chaque printemps dans ces bocages,
J'en fais ici le doux serment,
Je reviendrai toujours fidèle,
Soupirer le nom de ma belle
A l'ombre de ce monument.

Sur un rocher naturellement arrondi en voûte et à moitié caché par de larges festons de chèvre-feuille, j'ai vu au-dessous du chiffre S. P. le nom de *Julie*. Ce mot seul me transporte à Meillerie (1) ; je vois cette femme toujours bonne, son amant, l'aimable *Claire* et le sage *Wolmar ;* je repasse leur histoire, et ce tableau ravissant de l'amour et de l'amitié excite en moi des transports toujours nouveaux.

Ah ! voilà de la pervenche ! On se rappelle le cri et la joie de Rousseau à l'aspect de la

(1) Près de Vevay dans le Vallais, on voit Clarens et à l'opposite les rochers de Meillerie sur les bords du lac de Lausanne. C'est là le théâtre des amours de *Julie* et de *Saint-Preux*.

jolie fleur bleue qu'il revoyait pour la première fois trente ans après son entrée aux Charmettes (1). Ici, comme dans cette agréable retraite, la pervenche se cache sous les buissons. Sa vue unit dans l'esprit les Charmettes, les rochers de Meillerie et le monument des anciennes amours. Cette plante simple et modeste aime la solitude : cependant elle a besoin d'un appui pour soutenir sa tige grêle. Chez les peuples de l'Helvétie, la pervenche est le symbole de la pudeur ; on la place sur le front de la vierge ravie avant le temps ; les mains des jeunes compagnes qui suivent tristement leur amie jusqu'à sa dernière demeure, sont chargées de cette fleur qui semble se plaire à couvrir les tombeaux et à les abriter contre les orages et la main sacrilège des méchants. Mais, quel touchant souvenir revient à ma pensée ? Ma Charlotte se trouvant sur les rives du beau lac de Constance, occupée à tresser une guirlande de pervenches, aperçoit un général célèbre (2) prêt à tomber entre les mains d'un parti de l'armée opposée ; elle s'élance, le sauve et se retire satisfaite (3).

---

(1) *Confessions*, liv. VI, pag. 110 du tom. XX.

(2) Le prince Charles, archiduc d'Autriche.

(3) Ce fut le 6 mai 1798 ; peu de jours après, les généraux Kleinmayer et Nauendorff remirent au nom du prince, à sa libératrice, la décoration de chevalier de

La chaleur était excessive, j'allai chercher de l'ombrage dans un taillis voisin. Le lac disparaît aux yeux. Resserré par deux îles couvertes de saules et de roseaux, il prend la forme d'une petite rivière. Je la suivis long-temps au travers des bruyères, puis sous une forêt de pins du Nord, dont la tige très-droite est ornée de branches au vert bleuâtre et transparent, ensuite sous un massif de chêne, où un banc couvert, appelé la *tente du Huron*, m'offrit ce vers d'Horace (1) :

Scriptorum chorus omnis amat nemus, et fugit urbes.

Bientôt le lac reparaît dans toute son étendue. A l'endroit où s'élevait une baraque dite *la Maison du pêcheur*, deux vues délicieuses éveillent l'attention, l'une plane sur le lac et embrasse ses bords enchanteurs, l'autre présente une masse d'eau que couronnent dans le lointain les ruines de Chaalis qu'on aperçoit à travers des groupes d'arbres diversement nuancés.

Quels sublimes aspects, quels tableaux romantiques !

---

l'Empire, en présence des magistrats de Constance et d'un nombreux concours de personnes qui apprirent avec émotion le motif de la reconnaissance de l'archiduc.

(1) Le sage fuit le tumulte des villes pour vivre dans les champs, pour rêver dans les forêts. Horace, *epist.* lib. II, 76.

Sur ces vastes rochers, confusément épars,
Je crois voir le génie appeler tous les arts.
Le peintre y vient chercher, sous des teintes sans nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre :
Le poëte y former ses plus sublimes chants :
Et le sage y trouver des souvenirs touchants (1).

On entre ensuite dans un bois planté sur un joli coteau : c'est une promenade très-agréable. Elle vous ramène insensiblement vers le lac et justement en face du monument des anciennes amours. Là, le muguet croît en abondance, il embaume l'air de son parfum délicieux. Je m'amusai à en cueillir de gros bouquets ; je me promettais de les porter à ma fille chérie que la fatigue de la veille, et l'idée du *Désert* avaient retenue au village, quand aux pieds d'un if solitaire je vis une pierre à moitié brisée avec cette inscription :

A mon fils,
A ma femme,
Je vivais pour les aimer,
Je leur survis pour les pleurer.

Coup inattendu ! quels souvenirs cruels cette pierre réveille en moi ! Mon cœur est brisé. O vous qui lisez ces tristes lignes, ne blâmez point

---

(2) Delille, *l'Homme des Champs*, chant III, v. 304 et suivants.

ma juste douleur ; ne me contestez pas le droit de verser des larmes et de vous associer aux chagrins qui m'accablent.

. . . . . Ah ! que le lis et la rose
Pleuvent sur le cercueil où leur cendre repose ,
Et , que ces dons trop vains , arrosés de mes pleurs,
Leur présentent du moins mon tribut de douleurs (1).

Et je laissai mes mains répandre les fleurs sur la tombe (2). Aussitôt une pensée douloureuse vint oppresser mon cœur : tout rit dans la nature, les plantes naissent et meurent pour renaître, brillantes de jeunesse et d'amour , l'homme seul meurt pour ne plus reparaître. Ce qu'il avait d'immatériel erre avec les nuages , roule avec les flots d'un aimable ruisseau , végète avec les fleurs, mais les molécules innombrables qui composaient son être , tel que nous l'avons connu, tel que nous l'avons aimé, divisées à l'infini ne seront plus réunies , elles ne prendront plus la même forme, elles ne nous rendront plus la même âme , le même cœur , le même esprit.

---

(1) Imitation de Virgile , *Æneid.* VI , 884 et suiv,

(2) J'ai su qu'une mère tendre vint ici donner des larmes au souvenir de son *Athénaïs*, qu'elle vit mourir à l'âge de 18 ans ; qu'un père jeta quelques fleurs sur sa fille *Zoé* , morte le 21 septembre 1809 , et qu'un époux infortuné y célébra la fête de son *Henriette* , le 14 juillet 1810.

Une distance incommensurable le sépare à jamais de nous. Il meurt, et ne laisse à celui qui survit que pénibles souvenances, larmes et qu'affreuse solitude. Empire de la mort, vaste et profond abîme, tu caches à mes yeux l'épouse qui me rendait heureux, mais mon cœur est toujours avec elle : je l'aspire partout. CHARLOTTE ! CHARLOTTE ma bien aimée, tu fus mon ange tutélaire pendant ta vie, tu l'es encore au-delà du tombeau !...

Triste et rêveur je gémissais de ma cruelle destinée, mais le hasard qui me favorise par fois voulut que cette journée fût utile. Sur la mousse légère, à l'ombre d'un gros cerisier tout couvert de jolis bouquets fleuris, j'aperçois un enfant, âgé d'environ dix ans, qui, sans doute, pour se remettre de ses fatigues, augmentées par l'ardeur du soleil,

. . . . . Dormait comme un roi,
Posez le cas qu'un roi dorme mieux qu'un autre homme.
J'en pense au rebours quant à moi (1).

Son sommeil était doux. Un fagot d'épines se trouvait près de lui : c'était le travail de sa matinée. Je m'approche sans bruit, et glissant quelques pièces de monnaie dans le bonnet du petit infortuné, je continue mon chemin.

---

(1) SÉNECÉ, *conte du Kaïmac*.

Il fallut alors reprendre le chemin du village ; l'orage qui s'amassait depuis plusieurs heures, augmenté par les nuages noirs que chassait un vent d'ouest, menaçait de fondre sur moi. Déjà la pluie tombe en se croisant comme la trame que file la patiente Arachné : l'air et les champs deviennent déserts, les seules hirondelles voltigent par légions à travers la pluie. Je ne voulus point me soustraire à cette faveur du ciel, je pris autant de plaisir à me faire mouiller que j'en eus à respirer l'odeur suave, tant aimée de ma CHARLOTTE, que la terre et les végétaux exhalent aux premières impressions d'une pluie de mai.

Bientôt la forêt s'obscurcit davantage, le bruit du tonnerre descend du haut des monts, roule autour de moi, remplit les échos et retentit dans toute la vallée; les éclairs brillent avec force, ils déchirent la nue et promènent partout leurs sillons enflammés. L'impétuosité du vent redouble, la cime des arbres se courbe, l'onde soulève ses flots, d'affreux craquements se font entendre, le désordre est extrême : je fuis précipitamment, foulant aux pieds les fleurs et les feuilles qui jonchent la terre.

SIXIÈME PROMENADE.

Quidquid ex illo amavimus, quidquid mirati sumus, manet, mansurumque est in animis hominum, in æternitate temporum, fama rerum. TACIT, *in Agricol.* (1)

VERS les trois heures de l'après-midi, l'orage cessa ; le ciel se montra plus serein et plus pur. L'astre qui dispense la lumière avait repris toute sa force ; l'air était embaumé par le parfum de mille fleurs dont les feuilles, d'un beau vert brillant, portaient encore ces gouttes de pluie qui, semblables aux diamans, font étinceler la prairie. J'allais avec ma fille continuer nos promenades solitaires, lorsque nous fûmes entraînés par le mouvement de toute la jeunesse du pays qui se rendait à la forêt. Les ménétriers précédaient notre marche irrégulière ; j'éprouvai le plus vif

(1) Ce que nous avons aimé et admiré chez lui reste et demeurera éternellement dans la mémoire des hommes, pour l'instruction des âges à venir.

plaisir quand je les entendis essayer sur leurs instruments, et la bande joyeuse chanter en chœur cet air charmant du *Devin du Village :*

Allons danser sous les ormeaux,
Animez-vous jeunes fillettes :
Allons danser sous les ormeaux,
Galans, prenez vos chalumeaux.

Nous arrivons ainsi au lieu dit la *Salle de danse.* C'est un grand rond, semé d'une herbe fine et très-courte, au milieu duquel un gros hêtre, dont la tige grisâtre et droite s'élève à plus de trente mètres de haut et est terminée par un dôme très-ample et très-touffu (1). Une ligne circulaire d'arbres réunissent leurs feuillages et forment au-dessus de nos têtes une voûte agréablement nuancée de lumière.

Les joueurs d'instruments sont montés sur l'estrade. Les mères de famille et les vieillards occupent les bancs qui tournent autour de l'enceinte où leurs enfans vont se délasser des travaux de la veille. Déjà, la contredanse a donné le signal ; les garçons sautent dans le rond, les jeunes filles les suivent comme la biche légère qu'on voit bondir sur les coteaux. Au son des instruments ils s'approchent, s'éloignent,

(1) Il a été brisé par un violent coup de vent en mars 1818. On l'a coupé à la hauteur de trois mètres.

se réunissent : cent fois leurs pieds distraits rompent la cadence, cent fois leurs mains se touchent, et plus rapides que le trait décoché par le cavalier numide, ils tournent, se cherchent et ne s'atteignent pas. Leurs mouvements expriment la crainte et le désir, la ruse et l'empressement, l'art de plaire et la rigueur, le transport et l'abandon, en un mot toutes les sensations si variées de ce besoin d'aimer qui meut la nature entière.

La danse est un charmant exercice ; elle faisait partie de l'ancienne gymnastique, et longtemps elle fut étroitement liée aux cérémonies religieuses. Les Egyptiens, les Gaulois, les Germains, presque tous les peuples de l'antiquité eurent leurs danses sacrées ; expressions de l'allégresse, par fois aussi elles servaient dans les circonstances solennelles de tristesse et de deuil. Les Spartiates, armés de l'épée, du javelot et du bouclier, exécutaient, en dansant, les évolutions militaires, et se familiarisaient ainsi, par la voie du plaisir, avec l'horreur des combats : cette danse des héros, qu'on nommait aussi *danse pyrrhique*, donnait beaucoup de souplesse au corps et exerçait l'œil. Les Grecs et les Romains avaient leur danse de l'innocence, la danse nuptiale, la danse des festins, etc. Chacune se distinguait par un rythme particulier. La danse de l'innocence était grave et lente, de jeunes filles l'exécutaient devant l'autel de Diane.

La danse nuptiale était brillante, aisée, voluptueuse : elle dégénéra par la suite; elle n'était plus qu'un tableau révoltant de tous les mystères du mariage, lorsque le Sénat de Rome l'interdit pour toujours. Après les repas, la danse des festins appelait les convives à de nouveaux plaisirs : c'étaient des espèces de bals où l'on étalait la joie, la magnificence et l'adresse. Long-temps proscrite par l'odieuse féodalité et par le sombre habitant des cloîtres, la danse reparut en Italie avec les beaux jours de la renaissance des arts. Depuis, elle s'est enrichie de tout ce que la musique et les grâces ont de plus piquant. A la ville, elle a quelque chose de trop recherché, de trop voluptueux; dans les campagnes, elle est bruyante, mais toujours naïve, toujours pleine de candeur.

Par ces rapprochements, je m'associais en quelque sorte aux plaisirs de ces bons villageois. Un soupir de ma fille me fit remarquer les effets que produisaient sur elle le bruit des instruments, la vue de cette jeunesse toute de feu, et le deuil de sa situation. Le combat que j'observais dans son cœur et dans ses yeux, m'offrit un de ces contrastes qui ont toujours plus d'un charme pour un père.

Nous vîmes successivement et le jeu de balles et celui de boules, mais nous nous arrêtâmes plus long-temps au jeu de l'arc. Les jeunes gens d'Ermenonville excellent dans cette exercice : ils ont

tous leur arc et leurs flèches. Les vieillards m'ont fait voir qu'on les conserve toute la vie, et qu'on y attache plus d'un doux souvenir.

A l'entrée du *Rond de la danse*, on a construit un grand bâtiment couvert en planches; s'il survient un orage, les villageois peuvent s'y mettre à l'abri et continuer leurs jeux. « Celui « qui n'a qu'un seul jour dans la semaine pour « se divertir, comme le disait RÉNÉ DE GIRARDIN, « ne doit pasperdre un seul moment. »

Tout à coup les éclats de la joie augmentent, des chansons, le bruit de nouveaux instruments frappent nos oreilles; la danse est suspendue, on se presse, on s'embrasse; c'est la jeunesse de Ver, de Loisy, d'Eve, de Montagny, de tous les environs, qui vient se réunir aux enfants d'Ermenonville, pour rendre la fête du jour plus brillante encore. On parle un moment d'amour, on échange les rubans, le sentiment redouble la gaîté sans faire naître la licence, et bientôt la danse a repris toute sa première énergie.

Ma fille me demanda de rester avec les petites amies qu'elle s'était faites dans le village. La chère enfant avait deviné que le spectacle de la joie ne pouvait long-temps convenir à mon triste cœur; je m'éloignai donc dans la vue d'employer à mon instruction le temps que d'autres consacraient aux plaisirs. Des fourmis me présentèrent un sujet important de méditation. Rien n'est à dé-

daigner dans l'étude de l'histoire naturelle. C'est à l'observation des insectes que nous sommes redevables du petit nombre de notions exactes que nous avons sur la vie et la mort; c'est à elle que nous devrons peut-être un jour la découverte des circonstances qui développent et constituent la vie sensitive, c'est-à-dire qu'elle pourra nous fournir les moyens de tracer une ligne de démarcation raisonnée entre les êtres qui éprouvent des sensations, conçoivent des volontés ou forment des jugements, et ceux à qui ces facultés sont absolument étrangères.

L'étude de la nature émousse le goût des amusements frivoles; elle porte à l'âme une nourriture qui lui profite; elle adoucit l'amertume des chagrins et offre un puissant lénitif contre les malheurs. Les fourmis sont de tous les insectes ceux que j'aime le plus à suivre dans leurs travaux; une touchante sollicitude pour les petits les anime toutes, même celles qui sont incapables de se reproduire; un inaltérable amour les unit toutes les unes aux autres. C'est le modèle le plus parfait d'une république. La sagesse préside au choix du local, l'ordre règne également à l'extérieur et dans l'intérieur du petit état; une vie laborieuse est la loi première; l'utilité générale le but de toutes les volontés, de tous les travaux. Ces êtres intéressants me semblent agir plus spécialement par le sens de l'odorat. Je viens d'en acquérir la preuve

dans un acte de barbarie. J'étais assis auprès d'une fourmillière de l'espèce fauve-ouvrière, j'arrachai les antennes à plusieurs individus. Je les vis à l'instant tomber dans un état d'ivresse ou plutôt de folie qui me fit peine : elles erraient çà et là, ne sachant plus ou retrouver leur chemin. Ma cruauté me valut une leçon de morale. Quelques fourmis qui se rendaient à leur maison commune, s'approchèrent des malheureuses que j'avais mutilées, portèrent la langue sur leurs blessures et y laissèrent tomber une goutte de liqueur qui les calma bientôt ; puis elles traînèrent doucement leurs infortunées compagnes jusque dans leurs cellules (1). Cet acte de la plus tendre compassion me prouva bien, selon l'expression de Montaigne (2), que *la vertu n'est pas plantée à la teste d'un mont coupé, rabotteux et inaccessible, mais au rebours, logée dans une belle plaine fertile et fleurissante, dont les routes sont ombrageuses, gazonnées et doux-fleurantes : elle a pour guide nature, fortune et volupté pour compagnes.*

J'étais loin de la salle de danse, mon oreille charmée écoutait le gazouillement vif et joyeux

---

(1) Mon ami, le savant enthomologiste P. A. Latreille, de l'Institut, a le premier fait cette remarque ; elle m'est confirmée par plusieurs observations.

(2) *Essais*, liv. I, chap, 25.

du sansonnet, le sifflement prolongé du merle, les concerts aimables des petits oiseaux et le bruit des ondes. Le son éloigné des instruments et les cris de joie que l'écho m'apportaient plus faibles nuançaient très-agréablement les chansons amoureuses qui, des arbres voisins, descendaient vers moi. Il y a peu de situation plus favorable à la rêverie; un crayon à la main, on cède au plaisir de recueillir ses pensers, ses sensations : ce beaume sert de soutien à l'âme.

Je me trouvais alors auprès du chêne de Palémon, j'écrivis sur son écorce les vers suivants :

Salut chêne majestueux !
Arbre antique et sacré, dont l'immense feuillage
Semble se perdre dans les cieux,
Salut. Daigne sous ton hospitalier ombrage
Recevoir un époux, un amant malheureux.
Hier encore aux échos du village,
Aux bergères, à leurs rustiques toits,
Je pouvais du bonheur montrer la douce image
Dans mon humble foyer, où régnaient à la fois,
L'amour et l'amitié, la douce confiance,
La franchise et la paisible innocence.
Comme alors le sommeil était pour moi charmant !
Comme le réveil était bienfaisant !
Heureux avec Charlotte, fier de ses tendresses,
Heureux avec ma fille, fier de ses caresses,
Je pouvais braver le méchant.
Hier encore de joie rayonnant,
Je pouvais de Charlotte, telle qu'ils l'ont vue,
Redire la bonté, la douceur ingénue.

Je pouvais. ... Mais, hélas ! ô trop barbare loi !
Celle que j'aime n'est plus avec moi ;
Sous les coups du destin elle succombe ;
Malgré mes cris, sur elle il referme la tombe !
Un peu de terre, hélas ! me cache pour jamais
Celle dont en tous lieux je recherche les traits.
Loin de mon cœur, loin de sa fille elle repose !...
Bel arbre ! si, pour toi, mon deuil est quelque chose,
Ah ! porte lui nos soupirs et nos pleurs,
Porte lui notre amour, porte lui nos douleurs.

Arrivé dans la prairie qui s'étend devant le château d'Ermenonville, je vois la maison que JEAN-JACQUES habita ; des arbres semblent la dérober aux regards. Je franchis le pont, je monte, je suis dans la chambre ; je touche le lit, les meubles, tout ce qui fut le plus ordinairement à l'usage de ROUSSEAU. Cette table est celle sur laquelle il déposait les profondes pensées de son génie, les nobles sentiments de sa grande âme. Sur ce clavecin, il composa, tout en se délassant, le chef-d'œuvre qui hâta la plus heureuse révolution dans la musique française. Partout règnent l'ordre et la propreté. Cette chambre est encore vierge, le souvenir du grand homme n'y est point souillé (1). Tout ce que l'on voit, tout ce que l'on touche était à lui, servait à son usage. J'examine son herbier : voilà le commencement

(1) Ce morceau a été écrit en 1809.

de celui d'Ermenonville (1). Tout est rangé avec élégance sur de belles feuilles de papier à lettre, encadrées d'un trait rouge, étiquetées selon le système de Linné et disposées de manière à pouvoir distinguer, au premier coup-d'œil, le *facies* propre à chaque genre, à chaque espèce (2). Les petites plantes sont toutes entières avec leurs racines ; les autres sont des échantillons bien choisis où l'on retrouve les différents caractères de la foliation et de la ramification, ainsi que toutes les parties de la fleur et du fruit. Je contemplais tout avec plaisir, les moindres choses excitaient mon intérêt ; mais mes yeux revenaient plus particulièrement sur ce fauteuil que Rousseau choisissait de préférence, et sur-tout sur ce lit où les portes de la vie se fermèrent à jamais pour lui.

Je ne puis concevoir l'espèce de vertige de ceux qui veulent et proclament encore que la fin de Rousseau ne fut point naturelle ; on ose même affirmer que *la vie lui devenant à charge, il désira mourir plus tranquillement qu'il n'avait vécu*, que, *se trouvant isolé sur la terre, il s'est dit : je souffre, je suis malheureux, mon existence ne peut servir à personne, il faut mourir.* Quels motifs puissants auraient

(1) En donnant la *Flore d'Ermenonville*, (voyez la note XIII), j'aurai soin de distinguer les plantes de cet herbier.

(2) Voyez la note XIV à la fin du volume.

pu le porter à cet acte de désespoir ? n'était-il pas arrivé au port ? n'allait-il pas enfin goûter le repos qu'il rechercha vainement sur une mer orageuse et pleine de récifs ? Il ne s'est point donné la mort celui qui disait sans cesse à ses semblables : « On ne saurait faire un pas sur « terre, sans y trouver quelque devoir à remplir ; « l'homme de bien est utile à l'humanité par « cela seul qu'il existe (1) ». Il ne s'est point donné la mort, celui qui, au moment de la plus atroce persécution, écrivait : « J'ai fait l'essai de « mes forces ; si mes maux sont longs, ils exer- « ceront mon âme à la patience, au courage. « Je veux tâcher que la fin de ma vie honore son « cours et y réponde. Jusqu'ici j'ai supporté le « malheur ; il me reste à savoir supporter la cap- « tivité, la douleur, la mort : ce n'est pas le « plus difficile (2) ».

Vous qui, de ses écrits, savez goûter les charmes,
Vous tous qui lui devez des leçons et des larmes ;
Pour prix de ses leçons et de ces pleurs si doux,
Cœurs sensibles, venez, je le confie à vous (3).

---

(1) *Nouvelle Héloïse*, lettre XXII, pag. 445 du t. IV.

(2) Lettre de J.-J. Rousseau à M. de Saint-Germain, datée de Monquin le 26 février 1770, ou, selon le style de Rousseau, $17\frac{6}{2}70$. On la trouve pag. 201-268 de l'ouvrage de J. Dussaulx, intitulé : *De mes rapports avec* J.-J. Rousseau, 1 vol. in-8°, Paris, 1798.

(3) Delille, *Poëme de l'Imagination*, chant VI.

Depuis le 20 mai 1778, jour de son établissement à Ermenonville, jusqu'au 1er juillet, Rousseau parut content de son sort. Il jouissait de la meilleure santé. L'on ne peut réellement pas considérer comme maladie, quelques accès de colique dont il se plaignit le même jour, 1er juillet; ils ne l'empêchèrent point de faire sa promenade comme à l'ordinaire et d'herboriser toute la journée. Depuis plus de vingt ans d'ailleurs, il y était sujet : ces coliques n'étaient ni longues ni aussi poignantes qu'elles le sont presque toujours. Il soupa de bon appétit et passa bien la nuit. Le lendemain, 2 juillet, il se leva assez matin, fit le tour du lac où se trouve l'Ile des Peupliers, et revint par la cascade cueillir du mouron : c'était son habitude d'en apporter chaque jour à ses serins. Rentré chez lui, il déjeune, selon sa coutume, avec du café au lait (1) préparé par sa femme, ensuite il s'habille; son intention est d'aller donner une première leçon de clavecin à mademoiselle Sophie de Girardin (2), mais il n'a pas plutôt atteint la première cour du château que, éprouvant un malaise général, il revient sur ses pas, monte non sans peine jusqu'à sa chambre et se jette dans

(1) Cette boisson est des plus mauvaises pour les personnes délicates et dont le système nerveux est d'une grande susceptibilité. On peut l'accuser de tous les désordres de l'estomac. V. notre *Bibl. phys. écon.* tom. V, pag. 405 à 408.

(2) Depuis Madame De Vassy.

un fauteuil. C'est alors qu'il vit le terme de sa carrière, c'est alors que faisant ouvrir la croisée il prononça ces mots : « Ouvrez, que je voie en-
« core une fois ce soleil dont il semble que l'as-
« pect riant m'appelle..... Comme la nature est
« grande, comme elle est belle !..... Le bonheur
« luit enfin, je vais goûter sous ces arbres la paix
« éternelle et inaltérable que j'ai tant désirée....
« Il faut tout quitter. »

Vers neuf heures, il envoie sa femme payer une petite somme pour ses frais d'emménagement. A dix heures, il souffrait déjà cruellement; des picottements très-incommodes se manifestaient à la plante des pieds; il se plaignait en même temps d'une sensation de froid, le long de l'épine dorsale, si profonde qu'il la comparait à un fluide glacé. A ces douleurs succédèrent d'affreux tiraillements de poitrine ; le mal gagna aussi la tête ; il en exprimait la violence extrême en portant les deux mains sur son front. René de Girardin était près de lui qui lui prodiguait tous les soins de l'amitié. Rousseau attendri le mouille des larmes de la reconnaissance. Bientôt rassemblant toutes ses forces, il se lève, veut se rendre seul dans un cabinet voisin. Sa femme et René de Girardin entendent du bruit, ils accourent. Rousseau est étendu par terre, le sang coule d'une large blessure qu'il a au front. On le porte aussitôt dans son lit, plein de vie encore, quoique frappé par un coup d'apoplexie foudroyante ; il

voit sans effroi s'approcher le moment fatal prescrit par la nature. Il meurt tenant serrées les mains de son généreux ami et en même temps celles de Thérèse, comme pour lui pardonner tous les maux dont elle l'avait abreuvé. Ainsi périt Rousseau, à soixante-six ans, dans le court espace de deux heures et demie. Le 3 juillet, son corps fut ouvert; le 4, il fut embaumé et enfermé dans une caisse de plomb; le 6, on le déposa dans l'Ile des Peupliers. L'inhumation eut lieu le soir par le plus beau clair de lune, et le temps le plus calme (1).

En sortant de la maison où Rousseau cessa de vivre, plusieurs centaines d'hirondelles, rassemblées en nuage, toutes poussant le cri d'alarme, m'arrachèrent aux tristes souvenirs qui m'occupaient. Je voulus connaître le motif de tant d'agitation. Un moineau s'était emparé d'un nid d'hirondelle, bâti depuis plusieurs années sous l'avant-toit d'une tourelle voisine; il refusait de le rendre

---

(1) J'ai recueilli les détails qu'on vient de lire pendant mes différens séjours à Ermenonville, dans mes promenades au Plessis-Belleville où s'était retirée la veuve de Rousseau; dans mes courses à Fontenay-aux-Roses où vivait le Begue-de-Presle, le médecin et l'ami de J.-J.; et dans mes relations avec René de Girardin. Voy. à ce sujet l'ouvrage publié en 1779, par Le Begue de Presle, intitulé : *Relation des derniers jours de Rousseau, circonstances de sa mort, etc.*

aux époux à qui il appartenait. Tous les deux assaillent vivement l'usurpateur qui se défend avec force et rend l'attaque impuissante en se blotissant au fond du nid. L'un, harassé de fatigue, laissant à l'autre le soin de continuer le blocus, va demander du secours. Sa prière est écoutée; toutes les hirondelles du canton arrivent, se pressent, menacent l'audacieux qui se rit de leurs cris. Elles ne peuvent le faire déguerpir : il faut cependant que le crime soit puni. Après une assez longue hésitation et un conseil tumultueux, l'une des assaillantes ouvre un avis lumineux, propose un moyen de venger promptement la république; toutes d'applaudir aussitôt. On place deux gardes à l'entrée du nid, et la bande amie va chercher tout ce qu'il faut pour exécuter l'arrêt prononcé. Chacune apporte son tribut; en un instant l'entrée du nid est fermée avec le même mortier dont il est construit. Quand le moineau fut claquemuré et par conséquent condamné à une mort certaine, les hirondelles joyeuses prirent leur vol et coururent purger les champs et les potagers de ces insectes destructeurs qui sont le fléau de l'industrie agricole (1).

---

(1) Dans le tom. IV, pag. 145 à 157 de ma *Bibliothèque physico-économique*, j'ai fait connaître tous les avantages que l'hirondelle et les autres oiseaux offrent à l'agriculture, et me suis élevé contre ceux qui les tuent.

Dans ce moment on me fit remarquer un vieillard appuyé sur le parapet du pont : c'est à lui que Rousseau donna sa montre un mois avant sa mort. « Tiens, lui dit-il, tiens brave homme, « prends-la, d'aujourd'hui je daterai ma liberté. « J'étais son esclave, je rentrais à l'heure qu'elle « m'indiquait; maintenant je ne rentrerai plus que « pressé par la faim (1). » — J'ai offert en échange à ce bon homme, ma montre, un anneau de prix et une pièce d'or; rien ne le tenta. « M. Rous- « seau me l'a donnée, me répondit-il, elle sera « le plus bel héritage de mon fils. »

J'allais rentrer au logis, ma fille vient à moi, suivie de deux petites amies; elle me propose une promenade sur le lac. Je cède à sa demande. Nous atteignons bientôt au rivage, nous voilà dans la barque. Pendant que nous voguons au gré des ondes, je m'occupe à observer la dégradation successive du jour jusqu'au moment où les ténèbres enveloppent la nature entière. D'abord les ombres commencent à descendre des plus grands arbres, elles s'agrandissent et le bruit va toujours en décroissant; les oiseaux ne chantent plus; la voix du chalumeau meurt avec la voix sourde de l'écho fatigué; la nuit enfin règne

(1) « La montre du sage est l'égalité d'humeur et la paix de l'âme ; il est toujours à son heure, et il la connaît toujours. » *Émile*, liv. III, p. 77 du tom. VIII.

et nous montre la vaste étendue des cieux, toute parsemée d'étoiles brillantes. Mes petites babillardes elles-mêmes se taisent et respectent le silence qui nous enveloppe de toutes parts. Bientôt la lune se fait jour à travers l'ombre obscure de la forêt; ses rayons argentés, flottant sur la cîme indéterminée des chênes et des ormeaux, et imprimant sur le lac une longue traînée, éclairent à mes yeux un tableau nouveau, plus doux, peut-être plus triste, mais plus convenable au monument de l'Ile des Peupliers; de jour ce paysage est trop vivant, la fraîcheur et la variété du coloris, les rayons animés du soleil lui donnent un air de gaîté peu propre à la rêverie. Le calme est ce qu'il demande; j'en jouissais pleinement. Un vent léger frémissait dans le feuillage, et par fois le rossignol solitaire me ménageait une surprise agréable en poussant jusques à moi ses soupirs harmonieusement cadencés. J'avais du plaisir à l'entendre varier les accens de sa voix; tantôt il les prolonge, tantôt il éclate en sons brillants et rapides, ou bien il prend une teinte mélancolique; on croirait à chaque soupir qu'il expire de douleur : les collines prochaines, sensibles à ses plaintes touchantes, y répondent par un tendre gémissement. J'aurais passé la nuit toute entière dans cette situation enchanteresse, mais il fallut rentrer.

SEPTIÈME PROMENADE.

L'Amour vole ; il a pris son essor vers la terre,
Depuis l'oiseau qui plane au foyer du tonnerre,
Jusqu'aux monstres errants sous les flots orageux,
Tout reconnaît l'Amour ; tout brille de ses feux.
ROUCHER, *les Mois*, ch. V.

QUEL charme a sur notre âme ce moment du matin, où, pleines d'impatience, les fleurs commencent à déployer leurs feuilles pour recevoir les pleurs de l'aurore, chacune veut être la première à épanouir son sein, à exhaler ses doux parfums. Le sautillant roitelet, ami de la ferme, chante joyeux sur la poutre qui soutient le chaume des cabanes; les cris du coq éveillent les poules glapissantes; les chantres des forêts font entendre leurs premiers concerts, tout échappe aux langueurs du sommeil, l'homme des champs reprend avec joie ses rustiques travaux. Que dans ce court instant la campagne est riante! La rosée étincelle sur l'herbe molle qu'elle émaille de mille couleurs diverses. Les eaux réflètent les feux du ciel; elles reproduisent les élégantes

formes des buissons assis sur leurs rives, et offrent la vive image du mouvement qui s'imprime partout. Le laboureur sur ses guérêts, le bûcheron dans les bois, le berger dans les plaines et les nombreux troupeaux qu'il dirige avec sa houlette et son chien, tous m'attestent le vrai plaisir, tous me peignent les transports de la gaîté bienfaisante, l'heureuse harmonie de tous les êtres. Magnifique tableau! mais combien plus ravissant il était pour mon cœur quand je le contemplais avec ma bien-aimée! Sa présence donnait un mérite de plus aux accords de la nature, l'habitude de penser et de sentir. Comme elle prolongeait ma douce ivresse! je lisais dans son âme le bonheur et je l'éprouvais plus vivement. Il ne lui suffisait pas de me savoir heureux, elle aurait voulu faire participer tous les hommes à la félicité. Combien de fois, les pauvres et les affligés ne l'ont-ils pas vue descendre dans leur sombre demeure et verser sur leurs plaies un baume salutaire. Comme tu étais sublime, ô délices de ma vie, quand, tendrement portés vers moi, tes yeux m'interrogeaient sur le bien que tu méditais! alors il ne me restait plus rien à désirer. Je possédais un trésor, je pouvais tout braver, tout supporter, je pouvais sans crainte suivre les mouvements de mon âme ardente; mais, aujourd'hui que je suis seul, exposé aux coups de l'adversité, livré tout entier

à mon impuissance, le bonheur a fui loin de moi; la nature a perdu de ses charmes, mon âme est sans cesse dévorée par la douleur. Si je trouve quelque plaisir à revoir Ermenonville, à parcourir ce beau pays, c'est qu'en tout il est conforme à l'état de mon cœur, c'est que partout il me parle de celle que je pleure, c'est qu'il me reporte sans secousse violente aux belles journées que nous y passâmes ensemble. Cette jouissance est bien faible, je le sais, mais s'il me fallait y renoncer, je ne trouverais plus de ressources que dans la mort. Je connais ma situation, j'en sens toute l'horreur. Cependant il me reste une consolation dans mon désespoir, elle est unique; mais elle est douce, mais je la tiens de ma femme. C'est de toi que je veux parler, ô ma fille, ô mon Uranie. Depuis que j'ai perdu ta mère, je m'appuye davantage sur toi. En toi seule est toute mon espérance. La pensée de ton amour, celle si douce de tes tendres soins, allègent mes maux : puisse, ô ma fille, le bonheur être ta récompense!

Des larmes coulaient abondamment le long de mes joues; de profondssoupirs s'échappaient de ma poitrine oppressée : dans ce moment ma fille s'éveille, elle se précipite dans mes bras, me serre contre son sein, me console, et la douceur de ses paroles, pénétrant jusqu'à mon âme, suspend le cours de mes pleurs.

Nous nous mettons en marche et de sentiers en sentiers, nous arrivons au hameau. Il est situé dans une belle plaine entrecoupée d'eaux vives, et embaumée par les tiges nombreuses du thym et du serpolet, des liserons, des trèfles et des lychnides aux jolies fleurs rouges. Nous y vîmes un nuage d'or, répandant autour de lui une odeur balsamique, descendre sur la saussaie voisine: c'était un message amoureux que le saule marsault envoyait à sa compagne qu'un destin jaloux tient éloignée de lui: à l'aide des zéphirs ils s'unissent tous deux. Les baisers de l'amant volent à travers la prairie et parviennent à son amante qui déploie alors sa robe nuptiale. Nous vîmes aussi le taureau, dompté par l'amour poursuivre gaîment la genisse errante; non loin d'elle, la chèvre, pour ainsi dire suspendue aux arbrisseaux, broutait leurs jeunes pousses, le poulain hennissant, folâtrait, courait, s'éloignait et se rapprochait de sa mère, et la brebis qui doit dans peu de jours livrer sa toison aux larges ciseaux des tondeurs et signaler le triomphe ou la honte des bergers. Nous prîmes plaisir à suivre leurs jeux, à écouter leurs joies dont les expressions variées se mêlaient au bruissement des zéphirs, au ramage des oiseaux, auxdoux sons du chalumeau, et aux airs rustiques des pasteurs. Je me crus un instant transporté au sein de ces déli-

cieuses vallées de la Suisse où nous goûtâmes Charlotte et moi tant de plaisir.

J'étais dans cette sorte d'extase qui rafraîchit l'âme et donne de nouvelles forces à l'esprit, quand j'entrai dans le bocage. Des eaux pures y serpentent sur un lit de mousse et de sable; il est peuplé de jolies plantes et d'oiseaux qui semblent s'y complaire. Dans le cristal de la fontaine mille petits poissons dorés nagent, plongent, se croisent, s'agitent en tous sens. A l'endroit où la source s'échappe en ruisseau, un monument dans le genre antique présente cette inscription :

Qui regna Amore (1).

Et plus bas ces deux vers empruntés au chantre de Vaucluse :

L'acque parlano d'amore, e l'aura, e i rami,
E gli augeletti, e i pesci, e i fiori e l'erba (2).

Quiconque possède une âme sensible doit goûter en ce bocage une rêverie douce et profonde; il doit se perdre avec une délicieuse ivresse dans les souvenirs les plus agréables. O fleurs

---

(1) Ici règne l'amour.

(2) Les eaux, les vents légers et les arbres, les oiseaux et les poissons, les fleurs et l'herbe molle, tout parle d'amour, tout atteste sa puissance. Petrarca, *Sonetto* CCXXXIX.

prodiguez vos bouquets, étalez partout vos plus belles formes, vos plus riches couleurs; mêlez, familles innocentes, vos essences au gazouillement des ondes, à la voix tendre des fauvettes. Et vous, arbres, déployez vos tentes de verdure; vous, Zéphirs, par mille et mille artifices, courbez ces légers berceaux, formez partout des voûtes parfumées: c'est ici la retraite chérie des amours, tout y doit protéger le mystère; tout y doit soupirer le bonheur. Que le myrte, fils de l'Asie indolente, et l'anémone au disque d'azur, que des groupes de roses et de jasmins charment le cœur, fixent ici les doux jeux, y fassent naître les plus tendres épanchements. . . . . Mais que dis-je? Amour, Amour, fuis loin de moi, j'ai perdu mon amie.

Au milieu de la course du ruisseau dont nous suivons les détours sous des ombrages verts, je lis cette belle inscription :

Coule, gentil ruisseau, sous cet épais feuillage,
Ton bruit charme les sens, il attendrit le cœur.
Coule, gentil ruisseau, car ton cours est l'image,
D'un beau jour écoulé dans le sein du bonheur.

Pressées entre deux rives où mille fleurs nouvelles inclinent leur calice, les ondes argentées du ruisseau roulent sur un lit de cailloux et de sable, elles flattent également les yeux et l'oreille; ici, elles reçoivent le tribut de sept petites fon-

taines qui bouillonnent sans cesse ; plus loin, elles vont se perdre dans la rivière qui longe les domaines du hameau. Ce ruisseau, ma fille, est l'image de l'homme de bien, dont les journées s'écoulent sans bruit, sans ostentation, dans la pratique de la bienfaisance, ou plutôt il est l'image de la femme modeste, qui redoute l'éclat dangereux des plaisirs pour vivre tout entière au sein de son ménage, auprès de l'époux qu'elle aime, auprès des enfans qu'elle façonne à toutes les vertus. Telle fut ta mère, URANIE, telle tu dois être à ton tour.

Bientôt une grotte s'offrit à nos regards. Les feuilles de l'aune, les festons du lierre mollement penchés sur son cintre n'y laissent pénétrer qu'un discret ombrage. Un banc de mousse règne tout autour, et en face on voit sourdre une jolie fontaine, dont les eaux limpides et fraîches soulève des monticules de sable pour s'unir au cristal du ruisseau.

O limpide fontaine ! ô fontaine chérie !
Puisse la sotte vanité
Ne jamais profaner ta rive humble et fleurie !
Que ce simple sentier ne soit point fréquenté
Par l'ambition et l'envie !
Un bocage si frais, un séjour si tranquille,
Aux tendres sentiments doit seul servir d'asile.
Ces rameaux amoureux entrelacés exprès,
Aux Muses, aux Amours offrent leur voile épais.

Et le cristal de l'onde pure
A notre œil ne veut réfléchir
Que les grâces de la nature.
Et les images du plaisir (1).

Cette grotte donne une idée des lieux de délices chantés par Horace (2) sous le nom de *Nymphées*, qui, dans les champs de la Sabine et du Latium, m'ont souvent offert leur fraîche obscurité contre les ardeurs absorbantes des jours caniculaires, doux asyle, où le murmure des eaux se marie au léger bruissement des feuilles du pâle peuplier et du pin audacieux.

En quittant le bocage, on entre dans une belle prairie. La première chose qui frappe l'œil, c'est un peuplier d'Italie, dont la longue colonne de verdure a près de trente mètres. Du sein même de ses racines surgit une source. C'est le premier arbre qu'ait planté René de Girardin, lorsque, en 1763, il jeta les premiers fondements des beaux jardins d'Ermenonville.

De là on plane sur un monument à demi-caché par un groupe d'arbres. C'est un simple regard d'eau que le bon goût n'a point voulu perdre. Il est consacré au souvenir de Laure, de cette femme

---

(1) Ces vers sont gravés sur une pierre au fond de la grotte.

(2) Ode III, liv. II.

charmante si tendrement aimée, et si cruellement pleurée par l'un des plus grands hommes du XIVe siècle. On y a gravé les vers suivants :

Chiare, fresche, e dolci acque,
Ove le belle membra
Pose colei che sola a me par donna.
Se lamentar augelli, o verdi fronde.
Mover soavemente all' aura estiva,
O roco mormorar di lucid' onde
S'ode d'una fiorita, e fresca riva ;
Là v'io seggia d'amor pensoso, e scriva,
Lei che 'l ciel ne mostrò, terra nasconde (1).

En lisant ces vers mon âme s'est sentie vivement émue. PÉTRARQUE malheureux, LAURE enlevée à sa tendresse m'arrachèrent une larme douloureuse, et élargirent la plaie récente faite à mon cœur. O CHARLOTTE, ô mon amie!

Non ti conobbe il mondo, mentre t'ebbe,
Ti conobb' io, che a pianger quì rimasi (2).

Ma fille m'entraîna vers le moulin, dont la bâtisse est d'un bon style et dans le goût des fabriques italiennes. Nous demandâmes à entrer. On

---

(1) Je donne, dans la note XV, l'imitation de ces vers touchants par VOLTAIRE.

(2) Le monde n'a point su t'apprécier alors qu'il te possédait, mais moi qui t'ai bien connue, je reste sur la terre pour te pleurer sans cesse. PETRARCA *Sonetto* CCXCIV.

nous reçut avec une extrême obligeance. Le meunier prit plaisir à nous détailler cette belle usine, où, par des procédés ingénieux et nouveaux, on retire du froment tout ce qu'il offre de parties alimentaires, depuis la fleur de farine, jusques aux recoupettes. Ce moulin est établi d'après le système perfectionné de la mouture économique, dont l'idée première appartient à César Buquet. Le blé y est successivement épuré et nettoyé de toutes les mauvaises graines et poussières qui s'y trouvent mêlées; il y est moulu à perfection, et ses farines bien dépouillées des sons, recoupes et gruaux, s'y présentent sous l'aspect le plus brillant. Toutes les parties de cette grande machine agissent et sont mises en mouvement par la force motrice d'une seule roue à aubes.

Nous vîmes ensuite un coteau planté de vignes, un pressoir et la maison du vigneron dont la jolie forme est empruntée au temple de Bacchus de l'ancienne capitale du Monde. Nous nous trouvâmes bientôt après au pied d'une tour à qui l'on donne le nom de *Tour de Gabrielle*. Malgré le casque, la cotte d'armes et la cuirasse du brave Dominique de Vic, qu'on y montre au voyageur, ce petit donjon gothique n'offre rien à la pensée; aucune tradition historique ne le recommande; mais il est bâti au milieu d'une île riante que l'on parcourt avec plaisir et où l'on se

délasse en s'égarant dans les allées tortueuses et croisées d'un labyrinthe. On y trouve rassemblés les arbustes et les fleurs de tous les pays, que la culture et la patience ont habitués à notre climat; le printemps aime à verser sur cette île enchantée tous les dons de sa riche corbeille. Le sophora du Japon étale avec orgueil son feuillage pittoresque sur le rosier du Bengale; au-dessus des massifs de baguenaudiers indigènes (*colutea arborescens*), montent l'élégant févier (*gleditsia triacanthos*), originaire du Canada, l'érable à sucre (*acer saccharinum*), le cytise des Alpes (*cytisus laburnum*), le bois bouton (*cephalantus occidentalis*), et l'épine-vinette (*berberis communis*) tant calomniée; à côté de l'ansérine pyramidale (*chenopodium purpurescens*), on voit l'hélianthe du Pérou (*helianthus annuus*), dont le large disque suit le cours du soleil, et près de l'alysse d'or (*alyssum saxatile*) couronnée de petites fleurs, et de la bugrande (*ononis altissima*) chargée de longs épis pourpres, on remarque la fritillaire de Thrace (*fritillaria imperialis*), la reine des prés (*spiræa ulmaria*), et l'adonide printanière (*adonis vernalis*).

Sur le bras de la rivière qui tourne l'île de Gabrielle, j'ai vu le nid flottant d'un cygne; la femelle y veillait sur cinq petits nouvellement éclos; à mon aspect, surprise et craignant pour les

fruits de ses brûlantes amours, elle jette un cri ; le mâle accourt aussitôt, s'agite en tous sens, gonfle ses ailes, me lance un regard menaçant, et comme je m'obstinais à demeurer, à doubler son inquiétude, il se soulève indigné et fond sur moi avec impétuosité. Grâces aux branches touffues des arbrisseaux qui nous servirent de retraite, nous échappâmes à la force de son aîle, à la force de son bec, à la juste colère que j'avais excitée. Il me chercha long-temps, tourna plusieurs fois l'île avec une vitesse incroyable pour me découvrir, et, assuré de ma fuite, il revint auprès de sa famille. Je pus alors applaudir en toute liberté au noble sentiment qui porte un père et une mère à défendre leurs enfans. Je dois avouer aussi que cette petite scène, qui pouvait avoir pour nous des suites extrêmement fâcheuses, me fit faire quelques réflexions. Je n'avais alors admiré dans le cygne qu'un naturel doux et des habitudes paisibles, maintenant je peux parler de son énergie. Ce volatile, cher aux Gaulois et même aux Francs, ne cherche pas le combat, mais s'il est attaqué, il se défend toujours avec courage, et ne cède la victoire qu'avec la vie.

Dans notre fuite nous gagnâmes le verger, où nous découvrîmes la petite maison que l'amitié fit construire exprès pour servir de demeure habituelle à Rousseau, mais dont il n'a pu jouir.

Cette jolie maisonnette devenue logeable deux mois après sa mort fut immédiatement après occupée par sa veuve (1)

Nous traversâmes ensuite le jardin potager, dont la distribution est bien entendue; les arbres y sont heureusement groupés, et par les fleurs qui les ornent aujourd'hui, l'on peut assurer qu'ils donneront des fruits abondamment. Les légumes jouissent de l'air et de la lumière, ils se développent sans se nuire, et présentent un aspect intéressant, je dirai même fort agréable. C'est peut-être le potager le mieux tenu que je connaisse; tout le terrain est mis à profit; il est coupé convenablement et s'éloigne en tout point de la méthode vicieuse que l'on suit ordinairement.

J'aimais à suivre les entours de ce coin de terre utile, où les légumes sont bons et les fruits savoureux, où toutes les productions se trouvent en harmonie avec le site et le pays. Le goût a présidé partout à la disposition et à l'arrangement qu'on y remarque. Aussi n'est-il aucune partie de ce délicieux canton qui ne soit une promenade agréable, qui n'offre un point de vue séduisant.

Près de là est un bâtiment gothique qui sert

---

(1) Elle y demeura plus d'un an et se retira ensuite au Plessis-Belleville, à une demi-heure de chemin d'Ermenonville, où elle mourut au mois de mars 1806.

d'habitation au jardinier. A l'extrémité d'une belle allée de tilleuls, on entre sous des fourrées de lilas fleuris (*syringa vulgaris*), de spirées du Mont-d'or (*spirea chamœdrifolia*), de quinte-feuilles en arbre (*potentilla fruticosa*), de viornes (*viburnum opulus*), de chionanthes (*chionanthus virginica*) et de houx (*ilex aquifolium*) que les ans ont privés de leurs épines. Au-dessus de nos têtes se marient ensemble les grappes pendantes de l'acacia (*robinia pseudo-acacia*), les fleurs argentées du seringat (*philadelphus coronarius*) et du cerisier odorant (*prunus mahaleb*). Les yeux se portent ici sur les petits bouquets de couleur purpurine du gaînier (*cercis siliquastrum*) qui montent depuis le bas de son tronc jusqu'aux extrémités des rameaux; là sur les branches palmées de l'arbre de vie (*thuya occidentalis*) et les spirales du chèvre-feuille *tonicera caprifolium*) dont les flexibles mains embrassent tout ce qui les avoisine; partout sur ces buissons où le roitelet, la linotte et le pinson aiment à cacher leurs nids. Sous ces touffes parfumées on a placé plusieurs bancs; tous sont situés d'une manière délicieuse. J'ai su par une inscription, que :

Le bon Jean-Jacques sur ces bancs
Venait contempler la nature,
Donner à ses oiseaux pâture,
Et jouer avec les enfans.

Je regardais les arbres, les arbrisseaux, toutes les plantes dont j'étais pour ainsi dire enveloppé, j'admirais leur étonnante variété, je les interrogeais sous le rapport de leur utilité pour l'homme, pour les animaux qu'il s'est assujettis et pour les arts qu'il cultive, quand j'aperçus au pied de vieux platanes un autel rustique. Je franchis le ruisseau limpide qui m'en séparait, et je bénis la main qui, sous l'ombre religieuse de cet arbre célèbre, se plut à consacrer un *Autel à l'amitié.* Le cœur jouit lorsqu'il trouve un monument qui lui parle du cœur. Sur la pierre on lit ces mots :

A l'amitié, le baume de la vie.

Et plus bas :

Mon ami est un autre moi-même.

Que de tendres souvenirs cet autel et cette simple inscription ramènent sur le cœur! comme ils charment mon âme!

O divine amitié ! félicité parfaite !
Seul mouvement de l'ame, où l'excès soit permis,
Corrige les défauts qu'en moi le ciel a mis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Et dans tous les états et dans toutes les heures ;
Sans toi tout homme est seul ; il peut par ton appui,
Multiplier son être et vivre dans autrui.
Amitié, don du ciel et passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage (1).

(1) Voltaire, *Épître à Helvétius sur la modération.*

C'est à juste titre que l'on a placé l'autel de l'amitié près d'un platane. Théophraste et Pline regardent cet arbre utile et agréable comme l'arbre de plus longue durée; c'était celui que l'ami plaçait sur la tombe de son ami; c'était celui que les Grecs ingénieux plantaient devant les écoles de philosophie; sous son ombrage Socrate aimait à se reposer et les premiers Romains le choisissaient pour protéger leurs banquets joyeux. C'est encore aux branches rameuses du platane, sous lequel elles vivent, que les tribus sauvages de l'Amérique septentrionale suspendent sur un lit de fleurs et de verdure les restes précieux de l'enfant victime d'une mort prématurée. Cet arbre est la plus belle conquête que l'agriculture européenne ait faite sur l'Asie et sur le Nouveau-Monde. Agité par un vent frais il produit un effet pittoresque; isolé, il acquiert une grosseur considérable (1) et domine tous les autres végétaux par son tronc uni, droit et élevé, par sa cime large et régulière. Il croît vite et semble vouloir

(1) Le plus bel individu que j'aie vu existe auprès d'Ascoli, états de Naples, dans une propriété appartenant à la famille Parisani. Il avait alors, en 1807, près de neuf mètres de circonférence et vingt-cinq d'élévation. Son intérieur était creux et cependant chaque année il donnait des signes d'une végétation encore vigoureuse. En gravant le nom de ma Charlotte et le mien sur son antique écorce, nous espérions vivre plus long-temps ensemble.

être planté par des mains libres pour prospérer rapidement. Il ne fut jamais si beau que chez les Romains dans le temps de la république, mais lorsqu'ils furent asservis, il disparut tout-à-fait du sol de l'Italie (1). Le platane se multiplie facilement; tous les terrains lui conviennent; on le voit également dans les plaines et sur les montagnes, mais il préfère les sols voisins d'une eau courante. Il se garnit de très-bonne heure d'une douce verdure et est un des derniers à perdre ses feuilles.

Après une longue pause devant l'autel de l'amitié, nous entrâmes dans le château. C'est un corps-de-logis considérable, flanqué de quatre tours dont le mauvais goût rappelle l'époque désastreuse de la féodalité. Sa construction n'a ni le caractère chevaleresque des bâtimens gothiques, ni l'élévation ni l'élégante forme des fabriques modernes, elle ne répond en rien à l'opulence du propriétaire. Ce château n'a réellement d'autre mérite aux yeux du voyageur que d'offrir un salon d'où l'on jouit de deux paysages superbes, celui du Sud d'un style grave; celui du Nord d'un style doux et agréable. Il s'élève du milieu des eaux qui l'environnent, au-dessus des ruines de l'ancienne demeure des seigneurs d'Ermenonville (2). Placé dans le lieu le plus étroit de la vallée, il la coupe

(1) Plin., *Hist. nat.* XII. 1.

(2) Voyez la note XVIII à la fin du volume.

en deux parties distinctes. En face, on remarque une cascade dont l'eau se précipite avec bruit dans les fossés qui tournent autour du château ; plus loin est un groupe d'ormes d'une belle venue.

L'intérieur de ce château n'a rien de bien curieux, si l'on en excepte les belles vues d'Ermenonville dessinées par GANDAT et par M. BOURGEOIS. On y montre le portrait de ROUSSEAU vêtu en Arménien (1), un autre portrait en pied de ce philosophe visitant le beau parc où il devait s'endormir pour jamais, et tenant un bouquet de pervenches (2). J'y ai encore remarqué un petit tableau de MEYER, fort gai et dans le genre de TENIERS; plusieurs gouaches de cet artiste et son portrait peint par lui-même. La bibliothèque est peu nombreuse, mais bien choisie.

---

(1) On se rappelle que ROUSSEAU voulant, au fort de ses persécutions en 1768, rentrer *incognito* à Paris, adopta le costume d'Arménien, qu'il garda pendant quelques temps.

(2) Ce petit tableau est de MEYER. Il a été lithographié et publié cette année sous le titre de : *Vues des différentes habitations de* J.-J. ROUSSEAU.

HUITIÈME

ET

DERNIÈRE PROMENADE.

Pasco'l cor di sospir, ch' altro non chiede;
E di lagrime vivo, a pianger nato:
Ne di ciò duolmi; perche in tale stato
E dolce il pianto più ch' altri non crede
PETRARCA (1).

Nous avions rempli nos vœux, nous quittâmes Ermenonville comme on sort d'un songe heureux, d'un songe où l'on a vu sourire celle que l'on aime. Nous jetons, en le traversant, un dernier regard sur ce pays enchanteur, qu'une inscription qu'on ne voit plus dédia à l'ami de la nature, à l'amant qui soupire et au sage qui médite. Adieu, disions-nous, adieu, région délicieuse; forêt et prairies, frais bocages et belles eaux,

(1) Mon cœur se nourrit de soupirs et ne demande pas d'autre aliment. Né pour pleurer, je vis dans les larmes: je ne m'en plains point, puisque j'y trouve plus de charme qu'on ne pourrait le croire. *Sonetto* C.

adieu; soyez toujours les délices du bon peuple qui vous habite; où réside la vertu, le calme et le bonheur doivent régner.

Nous entrons dans la forêt ; le chêne , le charme, le hêtre, le tilleul, l'aune et le bouleau y dominent ; elle est coupée en tous sens par de nombreuses allées. Peu à peu la futaie prend un caractère sombre. Un sentier nous mène au pied d'un autel quarré, semblable à ceux que les Gaulois plaçaient au centre des antiques forêts. Celui-ci est formé de sept blocs énormes de pierres rongées par le temps et couvertes d'une croûte épaisse de lichens; sur l'une de ces pierres on a sculpté la plante parasite que les Druides tenaient pour sacrée. Il est tourné vers l'Orient et assis sous la voûte de vieux chênes très-élevés et touffus. On y lisait l'inscription suivante effacée depuis peu de temps :

Que ce vieux chêne esmy cet ancien bois ,
De nos ayeux nous ramente l'usage.
Dans le silence ils préparaient leurs lois ,
Et choisissaient leurs chefs par le courage.
Le vice n'était point chez les braves Gaulois
Objet dont on ne fit que rire ,
Plus fort que n'est ailleurs celui des bonnes lois ,
Des mœurs chez eux plus fort était l'empire.
Tout enfant par sa mère était alors allaité.
Leurs femmes étaient épouses , conseils , oracles ,
Et n'estimaient de dignes tabernacles
Pour rendre culte à la divinité

Fors du dôme des cieux les voûtes éternelles,
Ou des chênes anciens les ombres solennelles.

Nous quittons la forêt et nous arrivons ensuite à Montaby. De ce petit hameau qui semble sortir des bruyères, après une grande heure de chemin, à travers une plaine couverte d'énormes grès, et par conséquent peu susceptible de culture, marchant tantôt sur des bancs de sable, tantôt sous le dôme de pommiers chargés de fleurs, nous atteignîmes au village de Mortefontaine, dont les jardins attirèrent notre attention. On y trouve réunis tous les grands arbres des deux Mondes; là aussi croissent et se développent les fleurs de tous les pays. Dans le petit parc, on voit de jolis bosquets, de beaux sites, une vallée peuplée d'urnes funéraires, de sapinettes, de pins du nord, de thuyas et de mélèzes; une belle orangerie, une tour octogone où l'on monte avec plaisir pour jouir sur sa plate-forme de riches lointains, et parmi plusieurs beaux arbres d'une grosseur extraordinaire, deux ormes jumeaux de taille gigantesque qui ont chacun près de quatre mètres de circonférence. Le grand parc a un caractère moins élégant, mais plus vaste, j'allais dire plus grandiose. De larges étangs, séparés par des collines, coupés d'îlots bien boisés, entourés de vertes prairies où paissent différentes espèces de bestiaux venus de la Suisse et de l'Allemagne, des chèvres bondissantes et des moutons

à la riche toison, occupent une vallée profonde ombragée par des bouleaux, des sycomores et toute sorte d'arbres verts; les collines qui bordent les étangs, présentent ici des rochers grisâtres; d'autres, suspendus sur les ondes, noircis par les orages et dont

La masse indestructible a fatigué le temps.

Là, des pelouses agréables du sein desquelles s'élèvent de vastes bergeries, des étables bien entendues, un champêtre ermitage; plus loin, sont les ruines d'un ancien temple: partout, une végétation vigoureuse, une grande variété de verdure et de fleurs. La grange et le moulin de Vallières, la cabane du pêcheur, quelques chaumières animent ce tableau que tous les mouvements de la vie et de la lumière parent de décorations nouvelles.

Je me suis arrêté auprès d'une pyramide à demi-ruinée, sur laquelle on assure que Delille a écrit au dessous de l'inscription : *Tempus edax rerum*, les vers suivans:

Des antiques humains ambitieux ouvrage
Du temps qui détruit tout j'atteste le ravage.
Jeunes beautés, chefs-d'œuvre de l'amour,
En voyant mes débris, songez à faire usage
Du rapide moment qui s'enfuit sans retour
Des siècles furent mon partage,
Le vôtre à peine est un beau jour

Que de réflexions viennent occuper l'âme à ces mots, le *Temps dévore tout!* comme ils montrent le néant de l'homme et de toutes les créations de son génie! comme ils désenchantent la gloire, l'imagination et leurs doux prestiges! Abîmés sous le poids de nos chimères, nous ne voyons pas la lourde pierre du tombeau qui va peser sur nous, nous ne voyons pas la longue nuit qui va nous envelopper pour jamais; nous élevons des édifices somptueux, nous surchargeons la terre du poids de nos arcs de triomphe, de nos gigantesques pyramides, et nous ne voyons pas le temps se jouer de nous, de nos vains et fastueux projets. Il détruit tout, il use les chagrins de l'absence, ceux plus déchirants d'une séparation éternelle, et chose extraordinaire, c'est par la destruction qu'il conserve l'harmonie des mondes, la jeunesse toujours brillante de la nature. Tout est soumis à cette loi; elle règne en despote dans l'Univers. Nous ne devons pas en être humiliés; mais, supérieurs à cette cruelle destinée, consacrons à la vertu, à la patrie, les tristes jours que nous sommes appelés à remplir. Celui-là seul est véritablement homme, qui est grand par le cœur, riche par la bienfaisance; seul, il a rempli sa carrière dignement; pour lui, la nécessité de mourir est la moindre de ses affections; enveloppé de l'innocence de sa vie, il en voit approcher le terme sans effroi.

Nous quittâmes Mortefontaine pour descendre à Plailly. Ce village est situé fort agréablement sur des collines pittoresques, mais il est privé d'eau et les terres n'y sont pas d'un très-grand rapport ; les femmes et les jeunes filles y sont sujettes aux inconvénients du goître. En traversant ce pays, on m'a d'abord fait voir une manufacture abandonnée, où l'on fit, il y a quelques années, des vases de forme étrusque, ornés de figures et de fleurs, dans le genre antique ; ensuite, l'habitation d'un militaire couvert de blessures gagnées en soutenant les intérêts augustes de la patrie, dont la porte d'entrée présente ces vers :

Je vis pour peu d'amis, j'occupe peu d'espace :
Je fais un peu de bien, ne forme aucun projet.
Tous mes jours sont heureux ; et si ce bonheur passe,
Il ne me laissera ni remords, ni regret.

Dans son jardin un grand nombre de caisses de lauriers verdoyants lui rappellent sans cesse, par des inscriptions laconiques, les journées où il a signalé sa valeur.

De là nous gagnâmes la hauteur de Montmeillant. A son sommet, chargé des ruines d'un ancien donjon chevaleresque, la vue plonge d'un côté sur Paris, éloigné de quatre myriamètres (9 lieues) ; de l'autre on découvre Senlis, ses tours et son clocher célèbre, les restes du château de Montepilloy, la forêt de Villers-Cotterets,

les bois de Chantilly, de Mortefontaine et d'Ermenonville; près de soi, la ferme de Bertrand-Fosse, la plus considérable de tout le canton, où les terres sont tenues en grande et en petite culture, et la vallée des tombeaux (1) que bornent les buttes Mahet, toutes couvertes de sable fin et de coquillages fossiles.

En descendant de la montagne, nous parcourûmes la jolie avenue dite de *Saint-Nicolas*, toute plantée de cerisiers, qui s'embranche à la grande route, à une demi-heure de chemin de Louvres, et dont le point de vue aboutit à un village, à de vastes champs entrecoupés d'arbres, à des masses de peupliers qui donnent plus d'enfoncement encore à ce tableau d'une riche simplicité. Chemin faisant, je prenais plaisir à suivre les travaux de l'industrieuse et constante activité qui préside à la culture des terres; je me rappelai les jours paisibles que j'ai coulés aux champs ensemencés par mes pères, le bonheur que je connus alors que *Cérès*, occupant seule et mes mains et ma pensée, je voyais prospérer les arbres plantés aux époques mémorables de la vie de mon père et de ma mère; de mes frères et de ma sœur.

---

(1) Cette vallée, située sur le territoire de la Chapelle-en-Cerval, renferme des tombes de pierre où l'on trouve communément des vases, des cendres et des médailles romaines.

Dans l'émotion de mes souvenirs, je m'écriai avec Roucher (1) : Habitants des campagnes,

Que vous êtes heureux ! que je vous porte envie !
Vous seuls vous connaissez les vrais biens de la vie ;
A vous seuls appartient la force, la santé,
La droiture du cœur et la sérénité,
Tout ce qu'à l'homme enfin laissent de jouissance
Et la terre et le ciel, amis de l'innocence.

A Louvres, nous prîmes une voiture. Bientôt après nous arrivâmes à Paris. En entrant dans cette capitale, j'éprouvai de violentes émotions ; je quittais le séjour des champs, où les fleurs et les oiseaux affectaient voluptueusement mon âme, pour m'enfoncer dans la sombre atmosphère de la douleur ; je quittais les scènes les plus riantes, les plus fraîches, d'une nature toujours gaie, toujours agissante, pour m'envelopper des plus tristes pensées, de la solitude la plus affreuse. » L'âme d'un amant retrouve par-« tout les traces de l'objet aimé. La nuit et le « jour, le calme des solitudes et le bruit des « habitations, le temps même qui emporte tant « de souvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme « l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être « agitée, dès-qu'elle rentre dans son repos, elle « se tourne vers le pôle qui l'attire (2). »

---

(1) *Poëme* inédit *sur les jardins*, chant II.

(2) Bernardin de Saint-Pierre, *Études de la nature*, tom. IV, p. 204.

Notre premier devoir fut d'aller porter le tribut de nos larmes sur la tombe de celle que je ne cesserai d'aimer qu'en cessant de vivre. Ma fille ornait de fleurs la terre qui la cache pour jamais à nos yeux; elle pleurait, elle appelait sa maman bien aimée, elle la priait,..... et moi, triste, à genoux, le cœur profondément ému, je répandais un torrent de ces larmes salutaires et en même temps si cruelles que le sentiment et la douleur fournissent aux malheureux. Une pluie survint; elle me fit croire la nature sensible à mes maux. Chaque feuille semblait pleurer avec moi. Les oiseaux se taisaient, les vents eux-mêmes respectaient mes profonds gémissements. Une tourterelle cherchant un asile, s'abattit sous les feuillages qui s'élèvent autour de la tombe; elle mêla ses plaintes aux miennes, mais, plus heureuse que moi, son époux vint la rejoindre. Tous deux ils s'approchèrent de moi..... L'avouerai-je? dans mon désespoir, je les immolai au tendre souvenir de ma Charlotte..... Je les immolai en appelant ma bien aimée, en demandant à la nature entière, au sang innocent que je versais, de nous envelopper ma fille et moi dans les ténèbres, d'ouvrir pour nous les portes de la nuit éternelle et d'unir nos tristes restes à ceux de mon épouse chérie. Qu'es-tu devenue, ombre céleste? mes regrets vont-ils jusqu'à toi? mes larmes tombent-elles sur ton cœur? O mort,

profond abîme, nuit impénétrable, mystère affreux, je vous implore! Ouvre-moi tes antres secrets, ô terre qui recèles ma bien-aimée! que je la revoye encore! Charlotte, Charlotte! révèle-moi ta destinée! Ne m'évite pas, je n'ai point trahi ma foi, je suis toujours ton époux, toujours je serai ton ami: sous quelque forme que tu sois cachée, viens consoler mon pauvre cœur, tu ne peux m'être étrangère; viens lier un doux entretien avec moi.

A ces mots, la terre jonchée de fleurs brillantes, la terre encore humide de mes larmes parut répondre à mes vœux. Mon cœur tressaille..... Est-ce une illusion? Est-ce un songe?... où suis-je!... Quelle divinité majestueuse s'élève lentement auprès de cette pierre, monument de ma douleur? Ses yeux sont baissés; elle est plongée dans une rêverie profonde, et cependant sa beauté éclate à travers les voiles de sa tristesse; son front est couronné de pâles violettes et de noirs cyprès; le zéphir agite mollement ses cheveux épars; elle s'avance vers moi... C'est toi, ma bien aimée, c'est toi, mon ange tutélaire! ah! viens sur ce cœur ulcéré, viens te rejoindre à moi; viens, ne me quitte plus. O ma Charlotte, toi que ma douleur appelle sans cesse, viens me rendre le repos et la félicité que j'ai perdus. Mais, tu t'éloignes... Suis-je donc condamné à m'arracher une seconde fois de toi?... Non, tu seras sensible à mes prières.

Rends-moi ces caresses qui me faisaient tant de bien, fais que j'entende encore ce son de voix qui ravissait mon âme. . Oui, Charlotte essuie mes larmes, presse-moi contre ton sein... que mes soupirs raniment les tiens .. Qu'entends-je?..... « Résignes-toi, mon ami. Un destin cruel nous sé- « pare. Tu as Uranie, elle est ma fille : conserves « tes jours pour elle. Je veille sur vous deux. « Penses toujours à moi pour le bonheur de cette « chère enfant... » Elle dit; un doux soupir enveloppa tout mon être; l'erreur se dissipa, tout disparut à mes yeux. Je tombai dans les bras de ma fille. Elle m'entraîna loin du tombeau.

O vous que la piété conduit dans cette sombre demeure, si vous aimez la vertu, venez honorer ma Charlotte ; donnez des larmes à son souvenir, plaignez mon infortune, plaignez ma fille: à peine dans son huitième printemps, elle s'est vue privée de la plus tendre des mères, de la meilleure des amies.

Rentré dans cette chambre où je reçus les derniers adieux de ma bien-aimée, je m'assis auprès de son buste (1), et les yeux fixés sur un tableau

---

(1) Je prie M. Quentin-Durand, directeur du Magasin d'Inventions, et artiste distingué, rue de Bussy, n° 19, à Paris, d'agréer ici l'expression publique de ma reconnaissance pour le beau talent qu'il a développé en me rendant les traits de ma femme. Il a moulé la nature

qui me représente l'instant fatal où elle cessa d'être, je pris ma fille sur mes genoux.

Je vais, lui dis-je, pour obéir à ta mère, je vais te parler de tes devoirs. Ils sont grands, ma chère enfant, ils embrassent toute ta vie. Je t'en entretiendrai souvent, il est des vérités qu'on ne saurait trop répéter : semblables aux semences que le cultivateur habile confie à la terre, ces germes précieux ne lèvent, ne croissent, n'acquièrent tout leur développement qu'à force de soins. Prête une oreille attentive à mes leçons; ô ma chère Uranie, c'est le cœur de ton malheureux père qui s'épanche dans le tien.

La première obligation que je t'impose, c'est d'imiter ta mère en tous points : tu ne saurais choisir un modèle plus parfait. Alors tes devoirs seront faciles, ils couleront d'une source pure; ta vie sera toujours innocente; le passé ne te laissera point de regrets, le présent sera exempt d'orages, l'avenir toujours riant, toujours heureux. Porte sans cesse les yeux sur ta mère, ne fais rien qu'en sa présence, rends-lui compte de tes actions,

---

morte, et quoiqu'il n'eût vu que peu de fois mon épouse dans l'état de santé, quoiqu'il n'eût aucune image pour le guider, le sentiment a dirigé son ciseau. Il m'a rendu tous ses traits. Je lui dois un buste qui me console sans combler le vide de mon âme. Ce buste m'ôte la solitude, sans me rendre ma douce compagne.

suis la dans les diverses phases de sa trop courte vie, pense, agis comme elle ; c'est l'hommage qu'elle attend de ton amour.

Dès son enfance, elle montra le rare assemblage de toutes les qualités qui font les belles âmes; elle annonça ce qu'elle devait être un jour, fille pieuse, amie constante, épouse fidèle et tendre mère.

Douée de toutes les grâces de son sexe, elle en cût aussi toutes les vertus. Ses traits peignaient l'austérité de ses mœurs, l'ingénuité de sa belle âme et la sensibilité d'un cœur compatissant. Son air ouvert, sa physionomie noble et douce, son regard vif et pénétrant, la faisaient rechercher de tous ceux qui la voyaient. Le son de sa voix descendait dans les cœurs. Sa beauté frappait tous les yeux, mais elle ne troubla jamais son âme, la modestie en faisait tout l'éclat. Il était impossible de voir ta mère sans la respecter, de la respecter sans l'aimer, de l'aimer sans l'adorer.

Elle n'usa point sa jeunesse dans une molle nonchalance, dans une coupable oisiveté. Le temps est trop précieux, répétait-elle souvent, le perdre, c'est ouvrir devant soi la source inépuisable des regrets. La vie n'est pas dans le nombre des années, mais dans le bon emploi que l'on sait en faire.

Le profit qu'elle retira de ses lectures annonçait le choix qui y avait présidé. Les romans fu-

rent toujours sans attrait pour elle: ils charment l'esprit, ils le séduisent aux dépens du cœur qu'ils corrompent. Amie de la vérité, ta mère la respectait même dans les choses les plus indifférentes. Aussi pensait-elle toujours tout haut : la droiture de l'âme ne redoute ni juges ni témoins. Le plus grand théâtre qu'il y ait pour la vertu, c'est la conscience.

Essentiellement indulgente, elle distinguait le vice de l'être vicieux, et plaignait plus l'humanité qu'elle ne la condamnait. Elle louait le bien sans flatterie, reprenait le mal sans aigreur; tout ce qui tendait au bonheur commun, elle le sentait vivement, et mettait tout son zèle à le faire connaître.

Elle aimait à se retirer en elle-même, et cédant à cette douce mélancolie, le charme des âmes sensibles, elle se plaisait à visiter les cimetières; à s'entrerenir avec les morts; à rendre hommage à leurs tombes délaissées. Telles que la vapeur d'un saint holocauste, ses larmes faisaient tressaillir leurs cendres, ses prières consolaient leurs mânes plaintifs.

Les vertus se tiennent et se plaisent ensemble. L'ordre présidait à tous les soins de ta mère; le goût du travail entretenait son activité, remplissait les instants qu'elle ne consacrait pas à la bienfaisance. Elle aimait à donner, elle le faisait avec tant de délicatesse, avec tant de respect pour le

malheur qu'on ne pouvait s'empêcher de partager son émotion Le mal des autres lui était personnel, sa main et son cœur lui fournissaient toujours des ressources pour l'adoucir. L'injustice la révoltait, l'inhumanité l'humiliait comme un outrage fait à la nature. Son pouvoir sur ses domestiques n'était autre que celui de la bonté, de la douceur; elle cherchait tous les moyens de leur rendre moins dure la privation de leur liberté. URANIE, si tu fus quelquefois témoin de ses bienfaits, c'est qu'elle voulait ouvrir ton cœur aux nobles sentiments, c'est qu'en mettant sous tes yeux le tableau des misères humaines, en te montrant jusqu'où va le dénuement, le désespoir de l'infirme et de l'indigent, elle voulait te préserver des poisons de la vanité, des tourments de l'ambition, et t'habituer à regarder le le malheur comme une chose sacrée.

Parlerai-je de sa piété envers ses parents? Elle eût toujours pour sa mère le plus grand attachement, mais l'amour qu'elle portait à son père alla jusqu'à l'héroïsme. Non contente de lui prodiguer tous ses soins, de partager ses peines, ses disgrâces, elle voulut encore affronter les hasards de la guerre pour veiller sur ses jours. Dans les plaines d'Oberkamlach (1), on l'a vue l'arracher à un péril imminent, le couvrir de son corps et

(1) En Bavière, le 13 août 1796.

fière des blessures qu'elle reçut à cette sanglante journée, les montrer avec un noble orgueil.

Après avoir été fille accomplie, elle devint le modèle des femmes. Dès qu'un lien sacré eut changé sa destinée, elle ne vécut plus que pour l'époux de son choix: son unique plaisir fut de bien gouverner sa maison. La femme qui se plaît dans le détail des choses domestiques s'assure de toutes les jouissances de la vie. En partageant la félicité qu'elle faisait naître dans mon cœur, ta mère la rendait permanente: la sagesse de ses conseils, le charme de sa généreuse sollicitude, les attraits de son noble enjouement en doublaient encore le prix. Elle fit tout pour moi, elle corrigea ce que j'avais de trop défectueux dans le caractère, tempéra la rudesse de mes mœurs, et ajouta aux qualités que ma mère voulut m'inculquer par ses leçons, par son exemple. J'espérais, comme mes ayeux, remplir une longue carrière et sur le déclin de ma vie la voir, avec ma fille, embellir les derniers jours de ma vieillesse, prendre pitié de mes infirmités, me sauver de l'abandon de mes semblables et clore ma paupière. Hélas! cet avenir ne m'était point réservé. Je devais la perdre jeune encore et mourir sans la tenir dans mes bras. O ma chère Uranie, elle t'a légué son amour pour moi: aime-moi donc toujours, ta piété doit m'aider à supporter le pénible fardeau de la vie, et me rendre une partie du bien que je n'ai plus.

Les vertus de la prospérité sont douces et faciles, celles de l'adversité demandent une âme supérieure. Ta mère, du faîte de l'opulence, fut tout à coup précipitée dans l'abîme de l'infortune; elle vit en un instant dévorer sa famille, son patrimoine, s'anéantir toutes ses espérances, et multiplier autour de nous les tombes de nos plus chers parents. Elle soutint ce double choc avec fermeté. Son courage en devint plus grand, ses sentiments s'élevèrent davantage; elle trouvait en elle les ressources que la vertu seule peut donner. Elle n'en fut que plus belle à mes yeux, elle n'en fut que plus aimable. « Nous n'avons be-
« soin que des soins du cœur pour nous placer
« au dessus de ce fâcheux événement, me disait-
« elle. Hé bien! le sacrifice en est fait; il ne
« m'est point pénible si tu veux le voir d'un œil
« calme. Résigne-toi, mon ami, je t'en aimerai
« davantage. Avec le temps, du travail et de l'é-
« conomie, nous réparerons une partie du mal :
« il faut peu de choses pour les nécessités de la
« vie quand on peut avouer tous les mouvements
« de son âme comme toutes ses actions. »

Ta mère aimait la simplicité dans ses habits; dans sa maison, sur sa table; riche ou pauvre elle ne connut jamais de luxe que la propreté, que la décence. Toujours grande dans la prospérité, elle n'a pas cessé de l'être dans les revers.

Quand elle fut mère, elle connut toute l'im-

portance de son nouvel état. Elle prit plaisir à nourrir ses enfants, à former leur cœur, à les habituer dès le berceau aux vertus qu'elle pratiquait sans effort. N'ayant pas eu le bonheur de conserver son fils, cet aimable enfant qui faisait nos délices, elle voulut se venger du crime de la nature en arrachant au malheur l'enfant que mon fils se plaisait à protéger. Elle l'a pris, l'a soigné comme si elle avait été sa mère; à son dernier moment elle s'en est rapporté à mon cœur pour compléter l'œuvre de sa belle âme. Ta naissance, ma fille, la remplit de joie, ton éducation était l'objet constant de ses méditations. Le plan de conduite qu'elle avait adopté t'assurait la vie la plus douce, la plus heureuse. Je ferai tout pour le suivre; mais qu'il y a loin des leçons d'un père à celles d'une mère qui prêchait la morale moins par des préceptes que par l'exemple de ses propres actions. Les germes du bien sont tous en toi, ma bonne amie, nous n'avons qu'à favoriser leur développement; la chose sera facile si tu veux me seconder. Je te raconterai mes fautes, je te ferai servir mon expérience; nous éloignerons ainsi les préjugés qui dégradent tout ce qui pourrait rendre ton âme molle et voluptueuse, tout ce qui tendrait à te détourner du chemin que ta mère nous a tracé. En nous entretenant sans cesse d'elle, tu aimeras la sagesse et la raison, tu vou-

dras ressembler à ta mère et comme elle consacrer tes jours à toutes les vertus.

Ne perds jamais de vue ses derniers instants. Elle fut touchante pendant ses belles journées, elle fut sublime à l'heure de la mort : elle l'a vue sans effroi, elle l'a reçue sans faiblesse. Pendant sept mois de douleurs aiguës supportées avec une résignation angélique, pendant ces longues nuits passées dans l'insomnie, son étude de tous les instants était de me cacher la plus grande partie de ses souffrances, mais à sa dernière journée, elle semblait avoir vaincu le mal tout entier pour être uniquement avec sa fille, avec son malheureux ami. Non, son cœur ne fut jamais plus ouvert, ses yeux plus tendres, ses lèvres plus expressives, ses traits plus aimables. Toutes ses affections étaient concentrées sur nous deux : elle nous plaignait..... « Arsenne, me dit-« elle, il faut nous quitter. Hermann m'appelle, « il me tend les bras; je vais le rejoindre, mais « je reste avec toi, dans ma fille chérie, elle te « rendra la félicité. Uranie, je te lègue mon « amour pour lui. » Ces paroles retentissent toujours à mon oreille, elles sont sur mon cœur, elles renouvellent sans cesse mes larmes et mes profonds soupirs. Ta mère s'aperçut malgré moi de l'impression violente qu'elles firent sur tout mon être, elle voulut me consoler. Ses bras enlacés sur moi me pressaient tendrement, ses

mains s'arrêtaient sur mon pauvre cœur, sur ma tête, sur mon visage, elle essuyait mes pleurs, elle recueillait mes sanglots. Je n'oublierai jamais ses derniers regards, ce dernier adieu si tendre et en même temps si déchirant ! fixée sur moi, un bras passé sur ton col, de l'autre me tenant attaché sur son sein, elle me dit en arrêtant les yeux sur toi : « Arsenne, veille sur ma fille, elle « est un autre moi-même... Adieu ! pense tou- « jours à moi..... »

T'oublier ! non, ma Charlotte, non jamais. La mort ne peut rompre nos nœuds ; formés par la plus heureuse sympathie, cimentés par la reconnaissance, par un doux échange d'affections, ils sont éternels : toujours ils seront sacrés pour moi ; j'en atteste cette main qui presse mon sein, ce dernier regard que tu fixes sur moi ; j'en atteste notre fille chérie, seul bien qui me reste aujourd'hui sur cette terre de douleurs. Mon deuil durera même lorsque le temps aura séché mes pleurs. Le cœur connaît d'autres larmes que celles qui couvrent le visage. Jusqu'au moment où le destin viendra me réunir à toi, mes larmes seront secrètes et fidèles comme le fut notre amour. — Je lui parlais encore, elle fait un nouvel effort pour nous embrasser, et rend le dernier soupir en le déposant sur mes lèvres, dans mon âme.

Elle n'est plus !.... ô momens trop courts d'une félicité parfaite, qu'êtes-vous devenus ? plus ra-

pides que les belles matinées du printemps, vous voilà perdus pour moi sans retour. La mort a trompé tous mes vœux; elle a détruit mes plus belles espérances. Nature, nature cruelle, pourquoi me séparer de celle que tu semblais avoir créée pour moi? pourquoi jeune encore me plonger dans un abîme de douleurs? Je suis condamné à la pleurer toujours; et tandis que tout reprendra vie, que de nouvelles fleurs embelliront les champs, que de nouvelles moissons couvriront nos guérets, pour moi, il n'y aura plus de CHARLOTTE !.. il ne me reste d'elle que son nom et sa cendre !....

Elle n'est plus ! et je peux lui survivre ! Sachez-moi gré, mon enfant, de cet effort douloureux. C'est pour toi que je demeurai, pour toi seule je supporte encore le poids de l'existence. Affermir tes premiers pas dans la carrière de la vie, servir de guide à ta jeunesse, préparer ton bonheur par une union digne de toi; tel est le devoir que ta mère m'impose, tel est le but du sacrifice que je t'ai fait.

Viens souvent avec moi pleurer sous les dômes de verdure que j'ai consacrés à ta mère; viens souvent au pied du modeste monument que mes mains lui ont élevé (1), respirer son âme dans le parfum des fleurs qui ornent le tertre sous lequel elle dort du sommeil éternel. Viens t'entretenir

---

(1) Voyez la note XVI à la fin du volume.

avec elle, prends l'habitude de déposer ici tes peines, tes vagues désirs, tes plus secrettes pensées. Tes soupirs arriveront jusqu'à ma bien-aimée. Toujours prête à protéger l'innocence de sa fille, à partager ses chagrins, à la consoler, du sein même de la tombe, elle t'enseignera tes devoirs, elle t'éclairera sur tes plus chers intérêts, elle te garantira des atteintes du vice. Elle apaisera les troubles de ton cœur, y semera l'espérance, la résignation, comme elle me donne les moyens de supporter ma longue infortune. Et, tandis que ton père viendra près de sa CHARLOTTE apprendre à mourir, toi, ma bonne amie, tu puiseras dans le souvenir de ta mère et dans son amour, des forces pour faire le bien, pour remplir dignement ta carrière et pratiquer la sagesse.

Et vous, familles désolées dont ma CHARLOTTE était l'appui, vous qu'elle soutenait en s'imposant des privations, venez souvent porter vos larmes sur sa tombe, et mêler vos accents à ceux si touchants de la bonne amitié qui la pleure avec moi (1).

URANIE, ô ma fille bien-aimée, marie au culte de tes douleurs celui des plantes que ta mère aimait de prédilection. Auprès de la pervenche, symbole de la pudeur, de la violette qui fait le

(1) Voyez la note XVII à la fin du volume.

bien en se cachant, de la pensée, image d'un cœur toujours constant, place la rose et le lys qui peignent si bien sa beauté, le lupin qu'elle avait consacré au tendre souvenir de ton frère, et l'iris originaire du pays qui l'a vit naître. Ajoutes-y l'immortelle comme un gage de nos sentiments et ces quatre plantes dont les noms te rappelleront ceux des tiens (1).

Transmets religieusement à tes enfants les affections, les principes, les exemples de ta mère; qu'ils n'abandonnent point le lieu où ses mânes reposent; qu'ils soutiennent la pierre qui doit éterniser ma douleur; et, lorsque la mort aura glacé le cœur de ton malheureux père, réunis ses cendres à celles de ta mère, place sur son sein la triste empreinte de ses derniers traits, et d'une main pieuse inscrits sur notre tombe : LA MORT LES AVAIT SÉPARÉS TROP LONG-TEMPS, SA PROFONDE DOULEUR LES A RÉUNIS; QUE CES LIEUX SOIENT POUR EUX L'ÉLYSÉE.

---

(1) *Carolinea princeps ; —Hermannia aurea ; —Urania speciosa ; — Solanum tuberosum Arsenii.*

NOTES.

I. (Page V)

Notice bibliographique des ouvrages publiés sur Ermenonville.

I. — Voyage à Ermenonville, par Le Tourneur. — Ce morceau intéressant a été écrit peu de jours après la mort de Jean-Jacques Rousseau; il est plein de peintures vives et animées, où l'auteur d'*Émile* respire pour ainsi dire tout entier. C'est un hommage rendu à sa mémoire par un homme sensible. Il est inséré dans le tome Ier, pages 59 à 176 de l'édition in-8° des *Œuvres de* Rousseau, publiées en 1788 par le libraire Poinçot.

II. — Voyage à Ermenonville, par J. B. E. B. S..... — Je n'ai pu découvrir le nom de l'auteur de cette narration, qui offre les souvenirs d'une personne demeurée peu d'heures à Ermenonville, écrivant ce qu'elle a vu très-rapidement et sans s'assurer, par des recherches exactes, si les faits qu'elle raconte sont vrais. Cette lettre est datée de Paris, le 4 juillet 1783, et se trouve dans le IIIe vol. pages, 173 à 214 d'un recueil publié en 1808, sous le titre de *Voyages en France et autres lieux*, in-18, et dans

le IVe vol. de la troisième édition de cet ouvrage imprimée en 1817.

III. — Voyage d'Ermenonville à M. le Comte de Cassini, par M. DE MAYER. — Inséré dans le IIIe vol. partie Ire du *Recueil amusant de voyages, en vers et en prose.* Paris, 1787, petit in-12.

IV. — Promenades, ou Itinéraire des jardins d'Ermenonville, auquel on a joint vingt-cinq de leurs principales vues, dessinées et gravées par MÉRIGOT, fils; 1 vol. in-8° de 68 pages d'impression; Paris, 1788. — Le texte de cet ouvrage est de M. STANISLAS GIRARDIN, fils aîné du créateur d'Ermenonville, aujourd'hui Préfet du département de la Côte-d'Or.

V. — Ermenonville, ou le Tombeau de JEAN-JACQUES; in-8° de 10 pages. Ce poëme, inséré dans la *Décade philosophique*, année 1794, tome III, pages 105 et suiv., est de M. JOSEPH MICHAUD, aujourd'hui membre de l'Académie française. Les exemplaires tirés à part sont précédés d'une épître dédicatoire dans laquelle l'auteur de l'*Histoire des Croisades*, rappelle à son frère « les délicieuses soirées » qu'ils ont passé à étudier le Contrat Social. »

VI. — Voyage à l'Isle des Peupliers, par ARSENNE THIÉBAUT; un vol. in-12 et in-18 de 173 pages, et quatre figures gravées par Mariage; Paris, an VII (1798). — L'auteur avait dédié à sa mère cet ouvrage, qui servait de *vade mecum* aux guides et aux voyageurs d'Ermenonville.

VII. — Le Voyageur curieux et sentimental, contenant: 1° le Voyage de Chantilly et d'Ermenonville; 2° le Voyage aux îles Borromées, par LOUIS DAMIN; un vol. in-8°, Toulouse 1800, et Paris 1801, et non pas 1796 comme on l'a dit dans le tome IV des *Voyages en France*

et autres pays, publié in-18 à Paris, en 1808, où la première partie de ce voyage est insérée avec quelques suppressions, p. 53 à 134. L'auteur parle fort peu d'Ermenonville.

VIII. — Description des nouveaux jardins de la France et de ses anciens châteaux, par ALEXANDRE DE LA BORDE, accompagnée de dessins, par CONSTANT BOURGEOIS, in-f°. Paris, 1808. — Les jardins d'Ermenonville occupent les pages 83 à 94; on y donne dix-sept vues différentes de ce charmant pays; toutes attestent le bon goût de l'artiste qui les a dessinées.

IX. — Description d'Ermenonville en septembre 1809, par F. FAYOLLE. — Elle a été imprimée séparément in-4°, et insérée dans le *Magasin encyclopédique de* MILLIN, IIe vol. de 1811; ou tom. XCVIII, p. 280 à 300.

X. — Lettres à Sophie, ou itinéraire de Paris à Montmorency, à l'Hermitage (*sic*) et à l'île des Peupliers, en passant par Chantilly, avec des détails historiques sur le séjour de J. J. ROUSSEAU dans ces divers lieux, par M. ***, avocat; in-8° de 86 pages, Paris et Caen 1813. — Cet ouvrage est de M. F. LENORMAND; il a reparu successivement sous la date de juillet 1818 et de juillet 1819, avec le titre de: *Lettres à Jennie* (sic), *sur Montmorency, l'Hermitage* (*sic*), *Andilly, Saint-Leu, Chantilly, Ermenonville et les environs, avec des détails inédits ou puisés aux meilleures sources, concernant* J.-J. ROUSSEAU, *Mesdames d'*EPINAY *et d'*HOUDETOT, SAINT-LAMBERT, GRÉTRY, *le maréchal et madame de* LUXEMBOURG, *le prince de* CONDÉ *et autres personnages qui ont habité ces divers lieux*; par M. F. L. ***; 1 vol. in-12 de v. et 176 p. avec une vue de l'Ermitage. — Ce qui est relatif à Ermenonville n'est point exact, et les détails annoncés sont copiés

dans des ouvrages très-connus ; tous publiés depuis long-temps. — Quand à la prétendue seconde édition, revue et augmentée comme l'observe le *Journal général de l'imprimerie et de la librairie*, du 31 du même mois de juillet 1819, « il n'y a de réimprimé qu'un tiers de feuille, savoir : le faux titre, le titre et les pages 7 et 8, 175 et 176 ».

XI. — Voyage à Ermenonville, dédié, à ma femme; suivi de poésies diverses, par F. L. J.; in-18, Paris, 1813. — Cet ouvrage est de M. Jourdan ; on le lit avec plaisir : c'est une aimable gaîté. L'auteur s'est laissé induire en erreur sur la fin de Jean-Jacques Rousseau ; il ne s'est pas donné le temps d'approfondir son sujet et de se rendre compte de tous les faits.

XII. — Voyage à Ermenonville, poëme en trois chants, suivi de quelques pièces détachées, par A. J. P. L. Coren ; in-12. Paris, 1814.

XIII. — Voyage à Ermenonville, par madame de Genlis. — Il fait partie des *Voyages poétiques d'Eugène et d'Antonine*; in-12, Paris, 1818, page 85 et suiv. — On le trouve dans le *Journal de la Jeunesse*, tom. III, pag. 97 à 118, cahier de juin 1816. Ce n'est pas un voyage, encore moins une description des beaux jardins d'Ermenonville, mais une satire contre J.-J. Rousseau, contre René de Girardin, contre l'ouvrage n° VI, etc.

XIV. — Le premier voyage d'un parisien, ou Promenades d'un écolier en vacances, à Beauvais, Dieppe, le Havre, Rouen, en passant par Morfontaine, Ermenonville, etc.; par M.***, avocat, in-12, Paris, 1819. — Dans cet ouvrage, de M. Boulanger, la première journée est consacrée à Morfontaine et Ermenonville, pag. 3 à 35. C'est le résultat de quatre heures de marche. Quand on voit ainsi Ermenon-

ville, il vaudrait mieux ne pas écrire ce qu'on a vu ou du moins cru voir.

XV. — Voyage à Ermenonville, par la vallée de Montmorency, Chantilly et Mortefontaine ; par Arsenne Thiébaut de Berneaud. — Les exemplaires destinés par l'auteur à ses amis, sont précédés d'une petite lettre dédicatoire *fac simile* de son écriture.

II. (Page 37).

Portrait de J.-J. Rousseau.

J.-J. Rousseau avait *la taille bien prise quoique petite, la jambe fine, un joli pied, l'air dégagé, la physionomie animée, la bouche mignoue avec de vilaines dents, les sourcils et les cheveux noirs, les yeux petits et même enfoncés, mais qui lançaient avec force le feu dont son ame était embrasée* (1) ; son nez était moyen et un peu recourbé, son front assez bombé et proportionné à sa figure. Il tenait toujours la tête penchée d'un côté, et portait une petite perruque ronde, dont il s'est coiffé de bonne heure. Ses habits étaient toujours propres, simples, unis et bruns. Dans les nuits de l'hiver le plus froid il ne pouvait supporter que le simple drap sur lui. Le son de sa voix était fort, son parler véhément et ce-

(1) On reconnaît aisément que l'auteur anonyme de ce morceau a emprunté cette première phrase aux *Confessions*, liv. II, p. 94 du tom. XIX de l'édition in-12 de Lyon.

pendant il chantait avec une douceur ravissante, avec une expression toute particulière. On a dit que sa conversation n'était ni brillante ni féconde ; qu'elle n'avait point le charme de la saillie, qu'il semblait s'arrêter pour se comprendre ; ses réponses, quoique naturelles, portaient l'empreinte d'une sorte de méditation : on eût dit, ne le connaissant pas, que sa conception était lente et difficile ; mais tout ce qu'il disait dans l'intimité sortait du cœur, ses paroles coulaient dans l'âme, comme le suc que distille l'abeille porte au goût une saveur fondante et délicieuse. *Avec un nom célèbre et connu dans toute l'Europe, il conserva toujours la simplicité de ses premiers goûts. Son aversion pour tout ce qui s'appelait parti, faction, cabale, le maintint libre, indépendant, sans autre chaîne, que les attachements de son cœur. Seul, étranger, isolé, sans appui, sans famille, ne tenant qu'à ses principes et à ses devoirs, il suivit constamment et avec intrépidité les routes de la droiture, ne flattant, ne ménageant jamais personne aux dépens de la justice et de la vérité* (1). Il aimait beaucoup les enfants et il était joyeux lorsqu'il leur procurait quelque plaisir; il se mêlait à leurs jeux, et leur donnait, tout en les amusant, les notions du vrai, du juste. Quoiqu'il ne fût point riche, les vieillards et les infirmes le virent souvent adoucir leurs peines. Il soutenait de ses dons une pauvre femme d'Ermenonville. On ne le sut que peu de jours après sa mort. Cette infortunée, surprise, sanglottante et à genoux sur la tombe de Rousseau, dit à celui qui l'interrogeait : *il m'a fait du bien, je pleure et je prie.* Mais Rousseau, lui répond-on, était protestant. *Que m'importe*, repliqua-t-elle, *il m'a fait du bien, je pleure et*

(1) Ceci est encore emprunté aux *Confessions*; liv. X pag. 43, du tom. XXII.

je prie. Il aimait beaucoup à causer avec les ouvriers ; mais persuadé que leur salaire est toujours dans la plus stricte proportion avec leurs besoins, il ne leur faisait jamais perdre de temps sans les en dédommager. Il portait sur lui des petits cornets de tabac et les leur distribuait.

III. (Page 38).

Anecdote relative aux sabots de J.-J. Rousseau.

« Des voyageurs allèrent, en 1794, visiter le tombeau de Jean-Jacques Rousseau. Après avoir satisfait leur curiosité, ils s'arrêtèrent dans le village chez Antoine Maurice, dont Jean-Jacques, pendant son séjour à Ermenonville, s'était plu à fréquenter la maison, et même à cultiver l'amitié. L'un deux, connu par une excellente comédie et par la fatalité de son sort, aperçoit sur une armoire des sabots, dont le dessus était grossièrement tissu en paille ou en menu jonc ; un petit morceau de papier y était attaché, portant cet écrit : *Sabots de Jean-Jacques Rousseau.* Emporté par son respect pour la mémoire du grand homme, le poëte se permet de dérober un de ces sabots. On remonte dans la chaise de poste, et on se remet en route pour revenir à Paris. On s'arrêtait à la deuxième poste, lorsqu'on vit accourir un homme couvert de sueur, et qui avait fait à cheval la plus grande diligence. C'était cet estimable Maurice, qui, s'étant aperçu de l'absence de l'effet en question, venait le redemander avec instance, offrant à la place tout, absolument tout ce qu'on désirerait. On le lui rendit : envain le pressa-t-on d'accepter une indemnité pour sa course ; il

ne voulut rien ; et avec son sabot, il partit comblé de joie (1) ».

IV. (Page 38)

Notice sur Alexandre Deleyre.

Alexandre Deleyre naquit le 6 janvier 1726, au petit village des Portrets près de Bordeaux. Frappé par le malheur, en entrant dans la vie, il ne connut aucun des plaisirs de l'enfance. Jusqu'à treize ans, il fut presque toujours dans un état de maladie continuelle. Cependant son âme impatiente sort de sa léthargie, le goût des études se développe chez lui spontanément ; il montre tout-à-coup une pénétration au-dessus de son âge. Des dispositions aussi heureuses fixèrent les yeux des Jésuites ; ils le demandèrent à sa famille qui, attendu son peu de fortune, n'hésita point à le leur donner. A quinze ans, il prit l'habit de l'ordre. Un zèle aveugle, une dévotion ardente dévorait alors cette âme neuve et naturellement mélancolique ; mais, quand l'âge eut développé la force de son génie, les prestiges de l'imagination s'évanouirent. Deleyre aperçut le précipice où l'avaient entraîné son inexpérience et plus encore les artificieuses caresses des Jésuites. Il voulut secouer le joug. Des obstacles de tous les genres s'y opposaient ; son père même, s'il rompait son engagement, le menaçait de l'abandonner : la constance de ses efforts surmonta tout. C'est à la résistance

---

(1) *Moniteur* du 15 fructidor en VI (premier septembre 1798), tom. XIX, pag. 1381 et 1382.

qu'il éprouva dans cette occasion, qu'il dut ce haut degré d'énergie qui depuis a caractérisé son âme.

Deleyre vint à Paris. Il était sans nom, il y vécut dans une effrayante solitude. Au milieu de ce chaos de toutes les ambitions, *où*, comme il le disait lui-même, *les besoins, les travaux, les peines et les jouissances se combattent et se confondent*, il courait les risques de devenir tout-à-fait étranger au monde, si Montesquieu, qui recherchait et favorisait tous les enfans de la province de Guienne, ne l'eût appelé auprès de lui. L'auteur de l'*Esprit des Lois* savait ce qui s'était passé entre les Jésuites et le jeune Deleyre; il applaudit à sa résolution, l'engagea à cultiver ses talens, et lui fit connaître J. J. Rousseau, d'Alembert, Diderot, Duclos, et ce bon duc de Nivernais, protecteur de tous les gens de lettres et littérateur lui-même très-distingué. Tous l'aidèrent de leurs conseils, tous lui donnèrent des encouragemens; ils l'associèrent, en 1754, au *Journal de Trévoux*, et quand ce recueil périodique passa entre les mains des Jésuites, ils l'attachèrent au *Journal Étranger*, auquel J. J. Rousseau fournissait des articles.

Deleyre terminait à peine sa vingt-neuvième année qu'il voulut justifier la bonne opinion qu'on avait conçue de lui. En 1755, parut *l'Analyse de la Philosophie du Chancelier* François Bacon, 2 vol. in-12. L'on connaissait à peine ce philosophe, et son nom venait, pour la première fois, d'être prononcé par d'Alembert, dans son sublime *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*. L'ouvrage de Deleyre eut un plein succès; il le méritait. Il est écrit avec une grande force d'esprit, d'un style noble et toujours soutenu. Il donne une juste idée des principes du père de la philosophie moderne, et rend plus profitable la lecture de ses œuvres. Souvent Deleyre a joint ses propres pensées à celles de Bacon, et quoi-

qu'en dise Fréron, elles ne forment aucun disparate (1). « C'est beaucoup pour un littérateur que de traduire avec « exactitude et talent, disait Deleyre; c'est peu pour un « savant s'il n'ajoute de ses propres connaissances à « celles qu'il transmet par la traduction. »

En 1756, il donna son article *sur le fanatisme*, qui fut inséré dans le tome VI de l'Encyclopédie et que Voltaire n'a fait qu'abréger pour l'insérer, sans en nommer l'auteur, dans son *Dictionnaire philosophique*. Deleyre ne s'est occupé que du fanatisme religieux qu'il attaque avec calme, avec une raison profonde et sans la plus légère déclamation. C'est le résumé d'une partie des malheurs du monde fait en présence de leurs tristes résultats. Il ne cherche pas à faire naître la haine, à exciter l'indignation, il éclaire l'esprit, il touche le cœur et dispose l'âme séduite à briser les poignards dont l'erreur l'avait armée. Des tournures piquantes, un coloris vif et toujours naturel, des traits qui pénètrent profondément donnent à ce morceau assez étendu un caractère d'originalité dont on n'aurait pas cru le sujet susceptible. Il est nourri, écrit avec goût et remarquable par la variété des tons que l'auteur sait y prendre. On doit regretter que Deleyre n'ait pas considéré le fanatisme dans toutes ses autres phases, plus particulièrement dans la politique; où il n'est pas moins funeste que sous les bannières de la religion.

On se doute bien qu'une semblable production dut attirer tous les regards. Si elle excita l'admiration des bons

---

(1) Naigeon a inséré presqu'en entier cet ouvrage dans son *Dictionnaire de la philosophie ancienne et moderne* de l'Encyclopédie méthodique, article *Baconisme*; mais aux idées et aux réflexions de Deleyre il a substitué les citations de Bacon recueillies avec autant de goût que de discernement.

esprits, elle fut aussi le motif des longues persécutions qui empoisonnèrent la vie de son auteur. Les intolérants de toutes les sectes ne lui pardonnèrent jamais de leur avoir arraché le masque.

En 1758, Deleyre publia une traduction de deux comédies de Goldoni; l'une intitulée *le Véritable Ami*, l'autre *le Père de Famille*. Il avait entrepris ce travail pour venger son ami Diderot qu'on accusait d'avoir copié le comique italien. Grimm fut l'éditeur de ces deux opuscules qu'il fit malheureusement précéder d'un libelle e orme d'épître dédicatoire.

Vers l'an 1761, Deleyre fut attaché à l'ambassade de France à Vienne, et ensuite nommé bibliothécaire du duc de Parme. Condillac le pria de rédiger pour son élève un cours d'histoire; l'ouvrage fut bientôt achevé, mais on ne le jugea pas écrit dans un esprit convenable. L'auteur, quoique toujours appuyé sur les faits les plus avérés, donnait au prince des leçons trop sévères; les réflexions étaient trop élevées, j'allais dire trop dans l'esprit des Anciens. Il vit répudier le fruit de ses veilles sans en témoigner le moindre mécontentement à son ami.

Deleyre demeura huit ans à Parme, et de retour à Paris, en 1771, il rédigea le XIX.e volume de l'*Histoire générale des Voyages* que l'abbé Prévost avait eu le bon esprit de lui confier. Ce volume renferme l'histoire et la description du Kamschatka, du Groenland et de toutes les côtes alors connues de la mer glaciale. La Harpe, qui l'inséra sans aucun changement dans son *Abrégé*, qualifie l'auteur d'écrivain éloquent et philosophe. « Si tous les « voyages, ajoute-t-il, avaient été rédigés par une plume « telle que celle de M. Deleyre, le travail d'un abrévia- « teur serait devenu inutile. »

En 1777, Deleyre écrivit l'éloge de Roux, docteur-régent et professeur de chimie à la faculté de Paris. C'est

l'hommage de l'amitié, le tribut d'un cœur qui se répand avec franchise, candeur et effusion. L'ouvrage est bien écrit, plein de grandes pensées.

Il publia, en 1791, un *Essai sur la vie de* THOMAS qui avait été son plus intime ami. Sans doute, l'illustre académicien avait des vertus, du talent, un mérite très-distingué, mais son style n'est pas toujours pur, tous ses écrits ne sont pas de la trempe de l'*Éloge de* MARC-AURÈLE, de l'*Épître au Peuple*, de l'*Essai sur les Eloges*. DELEYRE loue tout; il loue avec une intempérance blâmable. Son âme s'épanche, mais sa plume n'a plus de nerf, n'a plus de méthode. Cependant on retrouve de temps à autre quelques pensées saillantes et bien exprimées. Telle est celle-ci : « Il me semblait, dit-il, en écrivant la vie de » mon ami, que je l'alongeais pour moi-même, et que je » l'en faisais encore jouir; il me semblait qu'il me voyait » et qu'il m'entendait; j'étais là comme le peintre qui » s'entretient avec son modèle. »

En 1792, DELEYRE vint siéger à la Convention nationale comme membre de cette députation de la Gironde qui réunissait tous les genres de talent et qui fut dévorée dans un seul jour. DELEYRE ne périt point avec ses amis, parce que, peu propre aux combats de la tribune, il vivait ignoré dans le comité d'instruction publique, où il rendit les plus grands services aux gens de lettres sans s'informer de l'opinion qu'ils avaient embrassée. Il contribua surtout, avec M. GRÉGOIRE, de l'Institut, à arrêter les fureurs du vandalisme; on lui doit l'idée de cette École Normale, qui réunit les plus grands hommes de l'Europe savante et que le despotisme écrasa presqu'à sa naissance. C'était une inspiration heureuse et d'autant plus utile, que le grand point, dans la transmission des connaissances humaines, est d'avoir de bons maîtres.

DELEYRE fut appelé à l'Institut au moment même de sa

fondation. Il appartenait à cette classe des sciences morales et politiques qui fut sacrifiée au gouvernement impérial. Il n'y siégea pas long-temps, sa santé délabrée l'entraîna dans la tombe le 10 mars 1797, laissant aux hommes qui l'avaient connu la mémoire de ses vertus, de ses utiles travaux.

Il portait une âme ardente et sensible à l'excès ; il aimait la retraite et recherchait la solitude. Son imagination était encore aussi active au moment de sa mort qu'elle l'avait été pendant les belles journées de son génie : près de rendre le dernier soupir, il travaillait à une traduction du poëme de Lucrèce, demeurée inédite quoique terminée. Il poussa jusqu'à la passion le sentiment de l'amitié. La mélancolie lui inspira plusieurs romances très-touchantes et riches d'images que Rousseau se plut à mettre en musique, telle est celle-ci qui plaira long-temps aux âmes sensibles : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître*, etc

J'ai connu personnellement Deleyre ; je l'ai vu pendant les deux dernières années de sa vie et assisté à ses derniers instans. Plusieurs de ses pensées me sont encore présentes.

I. — Le monde est rempli de gens ingrats et dédaigneux qui s'amusent ou profitent de nos travaux, sans s'occuper de notre vie ou de notre mémoire.

II. — La meilleure disposition de l'âme pour la recherche des vérités naturelles, est la plus mauvaise pour les dogmes.

III. — L'aspect d'une plaie fait horreur, mais elle perd ce qu'elle a de hideux aux yeux de celui qui la guérit.

IV. — La politesse attire et repousse en même temps.

V. — Le génie qui invente, n'est pas toujours propre à enseigner.

VI. L'envie dispute à l'homme modeste jusqu'aux récompenses qui sont la suite d'une bonne renommée. On

sacrifie le savant laborieux au nouvel initié qui flatte et se prête à tout ; le jargon l'emporte sur la science ; les prétentions étouffent les droits ; partout on voit les brigues agiter, bouleverser la république des lettres, pour substituer à la liberté, mère des grands hommes et des grands ouvrages, un esprit de tracasserie, de domination et de vénalité.

Ce que Deleyre écrivit, en 1780, sur Rousseau, doit trouver ici sa place ; je l'ai copié d'une lettre autographe adressée à Dusaulx, le traducteur de Juvénal, qui m'honora de son amitié jusqu'au dernier moment de sa vie. Voici ce morceau :

« Ce ne sont point ses grands talents que j'envierais à « Jean-Jacques Rousseau, mais sa vertu qui fut la source « de son éloquence et l'âme de ses ouvrages. Je l'ai connu « et pratiqué depuis vingt-cinq ans, toujours le même, « plein de droiture, de franchise, de simplicité, sans « aucune espèce de faste, ni de double intention, ni d'art « pour cacher des défauts ou montrer des vertus ; je l'ai « toujours aimé, sans attendre ni m'inquiéter qu'il me le « rendît. On peut pardonner, peut-être à ceux qui l'ont « décrié, de l'avoir mal connu. Telle était la sublimité de « son âme, que moi, qui la voyais, à peine ai-je pu la « concevoir, tant elle s'élevait au-dessus de ma faible « portée : car on n'est jamais bien jugé que par ses pairs. « Quoiqu'on pense ou qu'on dise de lui pendant un siècle « encore (c'est l'espace et le terme que l'envie laisse à ses « détracteurs), je n'ai jamais vu d'homme aussi vertueux, « puisqu'il le fut avec la persuasion qu'on ne croyait pas « à la sincérité de ses écrits et de ses actions. Il le fut mal- « gré la nature, la fortune et les hommes qui l'ont acca- « blé de souffrances, de revers, de calomnies, de chagrins « et de persécutions. Il le fut avec la plus vive sensibilité « pour l'injustice et pour les peines. Il le fut enfin malgré

« des faiblesses que j'ignore, mais qu'il a, dit-on, ré-
« vélées dans les mémoires de sa vie ; il arracha mille fois
« plus à ses passions, qu'elles n'ont pu lui dérober. Doué
« peut-être de l'âme corruptible et voluptueuse d'un
« Épicurien, il conserva dans ses mœurs, au moins de-
« puis que je l'ai connu, la rigidité du stoïcisme. Quel-
« qu'abus qu'on puisse faire de ses propres confessions,
« elles prouveront toujours la bonne foi d'un homme qui
« parla comme il pensait, écrivit comme il parlait,
« vécut comme il écrivit, et mourut tel qu'il avait
« vécu. »

On attribue ordinairement à Deleyre le *Génie de* Montesquieu (1), ouvrage assez médiocre, et *l'Esprit de* Saint-Evremont (2), dont on a dit : c'est un bon choix fait par un homme de goût dans les écrits d'un auteur qu'on ne lit plus guère. J'ai la certitude que ces deux compilations ne lui appartiennent pas. Il a laissé une fille qui a publié, en 1807 et 1808, deux volumes de *Contes dans un nouveau genre pour les enfants qui commencent à lire.*

V. (Page 46.)

Notice sur René de Girardin.

René Louis de Girardin naquit à Paris le 25 février 1735. Une âme forte, un esprit juste, une passion très-vive pour l'étude, le firent remarquer dès sa première jeunesse. Obligé de suivre la carrière des armes, il sut en tempérer l'âpreté par la culture des arts. Son mérite

(1) Un vol. in-12, Paris, 1758.
(2) Un vol. in-12, Paris, 1761.

personnel, plus encore que ses titres de famille, dont il eut le bon esprit de ne jamais se prévaloir, l'éleva au premier rang dans l'armée, où bientôt il obtint les décorations de la valeur. Stanislas Poniatowsky, ce dernier roi constitutionnel de la Pologne, qui eut la douleur de survivre à l'indépendance de sa patrie, voulut le posséder à Lunéville, où se trouvaient réunis les hommes qui, à cette grande époque de la littérature française, brillaient avec le plus d'éclat.

Palissot publiait alors sa *Comédie des Philosophes*, dirigée principalement contre l'auteur d'*Émile*. On n'a pas oublié les vifs débats auxquels cette pièce donna lieu. René de Girardin défendit avec toute la chaleur de son âme celui à qui, dans la suite, il devait offrir un asile et une tombe. Sa conduite généreuse trouva des censeurs; pour conjurer l'orage, il crut devoir s'éloigner et choisir ce moment pour entreprendre un voyage qu'il méditait depuis long-temps. Il visita successivement l'Italie, la Suisse, une partie de l'Allemagne et l'Angleterre. Ses observations portèrent principalement sur les productions de la nature et sur les créations du génie dans les beaux-arts. Ce voyage dura trois années. A son retour, il prit possession de la terre d'Ermenonville, et conçut le projet d'y réaliser les descriptions fraîches et riantes qui abondent chez les poëtes de tous les âges.

Ce lieu n'était alors « qu'un marais impraticable et d'un « aspect repoussant. Son sol tourbeux, imbibé de mille « sources souterraines, était fangeux et mobile. Quatre ou « cinq grands canaux, qui le coupaient en divers sens, « n'avaient pu le dessécher; ils augmentaient encore la « masse de vapeurs mal saines, qui, dans toutes les sai- « sons, s'élevaient soir et matin. Des plantations alignées « à droite et à gauche déguisaient le mouvement du « terrain, et en voilaient si exactement la marche, que

« le site, qui est une assez large vallée bordée de co-
« teaux très-accentués, ne laissait voir qu'une espèce de
« plaine maussade et sans accident. Un ruisseau, enfoncé
« dans la profondeur de ses rives, échappait aux re-
« gards ; les coteaux variés par des vallons secondaires
« qui les entrecoupent, une belle forêt très-voisine,
« tout cela était ignoré et avait été sacrifié à un par-
« terre marécageux, enfermé entre deux labyrinthes
« de charmilles, si humides, qu'ils repoussaient ceux
« qui voulaient en approcher. Tel était l'aspect vu de la
« principale face de la maison ; la face opposée avait pour
« perspective une cour entourée de bâtiments mesquins
« qui attristaient les regards ; une lourde et antique
« porte donnait sur une rue enfermée entre des murs.
« Cette rue, l'égoût du pays, faisait la communication
« du village à un hameau, et servait d'avenue au manoir.
« Au-delà, un potager aquatique, entouré de hautes mu-
« railles, était terminé par une chaussée revêtue de
« pierres et destinée à soutenir les eaux d'un étang. Le
« double rang de tilleuls élevés sur cette chaussée, rétré-
« cissait le ciel, coupait le tableau et privait l'œil du
« spectacle de deux coteaux couverts de bois (1). »

Malgré tant d'obstacles et si peu de ressources, Ermenonville changea aussitôt de face. Une jolie vallée, d'agréables prairies, une charmante rivière sortirent, comme par enchantement, du sein d'un marais infect. Partout où régnait une fatigante monotonie, le génie de l'art sut ménager des scènes majestueuses et touchantes, voluptueuses et austères, mélancoliques et riantes.

. . . . . Riche sans imposture,
Sa main sut respecter et parer la nature,

---

(1) MOREL, *Théorie des Jardins*, chap. XI, tom. II, pag. 48 à 50.

Les prés, les eaux, les monts, savamment réunis,
Montrèrent les beautés d'un immense pays (1).

Jean-Marie Morel, célèbre architecte et créateur des parcs de Guiscard, de Malmaison, de Saint-Leu, etc., semble insinuer qu'on lui doit ces étonnantes merveilles : c'est à tort. Le temple des Muses, que l'on voyait autrefois dans le Bocage, la fabrique gothique appelée la *Tour de Gabrielle*, et les deux ponts situés du côté du nord, sont les seules choses qu'il ait faites à Ermenonville.

L'admiration de René de Girardin pour J.-J. Rousseau alla toujours croissant ; mais quand il sut que l'exiguité de son revenu le forçait à sortir de Paris, il mit tout en œuvre pour l'attirer à Ermenonville. Ce fut d'abord en s'adressant au docteur Lebègue de Prêle, qui fut toujours l'ami du citoyen de Genève ; puis il vint lui-même, avec son épouse, réitérer l'offre de lui donner une retraite dans sa propriété, où il serait pleinement libre et où son goût pour la botanique trouverait plus de plantes qu'il n'en existe ordinairement dans un rayon de trois à quatre myriamètres (8 à 10 lieues) de terrain. Rousseau, pénétré de ce procédé généreux, vint s'établir à Ermenonville, où deux mois après il mourut, pleuré de ses hôtes et des habitans du pays, laissant à son dernier ami ses manuscrits et le soin de publier une édition complette de ses œuvres (2).

---

(1) Marnésia, *Essai sur la nature champêtre*, chant I, vers 246 et suiv.

(2) Cette tâche a été remplie de la manière la plus noble et avec un zèle au-dessus des éloges par René de Girardin, aidé de Paul Moultou, de Genève, et P. Alexandre du Peyrou, de Neufchâtel. On leur doit l'édition imprimée à Genève in-4° et in-8° en 1779. Je possède une copie authentique de l'acte qui fut passé à cet effet entre les amis de Rousseau et la Société typographique de Genève.

Les travaux littéraires de René de Girardin sont tous marqués au coin de l'utilité. Il se serait fait un nom dans les sciences, s'il eût voulu s'y livrer tout entier. Nous en avons la preuve dans ses savantes *Observations sur les eudiomètres* (1) et surtout dans l'instrument qu'il inventa pour apprécier la pureté de l'air, et qui a servi de base à celui de Volta.

Son *Traité de la composition des paysages* (2), dans lequel il monte de la pratique la plus heureuse à la plus brillante théorie, annonce un goût exquis dans les matières de beaux-arts. Il semble que, après avoir fait d'Ermenonville un lieu de délices, il voulut déduire des règles des moyens qu'il avait mis en œuvre. Cet ouvrage, classique en son genre a détruit le monstrueux échafaudage des jardins chinois, et dégoûté des lignes droites, des formes régulières et compassées qui caractérisent les jardins de Le Nôtre. Cependant Morel (3) ne nomme pas une seule fois René de Girardin, lorsqu'il passe en revue tous les ouvrages nationaux et étrangers publiés sur l'art des jardins jusqu'au XIXe siècle; il oublie à dessein celui qu'il devait citer le premier et que son silence rappelle davantage à la mémoire du lecteur.

L'écrit de René de Girardin sur la *Nécessité de la ratification de la loi par la volonté générale* (4), montre qu'il n'était point étranger aux nobles spéculations de la philosophie morale, et qu'il savait aussi bien soutenir les

---

(1) Rozier les a publiées dans son *Journal de Physique*, tom. XI pag. 248 à 254.

(2) Cet ouvrage, imprimé dès 1775, ne parut qu'en 1777; il a eu plusieurs éditions, la dernière est de 1805. On l'a traduit en allemand à Leipsick en 1779, et quatre ans après en anglais, à Londres.

(3) Dans la préface mise en tête de la deuxième édition de la *Théorie des Jardins*, publiée à Paris en 1802, deux vol. in-8.

(4) Brochure in-8. imprimée à Paris en 1791.

grands intérêts des peuples, qu'il avait mis d'empressement à soustraire à la persécution le plus éloquent écrivain du XVIIIe siècle. Il a deviné les heureux changemens apportés depuis peu dans les constitutions des États de l'Europe; il en promet de plus importans encore aux générations qui doivent nous succéder.

A un grand fond d'esprit naturel, à une instruction solide et parfaitement digérée, il joignait un excellent cœur qui le rendait cher à tous ses amis. Je ne l'ai connu qu'un moment, mais il m'a suffi pour l'apprécier et le regretter toujours. Il était le père des pauvres et des artistes, l'ami des littérateurs et le défenseur des opprimés. Ses mœurs étaient douces et vraîment patriarcales; il aimait à s'asseoir à la table rustique des bons habitants d'Ermenonville, et à s'assurer par lui-même des besoins et des plaisirs de ceux qu'il appelait ses enfans. Il fit tout pour fixer le bonheur chez eux, et leur donna des terres pour les attacher de plus en plus au sol qu'il venait d'embellir; il aurait fait davantage, mais les événemens politiques survenus depuis 1793 jusqu'à l'époque de sa mort, ne lui ont pas permis de realiser ses nobles pensers. Son projet était de diviser en différens petits enclos la partie de la plaine la plus voisine du village et d'y bâtir des métairies pour les distribuer ensuite aux jeunes gens qui se distingueraient le plus par une bonne conduite et l'amour du travail. Il se proposait encore de fonder un prix annuel d'encouragement pour entretenir l'émulation et porter l'agriculture de son canton au degré de splendeur où elle s'est élevée chez les Belges, chez les Flamands et dans quelques parties du territoire français.

Qui le croirait? Ce généreux citoyen eut à se plaindre de de la méchanceté des hommes : il dut, pour leur éviter un crime, s'éloigner de son Eden chéri.

L'enlèvement que l'on fit des cendres de Rousseau dé-

chira son cœur et désenchanta pour lui la terre qu'il avait arrachée à des eaux fétides et malfaisantes. Il revint encore, après ce douloureux événement, passer quelques mois à Ermenonville ; mais il cessa d'y faire, comme auparavant, son séjour habituel. Il se retira à Vernouillet, près Meulan, département de Seine et Oise. Dans la nuit du 19 au 20 septembre 1808, la mort vint y terminer son honorable carrière : il mourut appuyé sur les bras de son épouse, au milieu des tendres embrassemens et des larmes de ses enfans et petits-enfans qu'il bénit en leur laissant l'exemple de ses vertus.

Si la devise *non omnis moriar* n'est point une chimère, c'est surtout lorsqu'on l'applique à un citoyen généreux, tel que René de Girardin, dont la vie fut une longue suite de bonnes actions.

VI. (Page 50).

Sur la translation de J. - J. Rousseau *au Panthéon.*

Le 21 décembre 1790, sur la proposition de Ange-Marie d'Eymar, député de Forcalquier (1), l'Assemblée nationale constituante rendit les premiers honneurs publics à J. J. Rousseau, en lui décernant une statue avec cette inscription : la Nation française, libre, a J. J. Rousseau.

Au mois d'août 1791, Ginguené, à la tête des littérateurs réunis à Paris, vint demander que les cendres de Rousseau fussent portées au Panthéon. René de Girardin

(1) Dans sa jeunesse, il avait reçu de Rousseau des témoignages du plus tendre intérêt.

répondit, le 4 septembre suivant, qu'il ne consentirait jamais à l'exhumation de son ami, ajoutant que les restes de l'auteur d'*Émile* appartenaient à la terre d'Ermenonville, et surtout à cette île des Peupliers qu'il avait choisie lui-même pour le lieu de sa sépulture. L'on prétendit contre René de Girardin que les dépouilles mortelles d'un grand homme ne pouvaient jamais être une propriété privée, qu'elles appartenaient au corps de la nation. Les droits de l'amitié ne tardèrent pas cependant à être reconnus : celui qui eut le bonheur de soustraire les derniers jours de Rousseau à l'abandon, aux persécutions, put jouir encore de ses restes précieux. Comme les habitans de Montmorency et des environs l'avaient demandé un mois auparavant, on arrêta qu'un cénotaphe serait élevé à J. J. Rousseau, dans le Panthéon, « afin qu'on « ne cherchât pas vainement sa place parmi les grands hommes chers à la Patrie. »

Ce triomphe dura peu de temps. Malgré la noble et généreuse résistance de René de Girardin, une loi du 25 germinal an II (16 avril 1794) ordonna que les restes de J. J. Rousseau quitteraient les lieux rians où coulèrent ses derniers jours pour être déposés dans les sombres caveaux du Panthéon, sous les voûtes ténébreuses d'un temple où, comme à Westminster, on est tout surpris de voir entre Newton et Shakespear une comédienne, entre le célèbre vice-amiral Temple et le malheureux Young, un paysan qui n'eut d'autre mérite que de vivre 153 ans (2).

---

(1) Ce Nestor de l'Angleterre n'était qu'un paysan peu fortuné, qui vécut ne mangeant que des fruits et du laitage. Il naquit à Salop en 1482, et termina sa longue carrière en 1635, n'ayant ni parents, ni vieux amis pour le pleurer.

Eh ! pourquoi donc cacher, barbares que nous sommes,
Loin de l'éclat du jour, les tombeaux des grands hommes?
Oh ! que tels n'etaient point ces peuples d'autrefois,
Si riants dans leurs mœurs, si sages dans leurs lois :
En foule dispersés dans un beau paysage,
Les tombeaux d'un héros, d'un poëte, d'un sage,
A l'œil religieux s'offraient à chaque pas;
Le grand jour en chassait les ombres du trépas.
Loin ces sombres réduits, loin ces dômes funèbres!
C'est vouloir du trépas redoubler les ténèbres;
C'est d'un indigne exil flétrir les morts fameux.
Ah ! laissez, relégués dans leurs caveaux pompeux,
Sous le marbre imposteur qui flatte encor leurs ombres,
Tous ces rois fainéans, qui, sous ces voûtes sombres,
Ont changé de sommeil, et qu'a jetés le sort
Du néant de la vie au néant de la mort.

Les hommes qui ont rendu des services à l'humanité, qui signalèrent leur passage sur cette terre trop souvent douloureuse, par des œuvres de génie, par des actes de bravoure et d'un noble dévouement à la patrie, doivent dormir sous de verts bocages, à l'ombre des chênes et des lauriers, à l'endroit même où ils ont cessé de vivre. La sépulture placée dans le lieu du décès excite toujours un intérêt beaucoup plus vif. Ce n'était point dans une étroite enceinte que les Égyptiens plaçaient leurs grands hommes : ils avaient l'île sacrée ; les Athéniens, les Céramiques : les Romains, leurs grandes routes et surtout la voie appienne ; les Calédoniens, la plaine mélancolique d'Inishuna, etc.

Mollement inclinés sur ces mânes célèbres,
Des arbres leur prêtaient leurs plus douces ténèbres;
L'olivier cher aux morts, symbole de la paix,
Les lauriers triomphants, mariés aux cyprès,
Ombrageaient les vertus, les arts ou la victoire.
On croyait parcourir les jardins de la gloire;
Le deuil s'y dérobait sous l'éclat des honneurs,
Et leur noble aiguillon pénétrait dans les cœurs (1).

(1) Ces vers sont de DELILLE.

Que diraient les anciens Grecs s'ils trouvaient ailleurs qu'aux Thermopyles le tombeau des trois cents Spartiates? Le souvenir de GUILLAUME-TELL rend précieux le mont Axis (1) et le Holegass (2). La *Torre di Patria* (3) rappelle le souvenir de SCIPION plus encore que les vers d'ENNIUS, plus que les sables brûlans de la Mauritanie, plus que le marbre que l'on montre au Musée capitolin. J'aime mieux voir le tombeau de DANTE à Ravenne qu'à l'église *Santa Croce* de Florence, et celui de TASSO au pied du Capitole, où le peuple romain l'attendait pour le couronner, que d'aller le chercher sur le mont Janicule dans le couvent de *Sant'Onofrio*.

En voulant rendre hommage à ROUSSEAU, la Convention nationale, entraînée par un zèle mal entendu, a troublé les mânes de l'auteur d'*Emile* et violé ses dernières volontés. Ce ne sont pas les voûtes orgueilleuses du Panthéon qui le rendront immortel; il a des titres plus durables; ce sont ses écrits, son profond génie et cette heureuse révolution qu'il a fait naître dans les mœurs. Sans doute la France doit consoler ROUSSEAU des persécutions qu'il a éprouvées pendant sa vie; sans doute, plus les lumières s'étendent, plus la raison des peuples se forme et plus le culte des grands hommes devient im-

---

(1) Sur une saillie de cette montagne, située dans le canton d'Uri, entre Brunnen et Fluelen, sur les bords du lac, est une chapelle consacrée au souvenir de ce moment où TELL s'élança hors du bateau sur lequel le farouche GESLER l'emmenait enchaîné pour l'enterrer vivant dans la tour de Kusnacht.

(2) Montagne près du lac de Lucerne et du bourg de Kusnacht. C'est dans le défilé, ou chemin creux de ce mont, que le libérateur de l'Helvétie tua le tyran GESLER le 18 novembre 1307.

(3) Tombeau du grand SCIPION, que l'on voit encore à Liternum près de Cumes. On le nomme la *Torre di Patria*, parce que le mot PATRIA est seul resté de l'antique inscription.

posant et sacré. Mais ces honneurs ne doivent pas être la conséquence de l'enthousiasme d'un moment, ils doivent être le fruit de la vive et longue reconnaissance des peuples envers leurs bienfaiteurs.

Le vainqueur d'Arbelles fit rétablir Stagyra, en mémoire d'Aristote qui y avait reçu le jour : lors de la prise de Thèbes, il ordonna d'épargner la famille et même la maison de Pindare. Les Goths et les Vandales ont respecté les tombeaux romains qui se voient encore aux environs de l'ancienne capitale du Monde. Voilà ce qu'a fait un despote, un conquérant ; voilà ce qu'ont fait des nations jusqu'ici reconnues pour barbares, et Jean-Jacques Rousseau ne trouva pas une âme énergique qui, rappelant sa dernière volonté, celle de goûter enfin loin des hommes le repos éternel à l'ombre des pâles peupliers qu'il aimait tant, redemanda que ses restes fussent rendus à Ermenonville ! Il en fut arraché le 20 vendémiaire an III (le 11 octobre 1794) ; quand sera-t-il reporté dans la tombe que l'amitié, que l'admiration érigèrent à son génie ?

VII. (Page 52).

Notice sur Marie Joly.

Marie-Eliza Joly, célèbre actrice du théâtre français, naquit à Versailles, le 3 avril 1761. Elle cultiva l'art du comédien dès sa plus tendre jeunesse. A neuf ans, elle figurait déjà dans les ballets à l'opéra et jouait les rôles d'enfant à la comédie française. L'intelligence et la grâce qu'elle mettait dans son jeu intéressèrent Préville et sa femme, qui se plurent à cultiver des dispositions aussi

heureuses. LEKAIN l'appelait sa *petite fille*, et nous apprend, dans ses Mémoires, qu'il aimait à l'écouter, qu'il s'en rapportait à ses jugements, et que souvent il profita de ses observations. Elle s'essaya sur la scène à Versailles, et deux ans après, elle débuta le 1er mai 1781 au théâtre français par le rôle de *Dorine* du *Tartufe*. Un organe très-net et sans affectation, un jeu fin, une grande connaissance du cœur, un œil malin à qui rien n'échappait, une belle prononciation et le plus aimable enjouement étaient chez elle réunis à une physionomie agréable et spirituelle, à une jolie tournure, à une grande souplesse dans les mouvemens du corps et de la figure. Il n'en fallait pas tant pour assurer un succès. Celui de JOLY fut brillant et des plus complets. Elle était née pour l'emploi des soubrettes, dont elle saisissait toutes les nuances d'une manière merveilleuse. Elle fit bientôt oublier la célèbre DANGEVILLE, en donnant une nouvelle vie aux rôles que cette actrice venait, pour ainsi dire, de créer.

MARIE JOLY fut inimitable dans les servantes de MOLIÈRE (1) et brillante dans les soubrettes du XVIIIe siècle: elle rendait avec une égale perfection la bonne et rustique franchise de *Martine* dans les *Femmes savantes*, et les spirituelles manières de l'élégante *Finette* du *Dissipateur*; le sémillant et les charmantes folies de la marquise de *Martignes*, et la douce et décente sensibilité de l'Anglaise du *Conteur*. Elle jouait tour-à-tour les rôles d'Agnès de l'*École des femmes* et Orphise de la *Coquete corrigée*; Toinette et Nicole; Nanine et la *Femme juge et partie*.

Un moment elle quitta le brodequin de Thalie pour chausser le cothurne de Melpomène; ce n'était point par ambition, mais pour rendre service à ses camarades dans

---

(1) RIVAROL disait à ce sujet: *C'est elle seule qui me fait trouver dans* MOLIÈRE *tout ce que j'y trouve quand je le lis.*

un moment de détresse ; elle sut y cueillir de nouvelles palmes. On la vit donc, en 1784, remplir avec succès le rôle si difficile de Constance dans *Inès de Castro*, où elle déploya la sensibilité la plus exquise, et en 1790, celui d'*Athalie*, avec toute l'énergie, toute la fierté que Racine a déployées dans ce caractère : on a surtout admiré la manière avec laquelle elle faisait valoir les grandes beautés du songe.

En 1778, Joly épousa M. Du Lomboy, ancien officier de cavalerie. Celle qui connut bien les devoirs de fille respectueuse, d'amie sincère, ne pouvait qu'être bonne épouse, excellente mère. Elle rendit son époux heureux et forma ses enfans à la vertu.

Après avoir coulé des jours exempts d'orage, après avoir présidé aux heureux débuts et assuré les premiers succès de ses deux filles aînées dans l'art théâtral, Marie Joly, dévorée depuis un an d'une maladie de poitrine, mourut à Paris le 5 mai 1798, âgée de 37 ans.

> Eteinte dans sa fleur, cette actrice accomplie
> Pour la première fois a fait pleurer Thalie.
>
> (Le Brun.)

Son corps fut transporté à Potigny, département du Calvados, pour être inhumé, selon le désir qu'elle en avait témoigné, sur une montagne appelée *la Roche saint Quentin* (1). Dès que les habitants de cette commune surent que le convoi était près d'arriver, ils se rassemblèrent en grand nombre pour recevoir, avec l'expression de la plus touchante sensibilité, la dépouille mortelle d'une femme qu'ils ont honorée et aimée pendant sa vie. Son tombeau est taillé dans le roc, sur le bord d'un pré-

(1) Elle est située à peu de distance de Falaise, près la route de Caen, à vingt-deux myriamètres ou 50 lieues N. O. de Paris.

cipice dont la profondeur étonne l'œil du voyageur. L'inhumation se fit le 3 juin 1798, avec beaucoup de simplicité, en présence des magistrats de tout le canton et d'une foule de spectateurs accourus des pays voisins. L'époux assistait à cette lugubre cérémonie, avec ses cinq enfants, dont quatre soutenaient le drap mortuaire, et le cinquième, seulement alors âgé de dix mois, était porté dans les bras de sa nourrice. J'ai vu dans ce funèbre cortège les jeunes gens sous les armes, les mères et les vieillards qui les entretenaient avec enthousiasme des vertus de la bonne MARIE JOLY; j'ai vu des gens de lettres, des artistes et des comédiens pleurer de cœur.

Depuis cette époque la Roche saint Quentin a pris le nom de *Mont-Joly*. Il est fort curieux par sa nature, par sa situation pittoresque et par les fossiles nombreux qu'il offre au naturaliste. La rivière du Poussendre coule à ses pieds le long de superbes prairies et de vergers délicieux où s'élève un riant hameau, dont l'aspect contraste agréablement avec le vert lugubre des pins et des cyprès qui couronnent la cime du Mont-Joly. Les fouilles ont prouvé que cette montagne était un lieu de sépulture dans les temps reculés; il est présumable que les ossemens humains que l'on y découvrit ont appartenu aux conquérants de l'Armorique.

Hommes sensibles, mères tendres, vous ne passerez jamais près de Potigny sans vous y arrêter, sans aller visiter la tombe de MARIE-ELIZA, sans voir le Mont-Joly.

. . . . . Al soave suon di lucide onde
Il cantar degli uccelli ancor si aggiunga;
Acciocchè il luogo d'ogni grazia abbonde (1).

(1) Puisse le suave murmure des ondes argentées s'unir aux doux chants des oiseaux, afin de rendre ce lieu plus romantique encore. SANAZZARO, *Arcad.*, cant. XI.

VIII. (Page 53).

Sur la Romance du Saule.

Les Grecs avaient consacré le myrte aux amans heureux, en mémoire de l'abri tutélaire que ses touffes fleuries offrirent un jour à la beauté. Les Français ont suivi leur exemple, quoique le myrte ne soit dans nos climats qu'un faible et débile arbrisseau. Placés sous un ciel nébuleux et mélancolique, les Anglais ont fait choix, pour les amans malheureux, du saule, dont les espèces aiment en général les lieux solitaires, fleurissent au premier printemps et abondent dans la Grande-Bretagne. C'est à l'ombre des rameaux argentés de cet arbre que Shakespear place l'héroïne de sa célèbre romance. En voici le sujet.

Othello était un Maure très-brave, que sa valeur et ses succès élevèrent à la dignité de général des troupes de la république de Venise. Il avait épousé dans cette ville, sortie des flots, une jeune personne d'une grande vertu et d'une rare beauté. Il vivait heureux, quand, séduit par un de ces hommes lâches et méchants qui font métier de la calomnie, il crut avoir acquis la conviction de l'infidélité de *Desdemona*. Aveuglé par sa passion, trompé par quelques apparences équivoques, en proie à toute la rage de la jalousie, il arrête sa mort pour le soir même. Cette femme ingénue et sage s'aperçoit bientôt de l'égarement de son époux; elle a entendu sortir de sa bouche des mots qui en dénotent tout l'excès. D'horribles pressentiments lui annoncent un malheur prochain; elle éprouve le besoin de répéter la ballade du saule qu'une jeune Mauresse attachée à sa mère et devenue folle d'amour, chantait tou-

jours et qu'elle chanta même en mourant. *Desdemona* repousse avec effort cette idée de son esprit, mais inutilement, elle ne peut s'empêcher de chanter la romance en entier.

En mettant en musique la romance du saule, J. - J. Rousseau lui a imprimé le caractère antique des anciennes ballades, qui s'allie si bien avec l'excessive mélancolie du sujet (1).

Ducis, qui fut l'ami de Rousseau, a traduit ainsi la romance de Shakespeare :

Au pied d'un saule assise tristement,
Voyant couler le ruisseau qui murmure,
La belle Isaure, en pleurant son injure,
Croyait ainsi parler à son amant :

Chantez le saule et sa douce verdure.

Qui peut causer tes soupçons outrageans?
Ingrat ! je t'aime et tu me crois parjure.
On t'a trompé, tu verras l'imposture ;
Tu la verras, il n'en sera plus temps.

Chantez le saule et sa douce verdure.

La rose naît, fleurit, et sent flétrir
Presqu'aussitôt sa couleur vive et pure.
Comme elle, hélas ! je n'eus dans la nature
Que deux instants pour t'aimer et mourir.

Chantez le saule et sa douce verdure.

Si d'un poignard l'erreur armait ta main,
Où chercherais-je une retraite sûre ?
Saule chéri qu'a creusé la nature,
Ah ! par pitié cache-moi dans ton sein !

Chantez le saule et sa douce verdure.

---

(1) On trouve à la fin du premier volume du *Théâtre de* Shakespeare, traduit par Le Tourneur, cette même romance mise en musique par Martini.

Mais le jour baisse, et l'air s'est obscurci :
J'entends crier l'oiseau de triste augure ;
Ces verts rameaux penchent leur chevelure,
Ce saule pleure, et moi je pleure aussi.

Chantez le saule et sa douce verdure.

On dit qu'alors Isaure s'arrêta.
Tout resta mort, muet dans la nature ;
Le vent sans bruit, le ruisseau sans murmure,
Jamais depuis Isaure ne chanta.

Chantez le saule et sa douce verdure.

D'Isaure enfin, quel fut le triste sort ?
Comment conter cette horrible aventure !
Oui, son amant vint dans une nuit obscure,
Et sous ce saule il lui donna la mort.

Saule, ah ! de pleurs couvre au moins sa blessure.

Grétry a fait sur ces paroles une nouvelle musique que l'on trouvera gravée à la fin de ce volume.

IX. (Page 54).

Notice sur Gandat.

Joseph Gandat, habile paysagiste et l'une des premières flûtes de l'Italie, naquit à Paris en 1758, et mourut frappé d'apoplexie foudroyante dans la forêt d'Ermenonville, sur le territoire de Ver. Il fut enterré dans ce village le 4 juin 1794. Pendant plusieurs années il habita l'Italie, cette contrée chérie des beaux-arts, la terre aux grands souvenirs ; quatre cent cinquante dessins-études terminés et un plus grand nombre de croquis sont les monuments du séjour qu'il y fit. Son génie était tout entier. De retour en France, son enthousiasme pour

Rousseau le porta à se fixer à Ermenonville; il y fut généreusement accueilli par René de Girardin, qui aimait et recherchait les hommes à talens. Gandat a peint les vues de ce pays enchanté: elles sont au nombre de vingt-cinq. La plus remarquable est celle qui représente le tombeau de l'île des peupliers. Godefroy les grava toutes en 1781.

X. (Page 64).

Conjectures sur le jeune inconnu.

Il s'est élevé dans les journaux une discussion assez vive sur le jeune homme qui se tua à Ermenonville le 4 juin 1791, pour m'imposer l'obligation d'en parler ici, du moins pour montrer que les sentimens émis à ce sujet sont tous dénués de preuves.

Dès le 1er août 1791, un ouvrage périodique anglais intitulé *The Censor, n. XXIII*, publia l'article suivant: — «Un voyageur qui était dernièrement à Paris, nous mande » qu'un jeune homme, dont le nom demeure inconnu, » est allé à Ermenonville dans les premiers jours de juin, et » s'est brûlé la cervelle près de l'endroit où le célèbre » Rousseau a été enterré. On n'a pu découvrir encore le » motif de cet acte de désespoir. On suppose qu'un amour » malheureux l'a conduit à rechercher dans le tombeau la » fin de ses peines. Nous nous souvenons parfaitement » d'avoir entendu parler d'un jeune homme qu'on disait » être le fils de Rousseau. Il avait découvert son père et il » l'avait même vu. Se trouvant en Angleterre après cette » intéressante découverte, il communiqua son aventure à » quelques personnes qui lui avaient donné des marques » particulières d'attention. C'était un jeune homme bien

» fait et fortement enclin à la mélancolie. Ses amis disent
» qu'il se plaisait à faire des courses dans la campagne, et
» qu'il passait des heures entières absorbé dans ses rêve-
» ries. Il avait l'air, comme le dit SHAKESPEARE,

« *Like patience on a monument*
« *Smiling at grief.* . . . . . (1).

» Il ne prononçait jamais le nom de ROUSSEAU sans
» être vivement ému. Il paraît cependant qu'il n'avait
» confié son secret qu'à peu de personnes. Probablement
» par respect pour la mémoire de son père. Il y a quelques
« mois qu'il retourna dans son pays. Ces circonstances
» peuvent faire soupçonner que le jeune homme qui a
» commis un suicide à Ermenonville, est la même per-
» sonne de laquelle nous venons de parler. Quoique ce ne
» soit qu'une simple conjecture, nous ne serions pas
» surpris que des recherches ultérieures confirmassent
» notre soupçon. »

En 1813, M. GUNTHER, d'Aix-la-Chapelle, a publié dans un numéro du *Mercure de la Roer*, qui s'imprimait dans cette ville, une notice fort longue sur cet événement. Il annonce avoir puisé les faits à des sources qu'il croit certaines, et paraît convaincu de la vérité de ce qu'il raconte. Voici la substance de cette notice :

Un colon très-riche, nommé *M. Anson*, après avoir vu périr, par une maladie épidémique, toute sa famille aux Indes occidentales, où il était établi, prit le parti, pour échapper à de tristes souvenirs, de se transporter en France avec toute sa fortune. Après son arrivée il vint, comme font tous les étrangers, visiter Paris, ses monu-

---

(1) De la statue de la patience assise sur un tombeau, souriant à sa douleur.

mens et ses établissemens publics. En parcourant les salles de la maison des enfans-trouvés, il fut si vivement frappé de la figure intéressante d'un jeune garçon de dix à douze ans, qu'il ressentit sur-le-champ le besoin de le tirer de l'humble état où il le trouvait. Il n'eut qu'à se faire connaître et à remplir quelques formalités pour obtenir l'enfant, à qui il donna le nom de *Germain*, et qu'il plaça dans une maison d'éducation. Il l'y laissa jusqu'à sa dix-huitième année; mais, étant allé à cette époque pour l'en retirer, il fut séduit par les charmes de la nièce de l'instituteur, en devint subitement amoureux, et était déjà déterminé à lui donner sa main, lorsqu'il découvrit, avec autant de surprise que de douleur, que *Germain* était son rival. M. *Anson*, ne se sentant pas assez d'empire sur lui-même pour vaincre sa passion et sacrifier son bonheur à celui de son fils adoptif, lui enjoignit de partir à l'instant pour voyager. Avant de s'en séparer, il lui remit une carte hiéroglyphique trouvée sur lui lors de son exposition : on la lui avait remise à la maison des enfans-trouvés lorsqu'il en avait tiré *Germain*.

Le malheureux jeune homme, après avoir, pendant plusieurs années, parcouru différents pays, revint en France et alla à Ermenonville. Là, en se promenant dans les bois où Rousseau venait herboriser chaque jour, il y perdit son porte-feuille. Jean-Jacques le trouva, et par une curiosité assez naturelle, il l'ouvrit : mais que l'on juge quel dut être son étonnement, en y voyant la carte couverte de caractères hiéroglyphiques tracés de sa main, et qu'il avait attachée au bras d'un de ses enfans. Cependant, *Germain*, qui s'était aperçu de sa perte, revenait sur ses pas, et voyant son porte-feuille dans les mains de Rousseau, il s'approche et le réclame, en désignant ce qu'il renferme. Le philosophe le regarde un moment en silence, se jette dans ses bras, le serre contre sa poitrine, et lui

dit, les larmes aux yeux : « Jeune homme, tu vois en « moi le plus coupable des hommes, mais ce coupable est « ton père. Si tu te sens le courage de lui pardonner ; » reviens demain ici à la même heure. » *Germain* revint, mais le lendemain Rousseau n'était plus ; il n'avait pu résister à une impression aussi vive, aussi cruelle. Son malheureux fils, en proie à la plus sombre mélancolie, au lieu d'aller à Paris, comme il en avait le projet, reprit sur le champ le cours de ses voyages.

Au bout de quelques années, son ancien instituteur, avec lequel il était toujours resté en correspondance, attaqué d'une maladie grave, et sentant sa fin approcher, lui écrivit pour l'engager à venir le remplacer. A cette nouvelle, *Germain* reprit la route de Paris. Il espérait que *Thérèse*, dont son instituteur s'était fait une loi de ne lui parler jamais dans ses lettres, lui serait restée fidèle ; mais en arrivant il apprit qu'elle était l'épouse de M. *Anson*, mère de plusieurs enfans, et qu'il lui fallait renoncer à la seule idée de bonheur dont il s'était bercé pendant cinq ans d'exil. Alors n'écoutant plus que son désespoir, il retourna à Ermenonville, et se brûla la cervelle sur le tombeau de son père.

Telle est l'anecdote que M. Gunther raconte, en disant *qu'il se serait dispensé de la publier, s'il n'avait pas la conviction qu'elle est de la plus exacte vérité.* L'erreur plaît et convient à tant de gens, qu'un journal, qui s'est emparé du roman de M. Gunther, ajoute qu'il doit ces faits à cet écrivain *qui a entre ses mains tous les renseignemens qui peuvent les constater*, ce qui veut donner à entendre qu'on ne saurait les révoquer en doute ; mais on n'a pas fait attention que M. Gunther n'a parlé que de sa propre conviction, et non point de tous les renseignemens qui peuvent constater l'anecdote : ce qui est bien différent ; car tous les renseignemens qui peu-

vent constater une chose sont nécessairement de nature à entraîner une conviction générale ; au lieu qu'une conviction individuelle s'opère quelquefois d'après les indices les plus légers, et il ne serait pas du tout étonnant que M. Gunther eût puisé la sienne dans un roman de Saul Ascher, intitulé: *Le Fils de J. J.* Rousseau, publié à Berlin en 1802, et dont son anecdote n'est absolument qu'un précis. Cette identité jette beaucoup de doutes sur la vérité des éléments de conviction de M. Gunther, et rend inutiles les pièces plus ou moins incertaines que l'on pourrait citer pour l'appuyer (1).

A cette époque, les journaux français rapportèrent la fable composée par M. Gunther ; le *Journal de Paris* du 30 juillet 1813, après avoir cité celle du *Censeur* anglais, ajouta : « La lettre suivante, sur le même sujet, nous a « paru digne de l'attention de nos lecteurs. — « M. le ré- « dacteur, dans ce moment où plusieurs journaux sup- « posent que l'infortuné jeune homme qui se donna la mort « dans les bois d'Ermenonville, était un des fils de J.-J. « Rousseau, je m'empresse de rappeller qu'une semblable « conjecture est depuis long-temps consignée dans un « ouvrage français intitulé : *Voyage à l'Ile des Peupliers*, « par Arsenne Thiébaut, qui parut en l'an VII (1798), chez le libraire *Lepetit*. Ce livre donne les raisons qui « portèrent l'auteur à penser ainsi, et l'on y trouve la « lettre du jeune homme, signée (3. S. 1. L. S. R.....) ».

Le 5 août suivant, je réclamai contre cette assertion, en ces termes : « Permettez-moi, Monsieur, de relever « une erreur commise dans votre feuille du 30 juillet der- « nier. Je n'ai point assuré dans mon *Voyage à l'Ile des* « *Peupliers*, publié en 1797, que le jeune homme qui se

(1) On avait eu, en septembre 1813, la maladresse de mettre cette fable sur la scène à l'Odéon. Les sifflets ont fait justice du drame.

« donna la mort le 4 juin 1791, dans les jardins d'Ermenonville, fût un fils de J.-J. Rousseau. Cette opinion n'a jamais été la mienne. J'ai seulement cité le « bruit qui circula dans le temps sur cet objet. Quelques « traits de ressemblance avec Jean-Jacques, l'extrême « bonté de ce malheureux, sa mélancolie profonde et « l'ignorance dans laquelle on sera toujours sur son « nom, sa famille et le lieu de sa naissance, accrédi- « tèrent, dans le temps, cette prévention; mais rien « ne la légitime à mes yeux, et rien dans sa lettre, que « j'ai le premier mise au jour, ne peut raisonnablement « la faire naître. Cette histoire, ainsi que celle donnée « par MM. Ascher et Gunther, sont de véritables ro- « mans. Je publierai quelque jour les notes curieuses que « j'ai recueillies sur ce jeune homme, sur son amie que j'ai « connue, et qui vint, pendant onze ans, toujours à la « même époque, visiter la tombe de celui qu'elle aimait « et ne put avoir pour époux, etc. ».

C'est ici l'occasion de raconter une anecdote qui me revient à la pensée. Le fait appartient à l'année 1790; j'avais alors douze ans. Ma mère, mon excellente mère, était connue par son enthousiasme pour Rousseau. Un jeune homme nouvellement arrivé dans le département des Vosges, où ma famille résidait alors, demande à lui parler. Sa figure était intéressante; il paraissait fort enclin à la mélancolie. Il déclare à ma mère qu'il est fils de Rousseau, qu'il porte sur une épaule et au talon un signe que son père y imprima avant de le faire mettre aux Enfants-Trouvés; et que le secret de sa naissance lui avait été révélé à Genève par M. Moultou, l'ami le plus fidèle de Jean-Jacques (1). Il ajoute que son intention

(1) On se rappelle que Rousseau avait fait mettre un chiffre dans les langes de l'aîné des enfans de *Thérèse*, mais que douze ou quatorze

est de se rendre à Paris pour se faire reconnaître par l'Assemblée nationale. Il est porteur de lettres de recommandation de M. Moultou, dans lesquelles on atteste les faits qu'il avance; ses récits eux-mêmes ont un air de vérité capable de séduire les moins crédules. Ma famille lui fit un bon accueil : il y parut fort sensible. Avant de s'en aller, il nous laissa un portrait de Rousseau qu'il disait avoir copié sur celui que possédait M. Moultou. Ma mère lui donna l'argent nécessaire pour continuer commodément sa route ; de son côté, mon père qui ne demandait qu'à rendre service, mon père le chargea de quelques lettres pour Paris. Depuis ce temps-là, malgré toutes nos recherches, nous n'en avons plus entendu parler.

XI. (Page 65).

Lettre du jeune inconnu à René de Girardin.

« Monsieur, il est impossible de vous dire tout-à-fait le sujet de ma mort, et quand je le voudrais, je ne le pourrais pas ; l'état violent où je me trouve me rend incapable de toute méditation. Je vous écris uniquement pour vous supplier, au nom de ce qui est le plus cher à votre cœur, de faire déposer mon corps sous quelqu'épais feuillage dans un de vos admirables jardins..... Gardez-vous bien de supposer un motif honteux à ma mort : mon âme fut toujours pure..... Victime de l'amour, victime d'un père qui..... Qu'allais-je dire ? Je lui pardonne le mal qu'il me fait, mais que sa fille..... Je suis à plaindre, Monsieur. »

---

ans après ce chiffre à la main, on ne put retrouver l'enfant. *Confessions*, liv. XI, pag. 187 du tom. XXII.

« Je suis d'une famille obscure, je ne sais rien, je ne fus rien que trompé, que trahi de toutes parts. Devenu mysantrope, depuis fort long-temps, j'étais comme un fou qui boude contre le genre humain, sans cependant cesser d'être bon dans le fond de l'âme, et d'observer les règles des honnêtes bienséances. Je n'étais d'aucun pays, toutes les nations m'étaient indifférentes, j'errais en vrai cosmopolyte sur ce vaste univers. Partout où je voyais la belle nature, des bois, des coteaux, des prairies émaillées, je me trouvais chez moi. Ma religion fut celle d'un homme de bien, d'un être qui sait penser et se rend compte des merveilles qui constituent l'ensemble de la création..... Voilà, Monsieur, la profession de foi à laquelle on ne m'a jamais vu déroger ; elle fut gravée dans mon cœnr par une cause plus efficace et plus puissante que celle des hommes ; aussi l'autorité des écrits mensongers, ni celle des opinions n'ébranlèrent jamais mes principes. »

« Je vous en prie, Monsieur, ne me refusez pas la sépulture que je vous demande. Je suis un infortuné, mais, peut-être, ne m'auriez-vous pas jugé indigne de votre cœur généreux..... Si j'osais encore former un vœu, je voudrais reposer aux environs de cette île, si chère aux âmes sensibles, où l'immortel Rousseau dort depuis treize ans..... »

« Il n'est point dans mon cœur de vous tromper, Monsieur. N'ordonnez aucune dépense, vous n'en seriez jamais remboursé. Sans fortune sur la terre, j'ai vécu, depuis quinze ans, sans parens, et maintenant je ne compte plus un ami. Confiez donc le soin de m'enterrer à deux bons vieillards qui me plaindront sans me mépriser : je leur donne tout ce qui se trouvera sur moi. »

« Ne me jugez pas trop sévèrement : croyez, Monsieur, que l'honnête homme se trouve par fois dans des circons-

tances où la vie n'est plus qu'un véritable fardeau qui le rend à charge à lui-même. Quand il est assez sage pour n'en point imposer à ses propres lumières, il voit les choses telles qu'elles sont, sans les couvrir du voile trompeur de l'illusion, qui toujours flatte de vaines espérances..... Plus je réfléchis sur les différentes causes des malheurs qui m'accablent, plus je vois que la nature ne m'avait point organisé pour vivre plus long-temps parmi les hommes, et supporter leurs injustices ..... »

« On a dit avec raison qu'il faut plus de vertu et plus de courage qu'on ne pense pour le suicide. Celui-là qui n'a ni cœur ni sentiment n'en est pas capable..... Quand on n'est attaché par aucun lien à la société, quand on n'a ni enfans à protéger, ni père à secourir, quand on ne possède pas un cœur pour reposer le sien, sans doute on est libre de quitter la vie : à qui peut-on manquer ?..... Au reste, Monsieur, ne craignez point la contagion de mon exemple, peu d'hommes seraient dans le cas de m'imiter..... Ce n'est pas l'ouvrage d'un seul jour.... Qui peut le savoir mieux que moi..... »

« Mon état est si déchirant qu'il m'est impossible d'achever cette lettre..... Hier, j'ai pu écrire à plusieurs personnes (1) ; mais aujourd'hui je ne saurais exprimer mes idées dans un ordre convenable..... C'est un amour malheureux, c'est-la mélancolie et mon excessive sensibilité qui m'ont perdu. La position est trop violente, on n'y résiste pas long-temps. »

« Adieu, Monsieur, je meurs le cœur rempli de vous et de vos bienfaits ; je meurs avec la vive persuasion que vous m'accorderez la première et dernière grâce que

---

(1) Il est à présumer que ce fut ce jour-là qu'il écrivit à celle qu'il aimait, puisque, comme on l'a vu plus haut, page 64, elle est venue le cinq de juin à Ermenonville.

j'attends de vous. C'est un devoir sacré que votre cœur vous imposera..... Je vais donc parcourir le grand espace et bientôt savoir la cause qui fait que j'étais né sensible... »

« Ermenonville, 4 juin 1791 (ainsi signé).

3. S. 1. L. S. R..... »

P. S. — « Trouvez bon, Monsieur, que je taise mon nom. Je suis homme, je suis malheureux, ces titres seuls doivent vous suffire..... Daignez croire que vous n'aurez pas obligé un ingrat, si toutefois il était possible à l'homme d'être reconnaissant après sa mort..... »

Sur le dos de la lettre étaient écrites ces lignes : — « Je prie, au nom du ciel, tous ceux qui trouveront cette lettre, de la faire passer le plutôt possible à M. le marquis de Girardin à qui je l'adresse. Elle n'est écrite que pour un ami de la vérité, exempt de tous préjugés. »

« Estimables habitants d'Ermenonville, n'accusez personne ; je suis le seul coupable, si toutefois il y en a un... Je supplie ceux qui découvriront mon corps, d'empêcher qu'il soit enterré avant que M. de Girardin ait pris lecture de ma lettre, qui contient mes dernières intentions. »

XII. (Page 74).

Palémon, Idylle traduite de Gessner.

Que l'aurore brille agréablement à travers ces coudriers et ces rosiers sauvages, qui s'étendent devant ma fenêtre ! Que l'hirondelle chante gaîment sur la poutre qui soutient ma cabane ! La vive alouette chante aussi du haut des airs. Toute la nature s'éveille. La rosée a ranimé les

plantes, elles semblent rajeunies ; je crois rajeunir aussi. Mon bâton, le soutien de ma vieillesse, va me conduire à la porte de ma chaumière. Là, je me placerai vis-à-vis du soleil levant, et je parcourrai des yeux la verdure des prés.

Que tout ce qui m'entoure est beau ! Tout ce que j'entends est la voix du bonheur et de la reconnaissance. Les oiseaux dans les airs, les bergers dans la plaine chantent la joie qui les anime ; les troupeaux sur les collines verdoyantes et dans les vallons entrecoupés de ruisseaux, expriment le plaisir par leurs mugissements. Combien de temps, ô Dieux ! combien de temps serai-je encore témoin de votre bonté ? J'ai vu quatre-vingt-dix fois la révolution des saisons, et quand mes pensées se tournent en arrière pour contempler depuis ce moment jusqu'à l'heure de ma naissance, cette vaste, mais douce perspective, dont le premier terme échappe à ma vue, et semble se perdre dans le vague d'un air pur et serein, ah ! qu'alors tout mon cœur est ému ! Ce transport que ma langue ne peut balbutier, ces larmes de joie que je répands, ah Dieux ! ne sont-ce pas là de trop faibles actions de grâces pour vos bienfaits ? Ah ! coulez, mes larmes, coulez le long de mes joues. Quand je regarde en arrière, il me semble que toute ma vie n'a été qu'un long printemps, et que les moments ténébreux, semés dans son cours, ont été de ces orages passagers, qui rafraîchissent les campagnes et raniment les plantes. Jamais une contagion funeste n'a diminué notre troupeau ; jamais aucun accident n'a fait périr nos arbres ; jamais l'infortune ne s'est reposée longtemps sur cette cabane.

Avec quels transports j'envisageais l'avenir, lorsque mes enfants souriaient en folâtrant dans mes bras, ou lorsque ma main guidait leurs pas chancelants ! En voyant germer ces tendres rejetons, je portais ma vue dans l'ave-

nir ; je versais des larmes de joie ; je veux, disais-je, les garantir de tous les accidents, je veillerai sur leur croissance ; les Dieux béniront mes efforts ; ils s'élèveront ; ils porteront des fruits ; ils deviendront arbres, et la douce fraîcheur de leur ombre récréera ma faible vieillesse. En parlant ainsi, je les pressais contre ma poitrine. Maintenant qu'ils ont achevé de croître sous la bénédiction des Dieux, ma vieillesse grisonnante trouve sous leur ombre un heureux abri. C'est ainsi que j'ai vu croître ces pommiers, ces poiriers, et ces grands noyers, que j'ai plantés dans ma jeunesse autour de ma cabane. Ils étendent au loin leurs rameaux antiques, et couvrent d'un ombrage agréable ma petite habitation.

La plus cruelle de toutes mes peines, ce fut, ô ma chère *Myrta !* ce fut lorsque, penchée sur mon sein palpitant, tu expiras dans mes embrassements. Douze fois déjà le printemps a paré ta tombe de fleurs. Mais le jour, l'heureux jour approche, où mes restes inanimés seront étendus près des tiens. La nuit prochaine va peut-être en amener le moment.

Je vois avec plaisir ma barbe grise flotter en ondes blanchâtres sur ma poitrine, et rendre témoignage de la constante bonté des Dieux. Doux zéphirs, qui voltigez autour de moi, ne dédaignez pas de vous jouer dans les replis argentés que ma barbe forme sur mon menton : ils valent bien les cheveux blonds du jeune homme enjoué, et les boucles brunes qui flottent sur le cou de la jeune fille dans la fleur de sa beauté.

Que ce jour soit pour ma vieillesse un jour de réjouissance ! Je rassemblerai autour de moi tous mes enfants, et jusqu'à mon petit-fils qui commence à bégayer. J'offrirai aux Dieux un sacrifice : l'autel sera placé ici, à l'entrée de ma cabane, j'entourerai ma tête d'une guirlande ; ma faible main prendra la lyre, et tous ensemble nous

chanterons autour de l'autel un cantique de louanges. Je couvrirai ensuite ma table de fleurs et de fruits, et au milieu de la joie de nos entretiens, nous mangerons la victime.

Ayant ainsi parlé, *Palémon* se leva en tremblant, et s'appuyant sur son bâton, il appela ses enfants, et célébra gaîment avec eux une fête en l'honneur des Dieux.

Le soir vint, *Palémon*, rempli d'un saint pressentiment, dit à ses fils rassemblés autour de lui, les yeux tendrement attachés sur leur père : « O mes enfans ! sortons ; « allons visiter la tombe de *Myrta*, nous y répandrons « du vin et du miel, et nous terminerons la fête par des « hymnes. » Ils sortirent et allèrent sur la tombe. « Embrassez-moi mes enfants, » dit alors le vieillard, plongé dans un saint ravissement. Tout-à-coup, au milieu de leurs embrassements, il fut changé en un cyprès, dont l'ombre couvre encore le tombeau de *Myrta*.

La lune, paisible témoin de cette aventure, s'arrêta dans sa course. Quiconque se repose à l'ombre de cet arbre, se sent le cœur agité d'un saint transport, et de pieuses larmes coulent de ses yeux (1).

XIII. (Page 109).

Essai d'une Flore d'Ermenonville.

Dans cet essai, fruit de quelques herborisations faites à diverses époques, pendant mes différents séjours à Ermenonville, je ne prétends point avoir épuisé le sujet; je

---

(1) Les citoyens de Corinthe honoraient sous le nom de *Palæmon* la sainteté du serment. (Pausanias, II. 2.) C'est le même dieu que les Phéniciens appellaient *Mélicerte* et les Latins *Portumnus*.

cite seulement les végétaux que j'ai recueillis, ayant soin toutefois de placer un R à la suite de ceux observés par J.-J. Rousseau et que l'on voit dans son herbier. Au lieu de suivre la méthode ordinaire, j'ai cru devoir adopter l'époque précise de la floraison, comme un moyen de satisfaire, d'une manière prompte et certaine, la curiosité de l'élève botaniste et celle des visiteurs d'Ermenonville. On aime à lier connaissance avec les plantes qui embellissent le lieu où l'on vient chercher des sensations douces et se reposer des fatigues de la ville. C'est d'ailleurs la marche la plus régulière et la plus convenable pour donner une flore locale et répondre à la vérité de ce mot. Après le nom linnéen, je donne les noms vulgaires; je rappelle ensuite la couleur la plus constante de la fleur, et je termine cette espèce de signalement en indiquant par des chiffres la classe et l'ordre que la plante occupe dans le système sexuel. Quant aux autres détails, dont l'étendue aurait de beaucoup dépassé les bornes que j'ai dû me prescrire, on les trouvera dans tous les livres de botanique, particulièrement dans la *Flore des environs de Paris*, par F. V. Mérat.

AVRIL.

Acer campestre. — Érable ordinaire. — Fleurs d'un jaune pâle. — Classe XXIII, ordre 1.

— *Platanoïdes.* — Érable plane. — *id.* — *id.*

— *Pseudo-platanus.* — Sycomore. — *id.* — *id.*

Actæa spicata. — Herbe de Christophe, christophoriane. — Blanches. — XIII. 1.

Adoxa moschatellina. — Moscatelle, herbe du musc — Verdâtres. — VIII. 4.

Agrostis minima.—Petit foin, agrostis mignon.— Fleurs légèrement violacées. — III. 2.

Aira præcox. — Canche, erbin précoce. — Herbacées. — III. 2.

Allium ursynum. — Ail d'ours. moly d'oursin. — Blanches. — VI. 1.

Alyssum calycinum. — Corbeille d'or, alysse caliculée. — Jaunes. — XV. 1.

— *Spinosum*. — Thlaspi épineux — Blanches. — *id*.

Anemone nemorosa. — Anémone ou renoncule des bois. — Blanches légèrement marquées de rouge. — XIII. 10. — R.

— *Ranunculoïdes*. — Sylvie Jaune. — jaunes. — *id*.

— *Trifolia*. — Sylvie blanche, anémone tréflée. — Blanches. — *id*.

Anthoxanthum odoratum. — Fleur des Bressans, flouve odorante. — Herbacées. — II. 2.

Asarum europæum. — Cabaret, oreille d'homme. — Pourpre noir. — XI. 1.

Betula alba. — Bouleau, arbre d'amour et de la sagesse, sceptre d'école. — Jaune-soufre. — XXI. 4.

— *Alnus*.—Aune, bouleau vergne. — Jaunes.—*id*.

Brassica napus. — Navet. — Jaunes. — XV. 2.

— *Oleracea*. — Chou ordinaire ou potager. — Couleur de soufre. — *id*.

— *Rapa*. — Rave. — Violettes pâles. — *id*.

Buxus sempervirens. — Buis ordinaire ou bénit.— Blanc-sale. — XXI. 4.

Caltha palustris. — Souci des marais, populage. — Jaunes. — XIII. 10.

Callitriche verna. — Étoile d'eau. — Jaunâtres. — I. 2. — R.

Cardamine amara. — Cresson amer. — Blanches. — XV. 2. — (Peu commune). R.

Cardamine hirsuta. — Cardamine velue. — Fleurs blanches. — XV. 2.

— *Pratensis.* — Cresson élégant, cressonnette. — Lilas, ou violettes. — *id.* — R.

Carex arenaria. — Laîche des sables. — Jaune soufre. — XXI. 3.

— *Brizoïdes.* — L. briza. — *id.* — *id.*

— *Cœspitosa.* — L. en gazon. — *id.* — *id.*

— *Digitata.* — L. digitée, caret à éventail. — *id.* — *id.*

— *Dioica.* — Caret dioïque. — *id.* — *id.*

— *Distans.* — L. à épis écartés, caret espacé. — *id.* — *id.*

— *Flava.* — L. jaune ou blonde. — *id.* — *id.*

— *Fulva.* — L. fauve. — *id.* — *id.*

— *Glauca.* — L. glauque. — *id.* — *id.*

— *Hirta.* — L. velue. — *id.* — *id.*

— *Humilis.* — L. humble. — *id.* — *id.*

— *Leporina.* — L. de lièvre, caret nu. — *id.* — *id.*

— *Longifolia.* — L. à longues feuilles. — *id.* — *id.*

— *Melanochloros.* — L. noire-verte. — *id.* — *id.*

— *Montana.* — L. des montagnes. — *id.* — *id.*

— *Muricata.* — L. piquante, caret muré. — *id.* — *id.*

— *Nigra.* — L. à épis noirs. — *id.* — *id.*

— *Panicea.* — L. miliée. — *id.* — *id.*

— *Pendula.* — L. pendante. — *id.* — *id.*

— *Pilulifera.* — L. porte-pilules. — *id.* — *id.*

— *Pseudo-cyperus.* — Faux souchet. — *id.* — *id.*

— *Ringens.* — L. à épis roides. — *id.* — *id.*

— *Vesicaria.* — L. à vessie. — *id.* — *id.*

— *Virens.* — L. verdoyante. — *id.* — *id.*

— *Vulpina.* — L. hérissée, caret des renards. — *id.* — *id.*

Carpinus betulus. — Charme, bétille, charmille. — Rousses. — XXI. 13.

Cerastium semi-decandrum. — Mouron printanier. — Fleurs blanches. — X. 5.

Chærophyllum sylvestre — Persil d'âne, cerfeuil sauvage, cicutaire officinale. — Blanches. — V. 2.

Cheiranthus cheiri. — Giroflée des murailles, ravenelle, bâton d'or. — Jaune doré. — XV. 2.

Chrysosplenium alternifolium. — Saxifrage dorée, dorine, hépatique des marais. — Jaunes. — X. 2.

Corylus avellana. — Noisetier, coudrier, avellanier. — — Fleurs mâles, jaunes ; fem. rouges. — XXI. 13.

Crepis biennis. — Crépide-pissenlit, fuselée biennale. — Jaunes. — XIX. 1.

Daphne mezereum. — Bois gentil. — Rouges. — VIII. 1.

— *Laureola.* — Lauréole, garou. — *id.* — *id.*

Draba muralis. — Drave des murailles. — Blanches. — XV. 1.

— *Verna.* — Drave printannière. — *id.* — *id.*

Erica scoparia. — Bruyère à balais. — Grises. — VIII. 1.

Evonymus europæus. — Fusain, bonnet de prêtre. — Blanc-verdâtre. — V. 1.

Fragaria sterilis. — Fraisier stérile. — Blanches. — XII. 10,

— *Vesca.* — Fraisier odorant. — *id.* — *id.*

Fumaria bulbosa. — Fumeterre bulbeuse. — Rouges ou blanches. — XVII. 6.

Genista pilosa. — Genêt tomenteux, génestrole rampante. — Jaunes. — XVII. 10.

Gentiana nivalis. — Gentiane d'hiver. — Bleues. — V. 2.

Glecoma hederacea. — Lierre terrestre, herbe de S. Jean. — Bleues. — XIV. 1.

Gnaphalium dioicum. — Pied de chat, piéchatier, perlière dioïque. — Rouges. — XIX. 2.

Helleborus fœtidus. — Pied de griffon. — Fleurs vertes, bordées de rouges. — XIII. 10.

— *Hiemalis.* — Hellébore jaune ou d'hiver. — Jaunes. — *id.*

Holosteum umbellatum. — Morgeline, holostée. — Blanches. — III. 3.

Iberis nudicaulis. — Petit cresson, petite bourse du berger. — Blanches. — XV. 1.

Iris pumila. — Petite flambe, iris naine. — Principalement purpurines. — III. 1.

Juncus campestris. — Jonc des champs. — Jaune-pâle. — VI, 1.

— *Pilosus.* — Jonc poilu. — *id.* — *id.*

Juniperus communis. — Genévrier. — fl. mâles, couleur de soufre; fem. vertes. — XXII. 16.

Lamium purpureum. — Pain de poulet, lamier rouge ou pourpré; — Purpurines. — XIV. 1.

— *Hibrydum.* — L. bâtard. — Blanches. — *id.*

— *Amplex icaule.* — L. embrassant. — Rouges. — *id.*

Lepidium petræum. — Passerage des rochers. — Blanches. — XV. 1.

— *Procumbens.* — P. couchée. — *id.* — *id.*

Mercurialis perennis. — Mercuriale des bois. — Blanc sale. — XXII. 9.

Miryca gale. — Galé odorant, piment royal, thé de Simon Pauli. — Jaunâtres. — XXII. 4. — R.

Narcissus pseudo-narcissus. — Faux narcisse. — Jaunes. — VI. 1.

Orchis incarnata. — Orquis incarnat. — Purpurines. — XX. 2.

— *Latifolia.* — O. palmet ou palmé. — Rouges. — *id.*

Orchis mascula.—Orquis à fleurs tachées; satirion mâle. — Fleurs rouges. — XX. 2.

— *Militaris.* — Casque de militaire. — Rouge-pâle. — *id.*

— *Pallens.* — O. rose, ou pâle. — Jaunâtres. — *id.*

Ornithogalum luteum. — Ornithogale jaune. — Jaunes. — VI. 1.

— *Minimum.* — O. plume-d'oiseau. — *id.* — *id.*

Orobus tuberosus.—Orobe tubéreuse.— Rouges-bleuâtres. — XVII. 10.

Oxalis acetosella.—Alléluia, pain de coucou, oseille des bucherons, surelle. — Blanches. — X. 5.

Populus fastigiata. — Peuplier d'Italie. — Rouge de brique. — XXII. 8.

— *Alba.* — P. blanc. — fl. mâles, rouge de brique; fem. couleur cendrée. — *id.*

— *Nigra.* — P. noir. — Rouge de brique. — *id.*

— *Tremula.* — Tremble. — *id.* — *id.*

Potamogeton crispum.—Laitue de grenouilles, épi d'eau frisé. — Blanc sale. — IV. 4.

Potentilla verna. — Farcinière, quintefeuille printanière. — Jaunes. — XII. 10.

Primula veris. — Primevère. — Jaunes. — V. 1.

— *Elatior.* — Fleur de coucou. — Jaune d'or. — *id.*

— *Grandiflora.* — Printanière. — Jaune pâle. — *id.*

Prunus cerasus. — Cerisier. — Blanches-rosées.—XII. 1.

— *Spinosa.* — Prunellier. — Blanches. — *id.*

Pyrus malus. —Pommier.—Blanches marquées de rouge. —XII. 5.

Ranunculus bulbosus. — Bassinet, grenouillette. — Jaunes. — XIII. 10.

— *Ficaria.* — Ficaire, éclairette. — Jaunes. — *id.*

Salix alba. — Saule commun. — Jaune-soufre. — XXII. 2.

Salix arenaria. — Saule des sables, saule nain. — Fleurs blanchâtres. — XXII. 2.

— *Capræa.* — S. marsault, chaleb. Jaunes. — *id.*

— *Pentandra.* — S. odorant ou rouge. — Jaune soufre. — *id.* — R.

— *Viminealis.* — Osier blanc, vert ou noir, zénigole. — Jaunes. — *id.*

— *Vitellina.* — O. jaune, bois jaune, amarinier. — Jaune-soufre. — *id.*

— *Ulmifolia.* — Saule à feuilles d'orme. — Jaune-soufre. — *id.*

Saxifraga granulata. — Perce-pierre. — Blanches. — X. 2. — R.

Scilla bifolia. — Scille à deux feuilles, ornithogale double feuille. — bleues ou blanches — VI. 1.

Scrophularia vernalis. — Herbe du printemps. — Jaunes. — XIV. 2.

Taxus baccata. — If. — fl. mâles, couleur de soufre; fem. vertes. — XXII. 16.

Trifolium procumbens. — Trèfle nain, triolet couché. — Jaunes. — XVII. 10.

Tussilago farfara. — Pas d'âne, herbe S. Quirin — Jaunes. — XIX. 2

— *Petasites.* — Pétasite, herbe aux teigneux. — Rouges, tâchées de blanc. — *id.*

Ulmus campestris. — Orme ordinaire; arbre au pauvre homme. — Herbacées, et légèrement rosées. — V. 2.

— *Pedunculata.* — O. pédonculé. — *Id.* — *id.*

Ulex europæus. — Ajonc, jonc marin, genêt épineux. — Jaunes. — XVII. 10.

Vaccinium myrtilus. — Raisin des bois, myrtille, brimbelle. — Rougeâtres. — VIII. 1.

— *Oxycoccos.* — Canneberge; coussinet, airelle des marais. — *id.* — *id.* — R.

Veronica arvensis. — Véronique des champs. — Fleurs bleues. — II. 1.

— *Hederæfolia.* — V. à feuilles de lierre. — Bleues ou blanches. — *id.*

— *Triphyllos.* — V. à trois feuilles ou tréflée. — *Id.* — *id.*

— *Verna.* — V. printanière. — Bleues. — *id.*

Vicia lathyroïdes. — Vesce-lathyroïde, vesce gessière. — Rouges. — XVII. 10.

Viola canina. — Violette des chiens ou sauvage. — Violettes. — XIX. 6.

— *Hirta.* — Ipécacuana bâtard. — *id.* — *id.*

— *Odorata.* — Violette odorante. — *id.* — *id.*

— *Palustris.* — V. des marais. — *id.* — *id.*

Zanichellia palustris. — Algoïde des marais. — Blanc-sale. — XXI. 1. — R.

MAI.

Æsculus hippocastanum. — Marronier d'Inde. — Blanches et tachées de rouges. — VII. 1.

Aira cariophyllea. — Canche à feuilles d'œillet, erbin-œilleton. — Herbacées. — III. 2.

Allium moly. — Moly jaune, ail doré. — Jaunes. — VI. 1.

Alyssum alpestre. — Petite cameline. — Jaunes. — XV. 1. — R.

— *Minimum.* — Petite corbeille dorée. — *id.* — *id.*

— *Montanum.* — Alysse des montagnes. — Beau jaune. — *id.*

Anemone pulsatilla. — Coquelourde, pulsatille. — Violettes. — XIII. 10.

Anemone sylvestris. — Anémone des champs. — Fleurs blanches. — XIII. 10. R.

Anthemis arvensis. — Camomille des champs. — Blanches. — XIX 2.

— *Cotula.* — C. puante, maroute fétide. — *id.* — *id.*

Arum maculatum. — Pied de veau, gouet, racine amidonnière. — Blanc sale. XX. 13.

Asclepias vincetoxicum. — Dompte-venin, asclépiade blanche. — Blanches. — V. 2.

Asperula odorata. — Reine des bois, hépatique étoilée. — Blanches. — IV. 1.

Berberis vulgaris. — Épine-vinette, vinetier. — Jaunes. — VI. 1.

Bromus sterilis. — Brome stérile, averon. — Herbacées. — III. 2.

— *Tectorum.* — Brome ordinaire ou des toits. — *id.* — *id.*

Campanula rapunculus. — Raiponce. — Bleues ou blanches. — V. 1. R.

Cardamine impatiens. — Cardamine élastique, cresson à pétale. — Blanches. — XV. 2. — R.

Carduus acanthoïdes. — Chardon acanthin ou épineux. — Rouges. — XIX. 1.

— *Marianus.* — Chardon-marie ou argenté. — *id.* — *id.*

Carex dioica. — Laîche dioïque. — Jaune-soufre. — XXI. 3. — R.

— *Filiformis.* L. filiforme. — *id.* — *id.*

— *Hordeiformis.* — L. orge. — *id.* — *id.*

— *Ovalis.* — L. ovale. — *id.* — *id.*

— *Pulicaris.* — L. pulicaire, carex pucier. — *id.* — *id.*

Chelidonium majus. — Grande chélidoine, éclaire, herbe de l'hirondelle. — Fleurs jaunes. — XIII. 1.

Convallaria bifolia. — Muguet à deux feuilles, mugueret — Blanches — VI. 1.

— *Maialis.* — Muguet ordinaire, lis des vallées. — *id.* — *id.*

— *Multiflora.* — Grand sceau de Salomon, mainte fleurs. — *id.* — *id.*

— *Polygonatum.* — Petit sceau de Salomon, genouillet, herbe de rupture. — *id.* — *id*

Cornus mascula. — Cornouiller mâle. — Jaunes. — IV. 1.

Cratægus aira. — Alouchier-cirier, alisier commun, drouillier. — Blanc sale — XII. 2.

— *Oxyacantha.* — Épine blanche, noble épine, sénellier. — Blanches. — *id.*

— *Oxyacanthoïdes.* — Aubépine à feuilles rondes. — *id.* — *id*

— *Torminalis.* — Alisier ordinaire, sorbier tranchant, torminal. — Blanc sale. — *id.* — R.

Cytisus laburnum. — Aubour, cytise des Alpes. — Jaunes. — XVII. 10. — R.

Eriophorum polystachion. — Lin des marais, chenuelle. — Herbacées. — III. 1.

— *Vaginatum.* — Linaigrette vaginée ou à graine. — *id.* — *id.*

Fagus sylvatica. — Hêtre, foyard. — Herbacées. — XXI. 13.

Festuca duriuscula — Fétuque durette, feugerolle. — Herbacées. — III. 2.

— *Elatior.* — F. élevée. — *id.* — *id.*

— *Fluitans.* — F. flottante, herbe de Prusse ou à la manne. — *id.* — *id.* — R.

Fragaria magna. — Grand fraisier. — Fleurs blanches. — XII. 10.

Fraxinus excelsior. — Frêne. — De couleur brune. — XXI. 3.

Galeopsis galeobdolon. — Ortie jaune, lamier jaune. — — Jaunes. — XIV. 1.

Galium uliginosum. — Caillelait des marécages. — Blanches. — IV. 1.

— *Parisiense.* — Petit grateron, caillelait délicat. — Herbacées. — *id.*

Genista tinctoria. — Genêt des teinturiers, genestrole. Jaunes. — XVII. 2.

Globularia vulgaris. — Globulaire commune. — Ordinairement bleues. — IV. 1.

Hedera quinquefolia. — Vigne vierge. — Blanc sale. — V. 1. — R.

Hedysarum onobrychis. — Sainfoin, gros foin, esparcette, tête de coq. — Herbacées. — XVII. 10. — R.

Hesperis matronalis. — Julienne. — Blanc violet. — XV. 2. — R.

Hieracium sylvaticum. — Épervière des bois. — Jaunes. — XIX. 1,

Hottonia palustris. — Mille feuille aquatique, plumeau. — Blanches rosées. — V. 1.

Hyacinthus cernuus. — Jacinthe de mai. — Bleues. — VI. 1.

— *Comosus.* — Vaciet, jacinthe à toupet. — Bleu pâle. — *id.* — R.

— *Non scriptus.* — Jacinthe des bois ou de mars. — Bleues. — *id*

— *Racemosus* — Ail des chiens, jacinthe à grappes. — *id.* — *id.*

Iris germanica. — Flambe ordinaire, iris d'Allemagne. — Bleues. — III. 1.

Lemna arhiza. — Lentille d'eau sans racines. — Fleurs d'un blanc sale. — XXI 2.

— *Gibba.* — La bosse, grande lentille d'eau. — *id.* — *id.* — R.

— *Minor.* — Petite lentille d'eau, cannilée. — *id.* — R.

— *Polyrhiza.* — Lentille d'eau à racines nombreuses. — *id.* — *id.*

Lithospermum arveuse. — Gremillet, petit gremil, granelle champêtre. — Blanches. — V. 1.

Lysimachia nemorum. — Nummulaire des bois, mouron jaune. — Jaunes. — V. 1. — R.

Melica nutans. — Mélique penchée ou brandillante. — Herbacées. — I . 2.

Melittis melissophyllum. — Mélisse des bois, mélissière. — Blanches tachetées de pourpre. — XIV. 1.

Menyanthes trifoliata. — Trèfle d'eau. — Blanches. — V. 1.

Milium lendigerum. — Millet lendigère. — Herbacées. — III. 2. — R.

Myagrum bursifolium. — Cameline, tabouret. — Jaunes. — XV. 1.

Narcissus poeticus. — Jeannette, narcisse des poëtes. — jaunes ou blanches. — VI. 1.

Ophrys anthropomorpha. — Pantine, ophrys-homme. — blanc aunâtre. — XX. 2. — R.

— *Arachnites.* — Ophrys-araignée. — Roses. — *id.* — R.

— *Insectifera.* — Ophrys-bourdon, frelane. — Blanc rosé. — *id.* — R.

— *Myodes.* — Ophrys-mouche. — purpurines. — *id.* — R.

— *Nidus-avis.* — Nid d'oiseau. — Verdâtres. — *id.* — R.

Ophris paludosa. — Ophrys des marais. — Fleurs verdâtres. — XX. 2. — R.

Orchis maculata. — Orquis maculé. — *id* — R.

— *Morio.* — Morion femelle, orchis bouffon. — Rouges. — *id.* — R.

Orchis pyramidalis. — Orquis pyramidal. — Rouges. — *id.*

Ornithogalum umbellatum. — Dame d'onze heures. — Blanc de lait. — VI. 1.

Papaver rhœas. — Coquelicot, pavot rouge. — Rouges. — XIII. 1.

Pedicularis palustris. — Pédiculaire des marais. — Rouges. — XIV. 2.

— *Sylvatica.* — Herbe aux pois des forêts, fistulaire. — *id.* — *id.*

Phalaris phleoïdes. — Alpiste-fléole, phalaris massette. — Herbacées. — III. 2.

Pimpinella glauca. — Boucage glauque. — Blanches. — V. 2. — R.

Pinguicola vulgaris. — Herbe grasse, grassette. — Violet-pâle. — II. 1.

Pinus abies. — Sapin, pesse. — Couleur de soufre. — XXI. 16.

— *Larix.* — Mélèze. — *id.* — *id.*

— *Picea.* — Épicea. — *id.* — *id.*

— *Sylvestris.* — Pin des montagnes. — *id.* — *id.* — R.

Pisum arvense. — Pois de pigeon. — Rouge-pourpre. — XVII. 2.

— *Sativum.* — Pois ordinaire. — Blanches. — *id.*

Poa bulbosa. — Paturin-échalotte. — Herbacées. — III. 2. — R.

— *Crispa.* — Paturin frisé. — Id. — *id.*

Poterium sanguisorba. — Pimprenelle ordinaire. — Fleurs d'un blanc sale. — XXI. 13.

Prunus domestica. — Prunier ordinaire, pruni er sans épines. — Blanches. - XII. 1.

— *Padus.* — Cerisier à grappes, putiet. — *id.* — *id.* — R.

Pulmonaria officinalis. — Pulmonaire, herbe aux poumons. — Blanches et rouges. — V. 1.

Pyrus communis. — Poirier. — Blanc-rosé. — XII. 5.

Quercus robur. — Chêne-roure, roi des arbres. — Roussâtres. — XXI. 13.

Ranunculus auricomus. — Bouton d'or, tête d'or, renoncule blonde. — Jaunes. — XIII. 10.

— *Parviflora.* — Renoncule à petites fleurs. — Jaunes. — *id.*

Rhamnus catharticus. — Nerprun purgatif, bourg-épine. — Blanc sale. — V. 1.

— *Frangula.* — Bourgène, aune noir. — Verdâtres. — V. 1.

Rhinanthus cristagalli. — Crête de coq, cocriste jaune, pédiculaire jaune. — Jaune-soufre. — XIV. 2.

Robinia pseudo-acacia. — Robinier, faux acacia. — Blanches. — XVII. 10.

Scirpus cœspitosus. — Scirpe en gazon. — Herbacées. — III. 1.

— *Lacustris.* — Scirpe des marais ou fluviatil. — *id.* — *id.*

— *Sylvaticus.* — Scirpe des bois. — *id.* — *id.*

Scorzonera angustifolia. — Salsifis des marais. — Jaunes. — XIX. 10.

Secale cereale. — Seigle. — Herbacées. — III. 2.

Sisymbrium amphibium. — Raifort sauvage ou des marais. — Jaunes. — XV. 2.

Smyrnium olusatrum. — Gros persil, maceron, ache large. — Jaunes. — V. 2.

Sorbus aucuparia. — Sorbier des oiseaux, cochène. — Fleurs d'un blanc sale. — XII. 3.

— *Domestica.* — Cormier. — *id.* — *id.* — R.

Spartium scoparium. — Genêt à balais. — Jaunes. — XVII. 8.

Stellaria holostea. — Étoile des bois, langue d'oiseau — Blanches. — X. 3. — R.

Stipa pennata. — Plumet-panache, aigrette, étiépe. — Blanches. — III. 2.

Syringa vulgaris. — Lilas. — Violacées. — II. 2.

Thuya occidentalis. — Arbre de vie. — Rougeâtres. — XXI. 16.

Tipha latifolia. — Masse d'eau. — Jaune soufre. — XXI. 3.

— *Angustifolia.* — Massette. — *id.* — *id.*

Tragopogon pratense. — Barbe de bouc, bombarde, salsifis des prés. — Jaunes. — XIX. 1.

Trifolium hybridum. — Trèfle hybride. — Incarnates — XVII. 10.

— *Flexuosum.* — Trèfle courbe. — *Id.* — *id.*

Tulipa sylvestris. — Tulipe jaune. — Jaunes. — VI. 1.

Valeriana officinalis. — Valériane des boutiques. — Blanches. — III. 1.

Verbascum blattaria. — Blattaire aux mites, mitier. — Jaunes. — V. 1.

Veronica teucrium. — Teucride d'Allemagne, véronique des prés, teucriette. — Blanches. — II. 1. — R.

— *Chamædris.* — Chenette, véronique des haies. — Bleues. — *id.*

Viburnum lantana. — Mentiane, viorne, hardeau, bourdaine blanche. — Blanches. — V. 3. — R.

— *Opulus.* — Obier, viorne lobée. — *id.* — *id.*

Vicia faba. — Féve de marais. — Blanches. — XVII 2.

Vinca major. — Grande pervenche. — Bleues. — V. 1. — R.

Vinca minor. — Petite pervenche, pucelage. — Fleurs bleues, blanches, roses. — V. 1. — R.

Viola montana. — Violette de montagne. — Violettes. — XIX. 6,

Vitis vinifera. — Vigne, plante de Noé. — Blanc sale. — V. 1.

JUIN.

Achillea millefolium. — Millefeuille ordinaire, herbe aux voituriers. — Blanches. — XIX. 2.

— *Ptarmica.* — Herbe à éternuer, achillière sternutatoire. — *id.* — *id.*

Adonis æstivalis. — Adonide d'été, brunette, rougeotte. — Rouge foncé. — XIII. 10. — R.

Ægilops ovata. — Brossière, égilope ovale. — Jaune très-pâle. — XXIII. 1.

— *Triuncialis.* — Égilope allongée. — *id.* — *id.*

Agrostis alba. — Foin blanc. — Herbacées. — III. 2. — R.

— *Canina.* — Foin de chien. — *id.* — *id.* — R.

— *Capillaris.* — Foin capillaire. — *id.* — *id.* — R.

— *Rubra.* — Foin rouge. — *id.* — *id.*

— *Spicaventi.* — Épi de vent. — *id.* — *id.*

— *Stolonifera.* — Foin rampant, tremme, éternue traçante. — *id.* — *id.* — R.

Agrostema githago. — Nielle des blés. — Rouge pourpre. — X. 5.

Aira canescens. — Canche-cendrée. — Herbacées. — III. 2.

— *Cæspitosa.* — Canche-gazon, erbin élevé. — *id.* — *id.*

Aira flexuosa. — Canche-flexible. — Fleurs herbacées. — III. 2.

— *Montana.* — Canche des montagnes. — *id.* — *id.*

Ajuga chamædrys. — Petit chêne, chenette. — Rouges. — XIV. 1.

— *Pyramidalis.* — Bugle pyramidale. — Bleues. — *id.*

— *Reptans.* — Bugle rampante, consoude moyenne. — *id.* — *id.*

— *Scordium.* — Germandrée d'eau. — Rouges. — *id.*

Allium pallens. — Ail paillet. — Couleur de paille. — VI. 1.

— *Sphœrocephalon.* — Ail sphérique. — Rouges. — *id.*

Alopecurus geniculatus. — Vulpin aquatique, ou genouillé. — Rouges. — III. 2. — R.

— *Pratensis.* — Queue de renard des prés. — *id.* — *id.* — R.

Alsine segetalis. — Morgeline des moissons. — Blanches. — V. 3.

Althœa hirsuta. — Guimauve velue, bisalce. — Rouges. — XVI. 13.

Ammi majus. — Grand ammi. — Blanches. — V. 2. — R.

Anagallis tenella. — Mouron délicat. — Couleur de chair. — V. 1.

Anthemis mixta. — Pyrèthre sauvage. — Blanches. — XIX. 2.

Anthericum liliago. — Phalange. — Blanches. — VI. 1.

Antirrhinum arvense. — Linaire visqueuse, muflier des champs. — Jaunes. — XIV. 2.

— *Linaria.* — Linaire. — Jaunes. — *id.*

— *Majus.* — Grand mufle de veau. — Rouges. — *id.* — rare. — R.

Antirrhinum minus. — Petit mufle de veau. — Fleurs blanc purpurin. — XIV 2.

— *Repens.* — Linaire couchée, muflier strié. — Bleues ou blanches. — *id.*

— *Supinum.* — Linaire des sables. — Jaunes. — *id.*

Aphanes arvensis. — Petit pied de lion. — Jaune-pâle. — IV. 2.

Aquilegia vulgaris. — Ancolie, aiglantine. — Bleues. — XIII. 5.

Arabis turrita. — Chou bâtard. — Jaune très-pâle. — XV. 1.

Arctium lappa. — Glouteron. — Purpurines. — XIX. 1.

Arenaria juniperina. — Sabline-genévrier. — Blanches. — X. 3.

— *Rubra.* — S. rouge, sablière membraneuse. — Rouges. — *id.*

— *Saxatilis.* — S. des rochers. — Blanches. — *id.*

— *Trinervia.* — S. à trois nervures. — *id.* — *id.*

— *Viscidula.* — S. visqueuse. — *id.* — *id.*

Aristolochia clematitis. — Aristoloche ordinaire. — Jaunâtres. — XX. 6.

Arthemisia absinthium. — Absinthe, aluine. — Jaune-soufre. — XIX. 2.

Asparagus sylvestris. — Asperge. — Blanc-sale. — VI. 1 — Rare. — R.

Asperugo vulgaris. — Rapette, porte-feuille. — Bleues. — V. 1. — R.

Asperula arvensis. — Aspérule des champs. — Bleues. — IV. 1.

— *Cynanchica.* — Herbe à l'esquinancie, garance de chien. — Blanches. — *id.*

Astragalus glycyphyllos. — Réglisse bâtarde. — Jaune-pâle. — XVII. 10.

Atriplex hortensis. — Bonne dame, follette, irible, arroche cultivée. — Fleurs d'un blanc sale. — XXIII. 1.

Avena elatior. — Fromentale. — Herbacées. — III. 2.

— *Fatua.* — Folle avoine, coquioule. — *id.* — *id.*

— *Flavescens.* — Avoine jaunâtre, avernette blonde. — *id.* — *id.*

— *Nuda.* — Avoine nue. — *id.* — *id.*

— *Sativa.* — Avoine noire ou cultivée. — *id.* — *id.*

— *Sterilis.* — Avron. — *id.* — *id.*

Beta vulgaris. — Poirée. — Blanc sale. — V. 2.

Borrago officinalis. — Bourache. — Bleues ou blanches. — V. 1.

Briza media. — Amourette, brize tremblante. — Herbacées. — III. 2.

— *Minor.* — Petite amourette, tremblin. — *id.* — *id.*

Bromus pratensis. — Brome des prés. — Herbacées. — III. 2.

— *Racemosus.* — B. à grappes. — *id.* — *id.*

— *Secalinus.* — B. des seigles ou velouté, droue, fétu. — *id.* — *id.*

Buplevrum tenuissimum. — Buplèvre délicat, boret. — Jaunes. — V. 2. — R.

Campanula grandiflora seu medium — Mariane. — Bleues. — V. 1.

— *Hederacea.* — Campanule à feuilles de lierre. — *id.* — *id.*

— *Rotundifolia.* — C. à feuilles rondes, ou mineure, clochette. — *id.* — *id.*

— *Speculum.* — Miroir de Vénus, campanule-doucette. — *id.* — *id.*

Cannabis sativa. — Chanvre cultivé. — Fl. mâles, jaunes; fem., blanc sale. — XXII. 5.

Carduus nutans. — Chardon à tête penchée, pendeloque. — Rouges. — XIX. 1.

Carduus palustris. — Chardon des marais, cirsion des marécages. — Fleurs rouges. — XIX. 1.

Carex monilifera. — Laîche monilifère — Jaune-soufre. — XXI. 3.

Carlina vulgaris. — Carline sauvage. — Blanc sale. — XIX. 1.

Caucalis leptophylla. — Caucalide laiteux, petit caucalier, hérissane grêle. — Purpurines. — V. 2.

Centaurea cyanus. — Bleuet, barbeau. — Bleues. — XIX. 3.

Centunculus minimus. — Centenille aquatique. — Blanches. — IV. 1.

Chœrophyllum pecten. — Peigne de Vénus. — *id.* — V. 2.

— *Temulum.* — Persil d'âne dangereux, cerfeuil énivrant. — *id.* — *id.*

Chara vulgaris. — Charagne; girandole d'eau. — Rouge ferrugineux. — XXI. 1.

Cheiranthus erysimoïdes. — Giroflée sauvage, violier. — Jaune-soufre. — XV. 1.

Chenopodium album. — Ansérine blanche, patte d'oie blanche. — Blanc sale. — V. 2.

— *Glaucum.* — A. glauque, patte d'oie bleuâtre. — *id.* — *id.* — R.

— *Multifolium.* — A. feuillue. — *id.* — *id.* — Rare. — R.

— *Viride.* — A. verte. — *id.* — *id.*

— *Vulgare.* — A. commune. — *id.* — *id.*

— *Vulvaria.* — Vulvaire, olidaire, arroche puante. — *id.* — *id.*

Chrysanthemum inodorum. — Marguerite inodore, orfleur. — Blanches. — XIX. 2.

— *Leucanthemum.* — Grande marguerite. — *id.* — *id.*

Cicer arietinum. — Pois gris, pois chiche — Fleurs blanches. — XVII. 10.

Cineraria minor. — Petite jacobée. — Jaunes. — XIX. 2.

Cistus elianthemum. — Fleur du soleil. — Jaunes. — XIII. 1.

— *Hirsutus.* — Herbe d'or. — *id.* — *id.*

— *Umbellatus.* — Ciste à bouquets. — Blanches. — *id.*

Cochlearia armoracia. — Moutarde des Allemands, cranson rustique. — *id.* — XV. 1.

— *Draba.* — Cranson dravier, drabette. — *id.* — *id.*

Conium maculatum. — Ciguë. — *id.* — V. 2.

Cornus sanguinea. — Cornouiller sanguin, bois punais. — Jaunes. — IV. 1.

Crepis pulchra. — Crépide élégante, belle fuselée. — Jaunes. — XIX. 1. — R.

Cynoglossum officinale. — Langue de chien, chiendent. — Du rouge au bleu. — V. 1. — R.

Cynosurus cristatus. — Cretelle hupée ou à crête. — Herbacées. — III. 2.

Dactylis glomerata. — Dactyle pelotonnée. — *id.* — *id.*

Datura stramonium. — Pomme épineuse, chasse taupe, endormie, estramon. — Blanches. — V. 1.

Daucus carota. — Carotte. — *id.* — V. 2. — R.

Delphinium consolida. — Pied d'alouette, delphinette. — Bleues. — XIII. 3.

Dianthus armeria. — OEillet velu. — Rouges. — X. 2.

— *Caryophyllus.* — OEillet ordinaire. — Rouges, panachées, etc. — *id.*

— *Carthusianorum.* — OEillet des Chartreux ou des montagnes. — *id.* — *id.*

— *Prolifer.* — OEillet prolifère. — *id.* — *id.*

Digitalis lutea. — Digitale jaune, penchée, ou parviflore. — Fleurs jaunâtres. — XIV. 2.

— *Purpurea.* — Grande digitale, gantelée. — Rouges ou blanches. — *id.*

Drosera longifolia. — Rosée du soleil, rossolis. — Blanches. — V. 5.

Echium vulgare. — Herbe aux vipères. — Bleues. — V. 1.

Elatine alsinastrum. — Recure-crapaud, marginate gratioline, élatine verticillée. — Blanc sale. — VIII. 3.

Epilobium angustifolium. — Osier Saint-Antoine, neriet. — Purpurines. — VIII. 1.

— *Montanum.* — Épilobe des montagnes. — *id.* — *id.* — R.

— *Palustre.* — É. des marais. — *id.* — *id.*

Erica tetralix. — Bruyère à tête. — Couleur de chair. — VIII. 1. — R.

Erigeron acre. — Vergerette âcre. — Bleu pâle. — XIX. 2.

— *Canadiense.* — Verge d'or du Canada. — Jaunes et blanches. — *id.*

Erysimum cheiranthoïdes. — Fausse giroflée, velar giroflier, erysine-tourrette. — Jaunes. — XV. 1.

— *Officinale.* — Herbe du chantre, tortelle. — *id.* — *id.*

Euphorbia cyparissias. — Tithymale-cyprès. — Jaunes. — XI. 3.

— *Esula.* — Ésule. — *id.* — *id.*

— *Helioscopia.* — Réveille matin. — *id.* — *id.* — R.

— *Lathyris.* — Épurge, catapuce. — Jaune-pâle. — *id.*

— *Multicaulis.* — Euphorbe multicaule. — *id.* — *id.*

— *Palustris.* — Grande ésule, turbith noir, euphorbe des marais. — Jaunes. — *id.*

Euphorbia peplis. — Euphorbe auriculée. — Fleurs d'un Jaune pâle. — XI. 3.

Euphrasia officinalis. — Euphraise. — Jaunes. — XIV. 2. — R.

Festuca bromoides. — Fétuque brome. — Herbacées. — III. 2.

— *Decumbens.* — F. couchée. — *id.* — *id.*

— *Fallax.* — F. trompeuse. — *id.* — *id.*

— *Myurus.* — F. queue de rat. — *id.* — *id.*

— *Ovina.* — F. de brebis, petit foin, poil de loup. — *id.* — *id.*

— *Phœnix.* — F. élégante. — *id.* — *id.*

— *Pratensis.* — F. des prés. — *id.* — *id.*

— *Rubra.* — F. rouge. — *id.* — *id.*

Fumaria capreolata. — Fumeterre blanche ou à vrilles. — Rouge-pâle. — XVII. 6.

— *Officinalis.* — F. ordinaire. — Rouges. — *id.*

Galium aparine. — Grateron, reble. — Blanc sale. — IV. 1.

— *Lucidum.* — Bec de grue luisant. — *id.* — *id.*

— *Mollugo.* — Caillelait blanc. — Blanches. — *id.*

— *Palustre.* — C. des marais. — *id.* — *id.*

— *Spurium.* — Faux grateron. — *id.* — *id.*

Geranium chœrophillum. — Geranion-ciguë. — Rouges. — XVI. 10.

— *Columbium.* — Pied de pigeon. — *id.* — *id.*

— *Dissectum.* — Bec de cigogne, géraine disséquée. — *id.* — *id.*

— *Pilosum.* — Bec de grue poilu. — *id.* — *id.*

— *Pratense* — Bec de grue des prés. — Bleu purpurin. — *id.* — R.

— *Robertianum.* — Herbe à Robert. — Rouges. — *id.*

Gratiola officinalis. — Herbe au pauvre homme. — Blanc jaunâtre. — II. 1. — R.

Heracleum spondylium. — Fausse brancursine, berce officinale. — Fleurs blanches. — V. 2.

Hieracium dubium. — Grande oreille de rat. — Jaunes. — XIX. 1.

— *Pilosella.* — Piloselle. — *id.* — *id.*

Holcus mollis. — Houque soyeuse. — Blanches. — XXIII. 1.

Hydrocotyle vulgaris. — Écuelle d'eau, nombril de Vénus aquatique. — Jaunâtres. — V. 2. — Très-commune.

Hypericum androsœnum. — Toute saine. — Jaunes. — XVIII. 13.

— *Humifusum.* — Millepertuis couché. — *id.* — *id.* — R.

— *Perforatum.* — M. ordinaire. — *id.* — *id.*

— *Pulchrum.* — M. élégant. — *id.* — *id.*

Hyosciamus niger. — Jusquiame, hannebane, potelée, herbe aux engelures. — Jaunâtres, rayées de noir. — V. 1.

Iberis amara. — Thlaspi des jardiniers, ibéride amère. — Blanches. — XV. 1.

Ilex aquifolium. — Houx, bois franc. — Blanches. — IV. 4.

Inula hirta. — Inule dure. — Jaunes. — XIX. 2.

— *Salicina.* — I. à feuille de saule. — *id.* — *id.*

Iris fœtida. — Glayeul puant, spatule, iris gigot. — Bleuâtres. — III. 1.

— *Pseudo-acorus* — Iris jaune, flambe d'eau. — Jaunes. — *id.*

Juncus acutus. — Jonc aigu. — Jaune pâle. — VI. 1.

— *Articulatus.* — J. articulé. — *id.* — *id.*

— *Bulbosus.* — J. bulbeux. — *id.* — *id.*

— *Bufonius.* — J. des crapauds. — *id.* — *id.*

— *Conglomeratus.* — J. à tête. — *id.* — *id.*

Juncus effusus. — Jonc à mêche ou éboulé.— Fleurs d'un jaune pâle. — VI. 1.

— *Inflexus.* — J. penché. — *id.* — *id.*

— *Intermedius.* — J. intermédiaire. — *id.* — *id.*

— *Squarrosus.* — J. articulé ou rude. — *id.* — *id.*

Lactuca virosa. — Laitue vénéneuse. — Jaunes. — XIX. 1. — R.

Lathyrus palustris. — Gesse des marais. — Rouge pourpre. — XVII. 10. — R.

— *Tuberosus.* — Macusson, gland de terre. — Beau rouge. — *id.* — R.

Leontodon hastile. — Dent de lion à fer de lance. — Jaunes. — XIX. 1.

— *Taraxacum.* — Pissenlit. — *id.* — *id.*

Leonurus cardiaca. — Agripaume. — Purpurines ou Blanches. — XIV. 1. — R.

Lepidium iberis. — Petite passerage. — Blanches. — XV. 1.

— *Sativum.* — Cresson alénois, passerage des jardins, nasitor. — *id.* — *id.*

Ligustrum vulgare. — Troène, fresillon. — *id.* — II. 1.

Lithospermum officinale. — Herbe aux perles. — *id.* — V. 1.

Littorella lacustris. — Plantain uniflore. — Blanc sale. — XXI. 3.

Lonicera periclimenum. — Chèvre-feuille des bois. — Rose pâle mêlé de jaune. — V. 1.

— *Xilosteum.* — Camerisier des bois. — Blanc sale. — *id.*

Lychnis dioïca. — Compagnon blanc, lichnide jacée. — Blanches. — X. 5. — R.

— *Flos cuculi.* — Fleur de coucou, lampette, lichnide déchirée. — Rouges. — *id.*

Lychnis rubra. — Compagnon rouge. — Fleurs rouges. — X. 5. — Peu commune. — R.

— *Viscaria.* — Attrape-mouche, bourbonnaise. — *id. id.* — R.

Lycium europæum — Liciet, jasmin-bâtard. — Rouge pâle et violacées. — V. 1.

Lycopsis arvensis. — Petite buglosse, face de loup. — Bleues. — *id.*

Lysimachia nummularia. — Herbe aux écus, herbe à cent maladies. — Jaunes. — *id.* — R.

Malva moschata. — Mauve mouchetée. — Incarnates. — XVI. 13.

— *Rotundifolia.* — Petite mauve, fromageon. — Blanc mêlé d'incarnat. — *id.*

— *Sylvestris.* — Mauve commune. — Rouges. — *id.*

Medicago falcata. — L. en fer de faulx. — Jaunes. — XVII. 10.

— *Minima.* — Petite luzerne. — *id.* — *id.*

— *Polymorpha.* — L. variante ou barillet. — *id.* — *id.*

— *Sativa.* — Luzerne ordinaire, foin de Bourgogne. — Violettes. — *id.*

Melampyrum sylvaticum. — Blé de vache des bois. — Jaunes. — XIV. 2.

Melilotus alba. — Mélilot blanc. — Blanches. — XVII. 10.

— *Officinalis* — M. ordinaire. — Jaunes. — *id.*

Mentha aquatica. — Menthe aquatique ou rouge. — Rougeâtres. — XIV. 1.

— *Gentilis.* — M. élégante. — Blanc-sale. — *id.*

— *Sylvestris.* — M. sauvage, chevaline. — Rougeâtres. — *id.*

— *Viridis.* — Baume vert. — *id.* — *id.*

Mercurialis annua — Mercuriale ordinaire. — Blanc sale. — XXII. 9. — Peu commune.

Montia fontana. — Petit pourpier aquatique. — Fleurs Blanc-sale — III. 3.

Myagrum paniculatum. — Cameline paniculée, rapiste à panicule. — Jaunes. — XV. 1.

Myosotis lappula. — Scorpione des murailles, grippe, lappule. — Bleues. — V. 1. — R.

— *Palustris* — S. des marais. — Bleues. — *id.* — *id.*

— *Scorpioïdes.* — Oreille de souris, perlette, souvenez-vous de moi. — Très-beau bleu de ciel. — *id.*

Myosurus minimus. — Queue de souris, ratoncule. — Blanc sale. — V. 10.

Myriophyllum spicatum. — Volant d'eau en épi. — *id.* — XXI. 13.

— *Verticillatum.* — Volant d'eau verticillé. — *id.* — *id.*

Nepeta cataria. — Cataire, herbe aux chats. — *id.* — XIV. 1.

Nymphea alba. — Nénuphar blanc. — Blanches. — XIII. 1.

— *Lutea.* — N. jaune, plateau ou lis d'eau. — Jaunes. — *id.*

OEnanthe crocata. — OEnanthe safranée. — Blanches. — V. 2.

— *Filipenduloïdes.* — OE. filipendule. — *id.* — *id.*

— *Fistulosa.* — OE. Fistuleuse ou aquatique. — *id.* — *id.* — R.

OEnothera biennis. — Onagre, herbe aux ânes. — — Jaunes. — VIII. 1. — R.

Ononis antiquorum. — Arrête bœuf des anciens. — Purpurines. — XVII. 10.

— *Arvensis* — A. ordinaire. — *id.* — *id.*

Orchis odoratissima. — Orchis - girollée. — Rouges. — — XX. 2.

Parietaria officinalis. — Pariétaire ordinaire. — Blanc sale. — XXIII. 1.

Parietaria judaïca. — Petite pariétaire. — Fleurs d'un blanc sale. — XXIII. 1.

Peplis portula. — Pourpier aquatique, péplide pourpière. — Blanc sale. — VI. 1.

Phalaris arundinacea. — Alpiste roseau, ou ruban. — blanchâtres. — III. 2.

Phleum alpinum. — Fléole des Alpes. — Herbacées. — *id.*

— *Pratense.* — F. des prés, massette. — *id.* — *id.*

Phyteuma spicata. — Raiponse tubéreuse ou à épi. — Bleues ou blanches. — V. 1. — R.

Pimpinella pratense. — Boucage des prés. — Blanches. V. 2. — R.

Plantago coronopifolia. — Corne de cerf, coronope, pied de corneille. — Blanc sale. — IV. 1.

— *Lanceolata.* — Plantain lancéolé ou mineur. — *id.* — *id.* — R.

— *Major.* — P. ordinaire. — *id.* — *id.* — R.

— *Media.* — P. moyen ou cotonneux. — Blanches — *id.*

— *Psyllium.* — P. des sables. — *id* — *id.* — Peu commun. — R.

Poa annua. — Paturin annuel. — Herbacées. — III. 2.

— *Cristata.* — P. en crête. — *id.* — *id.*

— *Debilis.* — P. débile. — *id.* — *id.*

— *Nemoralis.* — P. des bois. — *id.* — *id.*

— *Palustris.* — P. des marais. — *id.* — *id.*

— *Pratensis.* — P. des prés. — *id.* — *id.*

— *Rigida.* — P. dur, poil de loup. — *id.* — *id.* — R.

Polygala monspeliaca. — Herbe à lait. — Bleues. — XVII. 8. — Rare. — R.

Polygonum aviculare. — Traînasse, centicorde, herbe à cent nœuds, renouée. — Blanc sale ou rougeâtres — VIII. 3. — R.

Polygonum convolvulus. — Sarasin bâtard ou grimpant, liseronne. — Fleurs d'un blanc sale. — VIII. 3.

Potamogeton natans. — Épi d'eau. — *id.* — IV. 4.

— *Perfoliatum.* — Épi d'eau perfolié. — *id.* — *id.*

Potentilla anserina. — Argentine des herboristes, bec d'oie. — Jaunes. — XII. 10.

— *Argentea.* — Quintefeuille argentée. — *id.* — *id.*

— *Grandiflora.* — Potentille à grandes fleurs. — *id.* — *id.*

— *Reptans.* — Quintefeuille ordinaire. — *id.* — *id.*

— *Supina.* — Potentille aîlée, argentine rampante. — *id.* — *id.*

Prunella vulgaris. — Brunelle, charbonnière. — Bleues. — XIV. 1.

Pyrola rotundifolia. — Pyrole ordinaire. — Blanches. — X. 1.

Ranunculus acris. — Bouton d'or, bassinet. — Jaunes. — XIII. 10.

— *Aquatilis.* — Grenouillette, renoncule capillaire. — Blanches. — *id.*

— *Arvensis.* — Chaussetrape des prés. — Jaunes. — *id.*

— *Flammula.* — Petite douve. — *id.* — *id.*

— *Gramineus.* — Renoncule à feuilles de gramen. — *id.* — *id.*

— *Lingua.* — Grande douve. — *id.* — *id.*

— *Repens.* — Renoncule pied de corbeau, bouton d'or rampant. — *id.* — *id.*

— *Reptans.* — Petite flamme. — *id.* — *id.*

— *Sceleratus.* — Renoncule scélérate. — *id.* — *id.*

— *Sylvaticus.* — Renoncule des bois. — *id.* — *id.*

Raphanus raphanistrum. — Ravenelle, rapistre. — Blanches, jaunes, purpurines. — XV. 1.

— *Sativus.* — Raifort des Parisiens. — Rosées. — *id.*

Reseda lutea. — Herbe aux Maures, gaude jaune. — Jaune pâle. — XII. 3. — R.

Reseda phyteuma. — Petit réséda, gaude calicinière. — Fleurs d'un blanc sale. — XII. 3.

Rosa arvensis. — Rosier sauvage. — Blanches. — XII. 10.

— *Canina.* — Rose de chien, gratte-cul. — Blanc rosé. — *id.*

— *Dumetorum.* — Rosier des buissons. — Blanches, rougeâtres. — *id.*

— *Rubiginosa.* — Églantier odorant. — Très-variée. — *id.*

— *Spinosissima.* — Rosier très-épineux. — Rouges. — *id.*

— *Villosa.* — Rosier à fruits hérissés. — Rougeâtres. — *id.*

Rubus cæsius. — Ronce bleue ou rampante. — Blanches. — XII. 10.

— *Idæus.* — Framboisier ordinaire. — Blanches. — *id.* — Peu commun.

— *Fruticosus.* — Ronce commune, mûrier des haies. — Blanches. — *id.*

Rumex acetosella. — Petite oseille, vinette des brebis. — Blanc sale. — VI. 3. — R.

— *Acutus.* — Patience aiguë. — *id.* — *id.*

— *Crispus.* — Patience frisée, pareille frisée. — *id.* — *id.*

— *Pulcher.* — Belle patience, violon. — *id.* — *id.*

— *Sanguineus.* — Oseille rouge, sang-dragon. — *id.* — *id.*

Sagina procumbens. — Sagine couchée. — *id.* — IV. 4.

Sagittaria sagittifolia. — Sagittaire, fléchière, queue d'arondelle. — Blanches. — XXI. 13.

Salvia pratensis. — Sauge des prés, toute-bonne sauvage. — Bleues ou blanches. — II. 1.

— *Sclarea.* — Orvale. — *id.* — *id.*

Sambucus ebulus. — Hièble, sureau nain. — Blanches. — V. 3.

— *Nigra.* — Sureau ordinaire. — *id.* — *id.*

Samolus valerandi. — Mouron d'eau. — *id.* — V. 1.

Saponaria vaccaria. — Saponaire des vaches ou des blés. — Rouge pâle. — X. 2.

Satyrium hircinum. — Satyrion puant. — Roussâtres tachetées de pourpre. — XX. 2.

— *Viride.* — S. des marais ou grenouillard. — Verdâtres. — *id.*

Scabiosa arvensis. — Succise ordinaire, scabieuse vulgaire. — Bleuâtres. — IV. 1. — R.

Scirpus fluitans. — Scirpe flottant. — Herbacées. — III. 1.

— *Palustris.* — Scirpe des marais, jonc à masse, jonquine. — *Id.* — *id.*

Scrophularia aquatica. — Bétoine d'eau, herbe du siège, scrophulaire aquatique. — Pourpre-noirâtre. — XIV. 2.

Sedum acre. — Vermiculaire brûlante, poivre de muraille, orpin âcre. — Jaunes. — X. 5. — R.

— *Album.* — Trique-madame, joubarbe blanche. — Blanches. — *id.*

— *Cepæ.* — Orpin à fleur d'ognon, sedon étoilé. — jaunâtres. — *id.*

— *Rupestre.* — Pain d'oiseau, orpin de roche. — Jaunes. — *id.* — R.

Selinum palustre. — Persil laiteux, rivache des marais, tisselin. — Blanc sale. — V. 2.

Senecio jacobœa. — Jacobée vulgaire. — Jaunes. — XIX. 2.

— *Paludosus.* — Séneçon des marais. — *id.* — *id.*

— *Sylvaticus.* — S. des bois. — *id.* — *id.*

Serapias ensifolia. — Helleborine à grandes fleurs. — Blan] — X. 2.

Serratula arvensis. — Sarrête à tige bulbeuse, chardon aux ânes. — Rouges. — XIX. 1.

— *Tinctoria.* — S. des teinturiers. — *id.* — *id.*

Silene conica — Silène conique. — Blanc sale. — X. 3.

Silene conoïdea — Conillet rouge. — Fleurs rouges. — X. 3.

Sinapis alba. — Sénevé blanc. — Jaunes. — XV. 1.

— *Arvensis.* —S. ordinaire, moutarde sauvage.—*id.*—*id.*

— *Nigra.* — S. noir. — *id.* — *id.*

Sisymbrium arenosum.— Sisymbre des sables. —Bleués. — *id.*

— *Nasturtium* — Cresson de fontaine. — Blanches.—*id.*

— *Supinum.* — Roquette couchée. — Blanc sale. — *id.*

— *Sylvestre.* — Cresson de rivière, roquette des marais. — Jaunes. — *id.*

— *Tenuifolium.* — Roquette sauvage. — *id.* — *id.*

Sium latifolium. — Grande berle. — Blanches. — V. 2. — R.

Sparganium erectum. — Ruban d'eau, platanaire. — Blanc sale. — XXI. 3.

— *Natans* — Petit ruban d'eau. — *id.* — *id.*

Spergula arvensis. — Spergoule, fourrage de disette. — *id.* — X. 5.

— *Nodosa.* — Spargoute noueuse. — Blanches. — *id.*

Spiræa filipendula. — Filipendule. — Blanches tachetées de rouge. — XII. 5. — Assez rare. — R.

Stachys bufonia. — Crapaudine. — Rouges. — XIV. 1.

— *Sylvatica.* — Épiaire des bois. — *id.* — *id.*

Stellaria arenaria. — Stellaire des sables. — Blanches. — X. 3.

— *Nemorum.* — S. des bois. — *id.*— *id.*

Tamus communis. — Sceau Notre-Dame, couleuvrée noire. — Blanc sale. — XXII. 6.

Thymus acinos. — Petit basilic sauvage, boulette. — Rougeâtres — XIV. 1.

— *Serpyllum.* — Serpolet. — Rouges. — *id.*

Tilia europœa. — Tilleul. — Blanc jaunâtre. — XIII. 1.

Tordylium nodosum. — Tordilier, manchotte nodiflore, caucalier noueux. — Fleurs blanches. — V. 5. — R.

Trifolium agrarium. — Trèfle-houblon. — Jaunes. — XVII. 10.

— *Incarnatum.* — T. rouge, grand-pied de lièvre. — Rougeâtres. — *id.*

— *Pratense.* — T. des prés. — Rouges. — *id.*

— *Repens.* — Triolet. — Blanches. — *id.*

Trigonella fœnum græcum. — Fenugrec. — Blanc sale. — *id.* — R.

Triticum æstivum. — Blé d'été, épeautre. — Herbacées. — III. 2.

— *Caninum.* — Élyme des chiens. — *id.* — *id.*

— *Glaucum* — Chiendent glauque. — *id.* — *id.*

— *Junceum.* — Gros chiendent. — *id.* — *id.*

— *Repens* — Chiendent des boutiques. — *id.* — *id.*

Urtica pilulifera. — Ortie romaine. — Blanc sale. — — XXI. 3.

— *Urens.* — O. grièche. — *id.* — *id.*

Valantia cruciatia. — Croisette. — Jaunes. — XXIII. 1.

Valeriana dioïca. — Valériane des marais. — Blanches, mêlées de rose. — III. 1.

Verbascum alopecurus. — Molène, queue de renard. — Jaunes. — V. 1.

— *Nigrum.* — Bouillon noir, molène noir. — *id.* — *id.*

— *Thapsus.* — Bouillon-blanc, herbe de S.-Fiacre. — *id.* — *id.*

Verbena officinalis — Verveine, herbe sacrée. — Bleues. II. 1.

Veronica officinalis. — Thé d'Europe, véronique mâle. — Bleues ou blanches. — II. 1.

— *Scutellata.* — Véronique à écusson. — Blanches. — *id.*

Veronica spicata. — Véronique à épi. — Fleurs bleues — II. 1. — Très-belle, mais peu commune.

Vicia cracca. — Vesce à bouquets. — Rouges. — XVII. 10.

— *Dumetorum.* — V. des buissons. — *id.* — *id.*

— *Sepium.* — V. des haies. — *id.* — *id.*

Viola tricolor. — Pensée. — Blanches ou tricolores. — XIX. 6.

Xanthium strumarium. — Lampourde, petite bardane, herbe aux écrouelles. — Blanc sale. — XXI. 5.

JUILLET.

Ægopodium podagraria. — Herbe aux goutteux, pied de chèvre. — Blanches. — V. 2.

Agrimonia eupatoria. — Aigremoine, eupatoire des Grecs. — Jaunes. — XII. 2.

Agrostis dubia. — Faux-foin. — Herbacées. — III. 2.

— *Varians.* — Foin variant. — *id.* — *id.*

Aira aquatica. — Canche aquatique. — *id.* — *id.*

Alisma natans. — Pain de grenouille, flûteau nageant. — Blanches. — VI. 10.

— *Plantago.* — P. de crapaud, plantain aquatique, flûteau trigone. — *id.* — *id.*

Alsine media. — Mouron des oiseaux. — *id.* — V. 3.

Althæa officinalis. — Guimauve officinale. — Blanches, teintes de rose. — XVI. 13.

Anagallis arvensis. — Mouron rouge ou mâle. — Rouges. — V. 1.

Anagallis cærulea. — Mouron bleu. — Fleurs bleues. — V. 1.

Anchusa officinalis. — Buglosse des boutiques, langue de bœuf. — *id.* — *id.*

Anethum fœniculum. — Fenouil doux. — Jaunes. — V. 2.

— *Graveolens.* — F. puant, aneth. — *id.* — *id.*

— *Segetum.* — Anis des moissons. — *id.* — *id.*

Apium graveolens. — Ache des marais, persil odorant. — Blanches. — *id.*

Arenaria sexangulare. — Tête de souris. — Blanches. — X. 3.

Arundo calamagrostis. — Roseau des bois ou branchu. — Herbacées. — III. 2.

Avena pratensis. — Avoine des prés, avenette argentée. — *id.* — *id.*

Ballota nigra. — Marube noire. — Rougeâtres. — XIV. 1.

Bellis perennis. — Petite marguerite, petite consire. — Jaunes. — XIX. 2.

Betonica officinalis. — Betoine. — Rouges ou blanches. — XIV. 1.

Caucalis grandiflora. — Caucalide à grandes fleurs, hérissonnée, giroville. — Blanches. — V. 2.

Cenchrus racemosus. — Racle à grappes. — Herbacées. — III. 2. — R.

Centaurea scabiosa. — Jacée, scabieuse. — Purpurines. — XIX. 3.

Cerastium aquaticum. — Céraiste aquatique. — Blanches. — X. 5. — R.

Chondrilla juncea. — Condrille joncée. — Jaunes. — XIX. 1.

Chrysanthemum segetum. — Marguerite dorée, crisaine. — Beau jaune. — XIX. 2.

Cichorium intybus. — Chicorée sauvage. — Fleurs bleues — XIX. 1.

Cochlearia coronopus. — Ambroisie des anciens, cranson corne de cerf. — Blanc sale. — XV. 1.

Colutea arborescens. — Baguenaudier. — Jaunes. — XVII. 10. — R.

Convolvulus arvensis. — Petit mouron rouge. — Blanches et purpurines. — V. 1.

— *Sepium.* — Grand liseron. — Blanches — *id.*

Coronilla minima. — Petite coronille. — Jaunes. — XVII. 10.

— *Varia.* — Coronille changeante. — Bigarrées — *id.*

Cyperus Flavescens. — Souchet jaune. — Jaunâtres. — III. 1. — R.

Dipsacus fullonum. — Chardon à bonnetier, cuve de Vénus, cardère. — Purpurines. — IV. 1.

Euphorbia dulcis. — Euphorbe à lait doux. — Rougeâtres. — XII. 3.

— *Segetalis.* — Tithymale des moissons. — Jaunes — *id.*

Galega officinalis. — Rue de chèvre. — Blanches et bleuâtres. — XVII. 10.

Geum urbanum. — Benoite. — Jaunes. — XII. 10.

Gnaphalium luteo-album. — Immortelle des marais, perlière glomérulée. — Jaunâtres. — XIX. 2. — Rare.

Heliotropium europæum. — Herbe aux verrues, verrucaire. — Blanches. — V. 1.

Hippuris vulgaris. — Pin d'eau, renouée femelle. — Blanc sale. — I. 1. — R.

Hydrocharis morsus ranæ. — Mors de grenouille, morrène. — XXII. 9.

Hypericum elodes. — Millepertuis des marais, élode. — Jaunes. — XIII. 13.

Inula britannica. — Énule britannique. — Fleurs jaunes. — XIX. 2.

— *Helenium.* — Aunée, lionne, énule campane. — *id.* — *id.*

Lamium album. — Ortie blanche. — Blanches. — XIV. 1.

Limosella aquatica. — Limoselle aquatique, phantaginelle. — Blanc sale. — XIV. 2.

Lolium temulentum. — Ivraie, vorge, zizanie. — Herbacées. — III. 2. — R.

Lycopus europæus. — Pied de loup, crumène. — Blanches. — II. 1. — R.

Matricaria parthenium. — Matricaire ordinaire. — *id.* — XIX. 2. — Rare. — R.

— *Camomilla.* — Vraie camomille. — *id.* — *id.*

Phyteuma orbicularis. — Herbe d'amour, raiponce orbiculaire. — Bleues. — V. 1.

Platanus occidentalis. — Platane d'Occident. — Herbacées. — XXI. 13.

— *Orientalis.* — Platane d'Orient. — *id.* — *id.*

Potamogeton compressum. — Épi d'eau applati. — Blanc sale. — IV. 4.

— *Pectinatum.* — Épi d'eau pectiné. — *id.* — *id.*

— *Pusillum.* — Petit épi d'eau. — *id.* — *id.*

Ranunculus cæspitosus. — Salade des grenouilles. — Blanches. — XIII. 10.

— *Peucedanifolius.* — Renoncule queue de pourceau. — *id.* — *id.*

— *Polyanthemos.* — R. multiflore. — Jaunes. — *id.*

Rubus tomentosus. — Ronce drapée. — Blanches. — XII. 10.

Rumex aquaticus — Patience aquatique, parelle d'eau. — Blanc sale. — VI. 3.

— *Limosus* — Oseille marécageuse. — *id.* — *id.*

Sanguisorba officinalis. — Pimprenelle commune. — Purpurines. — IV. 1. — R.

Saponaria officinalis. — Saponaire. — Rosées. — X. 2. — Peu commune.

Scabiosa columbaria. — Scabieuse ciliée, astrochef. — Bleues. — IV. 1.

Schœnus albus. — Choin blanc. — Herbacées. — III. 1.

— *Setaceus.* — Choin sétacé. — *id.* — *id.*

Sedum villosum. — Orpin velu, patte de lapin. — Blanches et rougeâtres. — X. 5. — R.

Serapias rubra. — Helléborine rouge. — Purpurines. — XX. 2.

Sison amomum. — Amomon, berle aromatique. — Blanches. — V. 2.

— *Inudatum.* — Sison aquatique. — *id.* — *id.*

— *Segetum.* — Sison des moissons, berle des blés. — — *id.* — *id.*

— *Verticillatum.* — Sison verticillé. — *id.* — *id.*

Solanum dulcamara. — Douce amère, vigne de Judée. — Violettes. — V. 1.

Stachys palustris. — Épiaire des marais, panacée des laboureurs. — Rouges. — XIV. 1.

Statice armeria. — Herbe à sept têtes, gazon d'Espagne ou d'Olympe. — Purpurines. — V. 5. — R.

Tanacetum vulgare. — Tanaisie ordinaire, herbe aux vers. — XIX 2.

Teucrium scorodonia. — Sauge des bois, germandrée sauvage. — Blanc sale. — XIV. 1.

— *Chamœpitis.* — Petite ivette. — Jaunâtres. — XIV. 1.

Thalictrum flavum. — Rue des prés, rhubarbe des pauvres. — Jaunes. — XIII. 10. — Peu commune.

Thlaspi arvense. — Monnoyère, tabouret des champs. — Blanches. — XV. 1.

Thlaspi bursa pastoris. — Bourse des pasteurs, mallette. — Fleurs blanches. — XV. 1.

Tillæa aquatica. — Tillée d'eau. — Blanches. — III. 3.

Trapa natans. — Chataigne d'eau, macre flottante, truffe et tribule aquatique. — Blanches. — IV. 1. — R.

Verbascum blattaroïdes. — Fausse blattaire, herbe aux mites. — Jaunes. — V. 1.

— *Lychnitis.* — Bouillon femelle, molène lychnite. — *id.* — *id.*

— *Parisiense.* — Bouillon rameux. — *id.* — *id.*

—*Phlomoïdes.* — Bouillon cotonneux. — *id.* — *id.*

— *Pulvinatum.* — Bouillon poudré. — *id.* — *id.*

Thapsoïdes. — Faux bouillon. — *id.* — *id.* — Rare.

Veronica beccabunga. — Véronique aquatique, mouron d'eau. — Bleues. — II. 1.

AOUT.

Æthusa cynapium. — Petite ciguë. — Blanches. — V. 2.

Aira atrovirens. — Canche noire-verte. — Panachées. — III. 2.

— *Cærulea.* — Canche bleue. — Panachées de vert et violet. — *id.*

Ajuga montanum. — Germandrée des montagnes. — Blanchâtres. — XIV. 1. —

Alisma ranunculoïdes. — Plantain d'eau, renoncule. — — Blanches. — VI. 10.

Ammi visnaga. — Herbe aux curedents, visnage, carotte, fenouillette. — *id.* — V. 2.

Andropogon ischæmum. — Barbe de Dieu, brossière. — Herbacées. — XXIII. 1.

Angelica silvestris. — Angélique sauvage. — Fleurs blanches. — V. 2.

Arenaria laricifolia. — Sabline à feuilles de mélèze. — Blanchâtres. — X. 3.

Artemisia campestris. — Aurone sauvage. — Rousseâtres. — XIX. 2. — Peu commune.

Atriplex hastata. — Arroche en fer de lance. — Blanc sale. — XXIII. 1.

— *Littoralis.* — Arroche aquatique. — *id.* — *id.*

Bidens cernua. — Chanvre aquatique réfléchi. — Jaunes. — XIX. 1.

— *Tripartita.* — Cornuet. — Jaune sale. — *id.*

Brassica erucastrum. — Roquette. — Couleur de soufre. — XV. 1.

Briza eragrostis. — Amourette couchée, brize amoureuse ou élégante. — Herbacées. — III. 2.

Butomus umbellatus. — Jonc fleuri, butome. — Blanchâtres nuancées de rouge. — IX. 6.

Calendula officinalis. — Souci des boutiques. — Jaunes. — XIX. 4.

Callitriche æstivalis. — Étoile d'eau d'été. — Jaunâtres. — I. 2.

Campanula glomerata. — Campanule à tête, ou pelotée, ganteline. — Bleues. — V. 1.

— *Rapunculoïdes.* — Fausse raiponce, campanule inclinée. — *id.* — *id.*

— *Trachelium.* — Campanule à feuilles d'ortie, gan de Notre-Dame. — *id.* — *id.*

Centaurea amara — Centaurée amère. — Rouges. — XIX. 3.

— *Calcitrapa.* — Chausse-trape, chardon étoilé. — *id* — *id.*

— *Nigra* — Jacée noire ou brune. — *id.* — *id.*

— *Pratensis.* — Centaurée des prés. — *id.* — *id.*

Chara capillacea. — Charagne capillaire. — Fleurs rouge-ferrugineux. — XXI. 1.

— *Globularis.* — Charagne globulaire. — *id.* — *id.*

Chenopodium rubrum. — Pied d'oie sauvage, arroche rustique. — Blanc sale. — V. 2.

Chironia centaurium. — Petite centaurée. — Roses. — V. 1.

— *Minima.* — Chirone naine. — *id.* — *id.*

Chrysocoma lynosiris. — Chevelure dorée, blondine. — Jaunes. — XIX. 1.

Circæa lutetiana. — Herbe à la sorcière, grande circée. — Blanches ou rougeâtres. — II. 1.

Clinopodium vulgare. — Grand basilic sauvage. — — Rouges. — XIV. 1.

Cnicus oleraceus. — Quenouille des prés. — Jaune-pâle. — XIX. 1.

Crepis fœtida. — Crépide puante, fuselée fétide. — Jaunes. — *id.*

Damasosium stellatum. — Étoile du berger, fluteau étoilé. — Blanches. — VI. 10.

Dianthus arenarius. — OEillet des sables. — Lilas. — — X. 2.

Dipsacus pilosus. — Verge du pasteur. — Blanc-sale. — IV. 1.

Erica cinerea. — Bruyère cendrée. — Rouges. — VIII. 1.

— *Multiflora.* — Bruyère multiflore. — Rouge-clair. — *id.*

— *Vulgaris.* — Bruyère ordinaire, pétrole. — ouleur de chair. — *id.*

Erigeron graveolens. — Vergerette puante. — Jaune-sale. — XIX. 2.

Euphorbia serratula. — Euphorbe serrulée. — Jaune-pâle. — XI. 3.

— *Verrucosa.* — Tithymale à verrues. — Jaunes. — *id*

Euphrasia lutea. — Euphraise jaune ou lisse. — Fleurs jaunes — XIV. 2.

Galeopsis ladanum. — Ortie rouge, crapaudine des champs. — Rouges. — XIV. 1.

— *Tetrahit.* — Ortie royale. — *id.* — *id.*

Gnaphalium uliginosum. — Immortelle aquatique. — Jaunâtres. — XIX. 2.

Gypsophyla muralis. — Bouquet des murailles. — Rougeâtres rayées de pourpre. — X. 2.

—*Saxifraga.* — Petit œillet d'amour, gipsère saxifrage. — Rouges. — *id.*

Holcus lanatus. — Houque aristée. — Blanches. — XXIII. 1.

Inula dysenterica. — Herbe de Saint-Roch. — Jaunes. — XIX. 2.

— *Pilucaria.* — Inule pilucaire. — *id.* — *id.*

Juncus fluitans. — Jonc flottant. — Jaune pâle. — VI. 1.

— *Pygmæus.* — Jonc pygmée. — *id.* — *id.*

Leontodon saxatile. — Dent de lion de rocher. — Jaunes. — XIX. 1.

Lythrum salicaria. — Salicaire des boutiques, lysimachie rouge. — Purpurines. — XI. 1.

Marrubium vulgare. — Marrube blanc, marrochemin. — Blanc-sale. — XIV. 1.

Melilotus altisssima. — Grand Mélilot. — Jaunes ou blanches. — XVII. 10.

Melissa officinalis. — Mélisse officinale, citronelle. — Blanc-sale. — XIV. 1.

Mentha arvensis. — Menthe des champs, calament. — Rougeâtres. — *id.*

— *Puligium.* — M. pouliot. — *id.* — *id.*

Naïas fluvialis. — Nayade des rivières. — Blanc-sale — XXII. 1.

— *Muricata.* — N. muriquée. — *id.* — *id.*

Naïas subulata. — Nayade subulée. — Fleurs d'un blanc sale. — XXII. 1.

OEnanthe pimpinelloïdes. — OEnanthe - boucage. — Blanches. — V. 2.

Ophrys spiralis: — Ophrys en spirale. — *id.* — XX. 2.

Origanum vulgare. — Origan ordinaire, marjolaine sauvage. — Rougeâtres. — XIV. 1.

Peucedanum officinale. — Queue de cochon, fenouil de porc. — Blanches. — V. 2.

Phellandrium aquaticum. — Ciguë aquatique, fenouil d'eau. — *id.* — *id.*

Poa aquatica. — Paturin aquatique. — Herbacées. — III. 2.

Polypodium cristatum. — Fougère à crête — Rousseâtres. — XXIV. 1. — Rare.

Pteris aquilina. — Fougère commune. — Blanchâtres. — *id.*

Ruta graveolens. — Rue commune. — Jaunes. — X. 1.

— *Silvestris.* — Rue sauvage. — *id.* — *id.*

Scabiosa succisa. — Mors du diable, scabieuse des bois. — Bleues. — IV. 1.

Scutellaria galericulata. — Toque, tertianaire. — Bleues ou violettes. — XIV. 1.

Sium latifolium. — Grande berle, ache d'eau. — Blanches. — V. 2.

Spiræa ulmaria. — Reine des prés, ormière. — *id.* — XII. 5. — Peu commune.

Solanum nigrum. — Morelle noire. — *id.* — V. 1.

Triglochin palustre. — Triglochine des prés, troscart des marais. — Blanc sale. — VI. 3.

SEPTEMBRE.

Arundo phragmites. — Roseau à balais, roseau commun. — Fleurs herbacées. — III. 2.

Centaurea solstitialis. — Centaurée jaune. — Jaunes. — XIX. 3.

Cyperus longus. — Souchet odorant. — Brun noirâtre. — III. 1.

Gentiana centaurium — Petite centaurée, fiel de terre. — Rougeâtres et blanches. — V. 2.

— *Cruciata.* — Gentiane croisette. — Bleues. — *id.*

— *Filiformis.* — Centaurielle, gentiane filiforme. — Jaunes. — *id.* — Rare.

— *Pneumonanthe.* — Gentiane des marais. — Bleues. — *id.*

Lepidium iberis. — Petite passerage. — Blanches. — XV. 1.

Ophrys æstivalis. — Ophris d'été. — Blanches. — XX. 2.

Pimpinella saxifraga. — Petit boucage, bouquetine. — Blanches. — V. 2.

Plumbago europæa — Dentelaire, herbe aux cancers, malherbe. — Bleues. — V. 1. — Rare.

Polygonum dumetorum. — Sarrasin des buissons. — Blanc sale. — VIII. 3.

Scabiosa asterocephale. — Scabieuse astérocéphale. — Bleu cendré. — IV. 1.

Stellera passerina. — Herbe à l'hirondelle, passerine. — Herbacées. — VIII. 2.

OCTOBRE.

Callitriche autumnalis. — Callitric d'automne. — Fleurs jaunâtres. — I. 2.

Colchicum autumnale. — Safran des prés, colchique d'automne, tue-chien, voyeute. — Rosées, lilas, un peu rouges. — VI. 3.

Gentiana amarella. — Gentiane des prés. — Bleues. — V. 2.

Hedera helix. — Lierre à cautère ou grimpant. — Blanc-sale. — V. 1.

Lamium hybridum. — Lamier bâtard. — Blanches. — XIV. 1.

— *Purpureum.* — Pain de poulet, lamier rouge. — Purpurines. — *id.*

Myagrum paniculatum. — Cameline ou rapistre à panicules. — Jaunes. — XV. 1. — Rare.

Parnassia palustris. — Gason du Parnasse. — Blanches, rayées de gris. — V. 4.

Potentilla verna — Farcinière. — Jaunes. — XII. 10.

Scilla autumnalis. — Scille d'automne, hyacinthe étoilée, mineure. — Bleues. — VI. 1.

Ulex europæus. — Ajonc marin, genet épineux. — Jaunes. — XVII. 10.

N. B. — Parmi les plantes cryptogames dont le pays d'Ermenonville abonde, on distingue les suivantes : *Bryum rurale* et *B. scoparium*, l'*Hypnum rutabulum* et l'*H. sericeum* ; le *Jungermania platiphylla*, le *Lichen pyxidatus*, *L. rangiferinus*, *L. sanguinaris*, etc.

XIV. (Page 109).

Méthode de J.-J. Rousseau *pour former un Herbier.*

La formation d'un herbier est nécessaire à tous ceux qui veulent se consacrer à l'étude des plantes. Il s'agit donc d'apprendre à préparer, dessécher et conserver les individus, de manière à les rendre faciles à reconnaître et à déterminer. « Il y a d'abord une provision à faire ; savoir: cinq ou six mains de papier gris, et à peu près autant de papier blanc, de même grandeur, assez fort et bien collé, sans quoi les plantes se pourriraient dans le papier gris, ou du moins les fleurs y perdraient leur couleur, ce qui est une des parties qui les rendent reconnaissables, et par lesquelles un herbier est agréable à voir. Il faut une presse de la grandeur du papier, ou du moins deux bouts de planches bien unies, de manière qu'en plaçant les feuilles entre deux, on les puisse tenir pressées par les pierres ou autres corps pesants dont on chargera la planche supérieure. Ces préparatifs faits, voici ce qu'il faut observer pour préparer les plantes de manière à les conserver et les reconnaître. »

« Le moment à choisir pour cela est celui où la plante est en pleine fleur, et où même quelques fleurs commencent à tomber pour faire place au fruit qui commence à paraître. C'est dans ce point où toutes les parties de la fructification sont sensibles, qu'il faut tâcher de prendre la plante pour la dessécher dans cet état. »

« Les petites plantes se prennent toutes entières avec

leurs racines qu'on a soin de bien nettoyer avec une brosse, afin qu'il n'y reste point de terre. Si la terre est mouillée on la laisse sécher pour la brosser, ou bien on lave la racine ; mais il faut avoir la plus grande attention de la bien essuyer et dessécher avant de la mettre entre les papiers, sans quoi elle s'y pourrirait infailliblement et communiquerait sa pourriture aux autres plantes voisines. Il ne faut cependant s'obstiner à conserver les racines qu'autant qu'elles ont quelques singularités remarquables; car, dans le plus grand nombre, les racines ramifiées et fibreuses ont des formes si semblables que ce n'est pas la peine de les conserver. La nature qui a tant fait pour l'élégance et l'ornement dans la figure et la couleur des plantes en ce qui frappe les yeux, a destiné les racines uniquement aux fonctions utiles, puisqu'étant cachées dans la terre, leur donner une structure agréable eût été cacher la lumière sous le boisseau. »

« Les arbres et toutes les grandes plantes ne se prennent que par échantillon ; mais il faut que cet échantillon soit si bien choisi, qu'il contienne toutes les parties constitutives du genre et de l'espèce, afin qu'il puisse suffire pour reconnaître et déterminer la plante qui l'a fourni. Il ne suffit pas que toutes les parties de la fructification y soient sensibles, ce qui ne servirait qu'à distinguer le genre, il faut qu'on y voie bien le caractère de la foliation et de la ramification ; c'est-à-dire la naissance et la forme des feuilles et des branches, et même, autant qu'il se peut, quelque portion de la tige ; car, tout cela sert à distinguer les espèces différentes des mêmes genres qui sont parfaitement semblables par la fleur et le fruit (1). Si les branches sont trop épaisses,

(1) Il faut surtout avoir soin de choisir les plantes dans leur état le plus naturel, c'est-à-dire qu'elles ne soient ni trop chétives, ni trop

on les amincit avec un couteau ou canif, en diminuant adroitement par-dessous de leur épaisseur, autant que cela se peut, sans couper et mutiler les feuilles. Il y a des botanistes qui ont la patience de fendre l'écorce de la branche et d'en tirer adroitement le bois, de façon que l'écorce rejointe, paraît vous montrer encore la branche entière, quoique le bois n'y soit plus. Au moyen de quoi l'on n'a point entre les papiers, des épaisseurs et bosses trop considérables, qui gâtent, défigurent l'herbier, et font prendre une mauvaise forme aux plantes. Dans les plantes où les fleurs et les feuilles ne viennent pas en même temps, ou naissent trop loin les uns des autres, on prend une petite branche à feuilles et une petite branche à fleurs, et les plaçant ensemble dans le même papier, on offre ainsi à l'œil les diverses parties de la même plante, suffisantes pour la faire reconnaître. Quant aux plantes où l'on ne trouve que des feuilles, et dont la fleur n'est pas venue ou est déjà passée, il les faut laisser, et attendre, pour les reconnaître, qu'elles montrent leur visage. Une plante n'est pas plus sûrement reconnaissable à son feuillagé, qu'un homme à son habit (2). »

« Tel est le choix qu'il faut mettre dans ce qu'on cueille : il en faut mettre aussi dans le moment qu'on prend pour cela. Les plantes cueillies le matin à la rosée ou le soir à l'humidité, ou le jour durant la pluie, ne se conservent point. Il faut absolument choisir un temps sec, et

---

exubérantes, et qu'elles n'offrent aucune lésion, aucune monstruosité. (A. T. D. B.)

(1) Certaines plantes se dessèchent très-rapidement, d'autres très-lentement. Il en est, comme celles appellées *grasses*, dont il est nécessaire d'enlever la pulpe, ou qu'on ne peut dessécher que par le moyen du feu. (A. T. D. B.)

même dans ce temps-là le moment le plus sec et le plus chaud de la journée, qui est, en été, entre onze heures du matin et cinq ou six heures du soir. Encore alors, si l'on y trouve la moindre humidité, faut-il les laisser, car infailliblement elles ne se conserveront pas. »

« Quand vous avez cueilli vos échantillons, vous les apportez au logis toujours bien au sec, pour les placer et arranger dans vos papiers. Pour cela vous faites votre premier lit de deux feuilles au moins de papier gris, sur lesquelles vous placez une feuille de papier blanc, et sur cette feuille, vous arrangez votre plante, prenant grand soin que toutes ses parties, surtout les feuilles et les fleurs soient bien ouvertes et bien étendues dans leur situation naturelle. La plante un peu flétrie, mais sans l'être trop, se prête mieux, pour l'ordinaire à l'arrangement qu'on lui donne sur le papier avec le pouce et les doigts. Mais il y en a de rebelles qui se grippent d'un côté, pendant qu'on les arrange de l'autre. Pour prévenir cet inconvénient, j'ai des plombs, des petites pièces de monnaie, avec lesquels j'assujétis les parties que je viens d'arranger, tandis que j'arrange les autres, de façon que quand j'ai fini, une plante se trouve presque toute couverte de ces pièces qui la tiennent en état. Après cela on pose une seconde feuille blanche sur la première, et on la presse avec la main, afin de tenir la plante assujetie dans la situation qu'on lui a donnée, avançant ainsi la main gauche qui presse à mesure qu'on retire avec la droite les plombs et les pièces de monnaie qui sont entre les papiers ; on met ensuite deux autres feuilles de papier gris sur la seconde feuille blanche, sans cesser un seul moment de tenir la plante assujétie, de peur qu'elle ne perde la situation qu'on lui a donnée ; sur ce papier gris on met une autre feuille blanche ; sur cette feuille une plante qu'on arrange et recouvre comme

ci-devant, jusqu'à ce qu'on ait placé toute la moisson qu'on a apportée, et qui ne doit pas être nombreuse pour chaque fois ; tant pour éviter la longueur du travail que de peur que durant la dessiecation des plantes, le papier ne contracte quelque humidité par leur grand nombre ; ce qui gâterait nécessairement vos plantes, si vous ne vous hâtiez de les changer de papier avec les mêmes attentions ; et c'est même ce qu'il faut faire de temps en temps, jusqu'à ce qu'elles ayent bien pris leur pli, et qu'elles soient toutes assez sèches. »

« La pile de plantes et de papier ainsi arrangée, doit être mise en presse, sans quoi les plantes se gripperaient ; il y en a qui veulent être plus pressées, d'autres moins ; l'expérience vous apprendra cela, ainsi qu'à les changer de papier à propos, et aussi souvent qu'il faut (1). Quand les plantes seront bien sèches, on les mettra bien proprement chacune dans une feuille de papier, les unes sur les autres, sans avoir besoin de papier intermédiaire (2). Il faut toujours tenir son herbier bien serré, et un peu en presse ; sans quoi les plantes, quelques sèches qu'elles fussent, attireraient l'humidité de l'air, et se gripperaient encore. » (*Lettres élémentaires sur la botanique*, lett. VIII. p. 510—517 du tom. XIV).

---

(1) Deux espèces d'insectes attaquent et détruisent, sous l'état de larves, les plantes des herbiers ; ce sont l'*Anthrène des cabinets* et le *Pline voleur*. On ne peut arrêter leurs ravages qu'en visitant deux ou trois fois l'an les plantes une à une. A. T. D. B.)

(2) A chaque plante on doit joindre une étiquette en papier blanc, sur laquelle on met ses noms linnéen et populaire, l'indication du lieu où elle a été trouvée, l'époque de la floraison, la classe et l'ordre auxquels elle appartient, et en général toutes les observations qu'on juge convenable, pour aider à la mémoire et rendre son herbier utile. (A. T. D. B.)

XV. (Page 125).

Imitation des vers de Pétrarque : Chiare, fresche, e dolci acque.

Claire fontaine, onde aimable, onde pure,
Où la beauté qui consume mon cœur,
Seule beauté qui soit dans la nature,
Des feux du jour évitait la chaleur!
Arbre heureux, dont le feuillage,
Agité par les zéphyrs,
La couvrit de son ombrage,
Qui rappelles mes souvenirs,
En rappellant son image!
Ornements de ces bords, ô filles du matin,
Vous dont je suis jaloux, vous moins brillantes qu'elle,
Fleurs qu'elle embellissait quand vous touchiez son sein;
Rossignols dont la voix est moins douce et moins belle;
Air devenu plus pur, adorable séjour,
Immortalisé par ses charmes :
Lieux dangereux et chers, où de ses tendres armes,
L'amour a blessé tous mes sens,
Écoutez mes derniers accens,
Recevez mes dernières larmes.

(Voltaire.)

XVI (Page 155).

Hommages rendus à M. Th. Charlotte de Berneaud.

Ma bien-aimée avait choisi le cimetière de l'Ouest, dit

de Vaugirard, pour sa dernière demeure ; c'est là qu'elle repose près de son fils, et non loin de personnes qui nous furent chères à tous deux. On lit sur le monument l'inscription suivante :

ICI

REPOSE PRÈS DE SON FILS,

MARIE-THÉRÈSE-CHARLOTTE

DE-BERNEAUD

DE RIEGELMANN,

ÉPOUSE

DE J. B. M. A. ARSENNE THIÉBAUT-DE-BERNEAUD,

L'UN DES BIBLIOTHÉCAIRES DE LA BIB. MAZARINE ;

NÉE A HANAU-SUR-LE-MEIN, LE 1er. AVRIL 1780,

DÉCÉDÉE LE 29 AVRIL 1818, AGÉE DE XXXVII ANS, 28 JOURS.

BELLE, MODESTE, SAGE,

APPUI DU MALHEUREUX,

AMIE CONSTANTE,

FILLE TENDRE, ÉPOUSE FIDÈLE, BONNE MÈRE,

ELLE FIT, PENDANT XII ANS, LE BONHEUR

DE SON INCONSOLABLE ÉPOUX.

EN MOURANT, ELLE LUI DIT :

JE RESTE AVEC TOI DANS MA FILLE CHÉRIE,

ELLE TE RENDRA LA FÉLICITÉ ;

JE LUI LÈGUE MON AMOUR POUR TOI.

ADIEU !

PENSE TOUJOURS A MOI.

NOTRE FILS HERMANN *M'APPELLE,*

JE VAIS LE REJOINDRE.

ADIEU !...

Pendant que les restes de ma CHARLOTTE étaient encore sous les yeux de sa fille, de son époux infortuné, de tous ceux qui la chérirent, M. ALEXANDRE PASCAL TISSOT (1), voulut lui rendre un dernier hommage et déposer sur sa tombe les derniers épanchemens de l'amitié. Mon cœur me fait un devoir de rapporter ici son discours; je ne puis mieux lui témoigner ma reconnaissance.

AMIS,

« Permettez-moi de vous entretenir un instant de l'épouse vertueuse dont nous déposons les tristes restes dans ce tombeau. Je ne dirai rien que vous ne sachiez déjà; mais une douleur vive a besoin de s'épancher. C'est l'usage presqu'exclusif de la vanité de faire retentir les cercueils de ses accents mercenaires ou serviles. Aussi, blâmera-t-on peut-être les louanges que mon cœur va donner à une femme qui ne s'est distinguée ici bas que par la vertu. Mon amitié ne se laissera point intimider. D'ailleurs, à mes yeux et aux vôtres, sans doute, Messieurs, rien ne mérite d'être loué comme la vertu; elle n'a pas besoin

(1) M. TISSOT est déjà connu par une traduction française des *XII livres du Code de* JUSTINIEN. (4 vol. in-4°, Metz et Paris, 1806). Il est à ma connaissance qu'il prépare plusieurs ouvrages importants, parmi lesquels je citerai 1° un *Traité de l'Amitié*, riche de faits et de sentiments; 2° une *Histoire des bibliothèques chez les divers peuples de l'antiquité*, où la philosophie s'unit aux recherches d'une haute érudition; 3° un *Traité sur l'éducation considérée principalement dans ses rapports avec le gouvernement*, etc.

d'être soutenue par les dignités ni l'opulence; elle est seule supérieure à toutes les grandeurs.

« Je ne déplorerai point le sort de la compagne de notre ami. Il faut plutôt la féliciter que la plaindre. La mort pour les gens de bien n'est point un mal; elle n'est telle que pour les méchants. Pour eux seulement elle est terrible, quoiqu'ils aient réussi à la rendre un objet d'effroi pour tous.

« Chez les Anciens, beaucoup plus avancés que nous dans la science de l'homme, l'opinion que la mort n'est point un mal était générale. Ils s'appuyaient sur le témoignage des dieux mêmes. Silène, consulté par un roi sur ce qui pouvait arriver de plus heureux à l'homme, répondit: *Mourir promptement* (1). Cléobis et Biton obtinrent cette faveur en récompense de leur piété (2).

« La voix des Sages est unanime au sujet de la mort. Platon (3) avoue qu'après y avoir sérieusement réfléchi, l'union de l'âme et du corps lui paraît bien moins heureuse pour l'homme que leur séparation. Pensez-vous, s'écrie Marc-Aurèle (4), que celui qui, doué d'une âme grande

---

(1) Plutarch. *Consol. ad Apoll.* 72.
(2) Herodot. Lib. I. c. 31.
(3) *De Legib.* lib. VIII.
(4) *De rebus suis*, lib. VII. 24.

et généreuse, se représente d'un côté l'éternité, et de l'autre les maux qui accablent le genre humain, pensez-vous qu'il regarde la vie comme une chose bien précieuse ? Non, certainement.

« Écoutons surtout Socrate le plus sage des hommes. Il est en la présence de la mort il nous assure qu'elle n'est point un mal. « O « vous, dit-il (1), qui daignez me conserver votre « bienveillance, permettez-moi de vous entre- « tenir un moment en attendant qu'on me con- « duise dans le lieu où je dois mourir. Je veux « vous faire part, comme à mes amis, de ce « qui m'est arrivé en ce jour. C'est une chose « fort extraordinaire, mais je crois pouvoir vous « en donner la raison. Vous savez qu'une voix « divine, jusqu'à présent, n'a jamais manqué « de m'avertir quand j'étais menacé de quelque « événement fâcheux. Vous voyez ce que j'é- « prouve aujourd'hui : c'est ce que le vulgaire « des hommes prend pour le plus grand des « maux. Le génie qui me protége ne m'a cepen- « dant rien dit ni ce matin, quand je suis sorti « de chez moi, ni quand je suis monté au tri- « bunal, ni quand j'ai commencé à vous parler. « Souvent il lui est arrivé de m'interrompre « même au milieu de mes discours ; mais au- « jourd'hui il n'a rien blâmé de tout ce que j'ai

(1) Plato. *Apol. Socrat.* 2.

« fait ou dit. Je conclus de son silence que ce « que j'éprouve est un bien, que la mort n'est « point un mal. S'il en était autrement, il n'eût « pas manqué de m'en prévenir. »

« Hélas ! Le sage fils de Sophronisque ne se trompait point. Oh triste vie que celle des humains ! Vie pleine d'illusions, qui n'a de réel que ses malheurs ! Suivez la justice ; remplissez scrupuleusement vos devoirs, montrez-vous attaché à la vertu, les maux ne se rassembleront pas moins en foule sur votre tête. Y a-t-il parmi vous, Messieurs, quelqu'un qui n'ait été en butte aux traits des méchants ? Pour moi, qu'avais-je fait à cet homme qui m'a renversé et dépouillé de tout ? Qu'avait-il à me reprocher ? D'être plus homme de bien que lui sans doute.... Mais abandonnons les méchans à leurs remords ; que rien d'eux, pas même leur nom, ne vienne souiller l'éloge de la vertu.

« La mort n'affranchit pas seulement les gens de bien des maux inhérents à la vie ; elle est pour eux le commencement d'une félicité éternelle. Leur âme délivrée d'une longue servitude, recouvre enfin son indépendance et ses droits. Image de la divinité, émanée d'elle, elle rentre au ciel d'où elle était descendue. Socrate avait en vue cette nouvelle vie quand, la coupe empoisonnée dans les mains, il disait à ses amis (1) avec

(1) Plato. *Apol. Socrat.* 23

un visage où se peignait le calme de la vertu :
« Encore un moment et je ne serai plus avec
« vous ; je vous quitterai aussitôt que j'aurai
« épuisé cette coupe, pour aller dans le cie
« jouir d'un bonheur qu'aucun nuage désormais
« ne viendra plus interrompre. »

« Cette félicité, Messieurs, est celle maintenant de la femme céleste dont nous avons la dépouille mortelle sous les yeux. Aussi ne sommes-nous point venus pleurer sur son sort, mais donner quelques louanges à la beauté de sa vie. C'est la seule chose qu'il soit au pouvoir des mortels de faire en faveur des gens de bien qui ont quitté la terre. Cet hommage est l'unique auquel leurs ombres généreuses soient encore sensibles.

« Les Grecs autrefois (1) prononçaient solennellement l'éloge des citoyens morts à la guerre pour la défense de la patrie. Isocrate (2) proposa d'étendre cet honneur à tous ceux qui se seraient distingués par la vertu. Ce vœu ne fut complétement rempli que par les Romains. Il ne mourait chez eux personne qui eût fait quelque action d'éclat ou donné l'exemple d'une vertu, soit publique soit privée, dont on ne fît

(1) Dion. Halyc. *Ant. rom.* lib. V, cap. 3 ; Plutarch. *in Peric* Thucidid. *Hist.* lib. II.

(2) Isocr. *Encom. Evag.*

l'oraison funèbre (1). On portait le corps en grande pompe dans le *forum ;* le peuple s'assemblait autour, et ensuite le fils du défunt, ou à son défaut l'un de ses proches ou de ses amis, montait à la tribune. JUNIUS BRUTUS (2) qui, après avoir expulsé les Tarquins, réintégra le peuple dans la jouissance de ses droits, fut le premier dont on prononça ainsi l'éloge, et certes personne ne méritait plus que lui un tel honneur.

« Peu de temps après (3) les femmes eurent part à cet hommage public. On ne fut que juste envers elles. Qui oserait accuser, dit SÉNÈQUE (4), la nature de s'être montrée moins généreuse envers les femmes qu'envers les hommes, ou d'avoir resserré pour elles la sphère des vertus ? Elles sont capables de mettre dans le bien autant d'énergie que nous, et il ne leur manque qu'une plus grande habitude pour se montrer supérieures aux travaux pénibles et à la douleur. En faut-il, continue SÉNÈQUE, d'autre preuve que l'exemple de LUCRÈCE à qui les Romains dûrent d'être délivrés du joug de la tyrannie ?

« S'il fallait juger de toutes les femmes par

---

(1) POLYB. *Hist.* lib. VI.

(2) PLUTARCH. *In Valer. Public.* DYON. HALYC. *Ant. rom....* lib. V. cap. 3.

(3) PLUTARCH. *In Camil.* et in *mul. fact. memorab.* SUETON. *In Jul. Cæs*

(4) SENEC. *Consol. ad Marc.* cap. 16.

celle qui vient de nous être ravie, la question entre ce sexe et les hommes ne resterait pas longtemps indécise. Quel homme montra plus qu'elle de courage et de grandeur d'âme dans les vicissitudes de la vie? L'infortune comme la prospérité, la pauvreté comme l'opulence, les injustices et les douleurs, elle supporta tout sans jamais se laisser abattre ni corrompre. O toi dont elle fit le bonheur pendant douze ans, que ton désespoir est légitime! Quelle épouse fut plus accomplie! Quelle mère plus tendre! Quelle femme meilleure! Non, ta perte ne pouvait être plus grave. Une considération cependant doit mettre un terme à ta douleur. Pense que retirée dans le séjour des justes, elle est à jamais délivrée des maux inséparables de la vie d'ici-bas. Il te reste une fille, image parfaite de sa mère, et dont l'âme, cultivée par tes soins, fera revivre ses vertus. Et toi, ombre chérie, qui m'entends du haut des célestes voûtes, pardonne si cet hommage que j'ai voulu te rendre est au-dessous de ton mérite! Un monument plus digne de toi existe dans tous les cœurs qui furent assez heureux pour te connaître. »

XVII. (Page 156).

Poëme sur la mort de M. T. Charlotte de Berneaud.

Note préliminaire. — L'auteur de ce poëme, M. Franco Salfi (1), ancien professeur de droit public et de philosophie dans les universités de Naples et de Milan, est l'un des hommes les plus distingués de l'Italie savante. Il a signalé son début dans la carrière des lettres par un ouvrage remarquable intitulé : *Saggio di fenomeni antropologici relativi al tremuoto avvenuto nelle Calabrie l'anno* 1783 (un vol. in-8°. Naples, 1787). Il considère l'homme physique et moral pendant ces épouvantables convulsions, au milieu de ces scènes d'effroi qui répandent le deuil sur toute une contrée.

En 1787, M. Salfi publia encore un petit écrit, étincelant d'esprit et de patriotisme (2), qui ne contribua pas peu à libérer son pays d'un tribut honteux. L'Italie lui doit encore plusieurs tragédies, vivement applaudies à la lecture et au théâtre ; elles semblaient promettre un heureux successeur à ce grand Alfieri, qui daigna m'accueillir amicalement pendant mon séjour à Florence ; mais des études graves, j'allais dire éminemment dignes d'un homme de bien, et plus conformes à l'esprit

---

(1) Né le 1er janvier 1759, à Cosenza, capitale de la Calabre citérieure.

(2) Cet ouvrage est intitulé : *Allocuzione del Cardinale N***, al Papa Pio Sesto* ; il a eu jusqu'à sept éditions dans le court espace de huit jours.

de notre âge, donnèrent à son génie une direction nouvelle.

Les services qu'il n'a cessé de rendre à l'Italie méritaient une autre récompense: Je le dis avec douleur, M. Salfi n'a pas été heureux. Son nom est à ajouter à la liste déjà si longue des victimes de la tyrannie.

Dans le poëme qu'on va lire, et dont je donne la traduction, il ne peut s'empêcher de faire un retour pénible sur ses propres maux. Recueillons l'aveu précieux qui lui échappe: c'est en France qu'il a trouvé un asile. Heureuse ma patrie d'avoir pu offrir un toit protecteur à un martyr de la liberté; plus heureuse encore quand aucun de tes enfans ne se verra plus réduit à implorer la miséricorde de l'étranger!

Depuis son séjour en France, M. Franco Salfi s'est livré à un travail important qui n'honore pas moins sa patrie adoptive, que l'Italie, je veux parler de la continuation de l'*Histoire littéraire de l'Italie*, de P. L. Ginguené (1). Il a développé dans cet ouvrage une grande variété de connaissances et une profonde critique, une rare impartialité et une habileté à manier notre langue qui surprend surtout dans un étranger. On doit désirer qu'après avoir complété, dans un volume supplémentaire, l'histoire du XVIe. siècle, ils enrichisse le domaine des lettres de l'histoire littéraire de l'Italie au XVIIe., non moins fertile que le précédent en faits remarquables, en hommes de génie, en écrivains illustres.

---

(1) Les volumes VII, VIII et IX qui ont paru cette année.

SCIOLTI

DI FRANCO SALFI

SULLA

MORTE DI MADAMA

CARLOTTA THIÉBAUT-DE-BERNEAUD.

Son destin fut d'aimer, son bonheur d'être aimée.

SCIOLTI.

Tinta di sangue ancor, vedea la Francia
Il tiranno maggiore esul ritrarsi,
E sommeteva attonita la fronte,
Più che al voler de' suoi nimici, al fato,
Che maggior de' nimici, a certa pace
La destinava, e a gloria ancor più vera;
Allor ch'esperto degli antichi danni,
La patria mia fuggendo, a questa io mossi
Alma città, che, al guardo mio, parea
Più grande ancor nella fatal caduta.

Qui sol pace io sperai; qui sol l'aspetto
Mutabile de' regni e degl' imperi
Era oblio de' miei mali, anzi conforto;
Ch'io già vedea fra 'l vasto orror, che spesso
Sgomenta il volgo, ch'oltre più non vede,
Pur ravvivarsi quella prima luce,
Che le discordi dell' orrendo cao
Elementi volubili ridusse
Sotto armoniche leggi, e dell' antico
Error le sparse tenebre fugando,
Spinger le menti libere a quell' alto
Segno, che a lor natura alma prescrisse,
E che il suo dee compir disegno eterno.

TRADUCTION.

Alors que la France, toute baignée du sang des braves, voyait le plus grand des tyrans fugitif et proscrit; alors qu'étonnée de ses revers elle cédait, non pas au nombre, ni à la volonté de ses ennemis, mais au Destin qui, plus puissant qu'eux, lui ordonnait de se réfugier dans la paix, où l'attendait une gloire plus solide; alors, dis-je, instruit par mes anciennes infortunes, je m'éloignai pour jamais de ma patrie et vins chercher un asile dans le sein de cette grande Capitale, plus grande encore à mes yeux depuis ses nouveaux désastres.

Là, j'espérai puiser l'oubli du passé et trouver le calme si nécessaire à mon âme, en contemplant l'instabilité des trônes et les vicissitudes des empires. Du sein même de ces révolutions, que le vulgaire regarde comme de funestes présages, je vois le génie débrouiller le chaos, remplir l'espace, soumettre les éléments déchaînés à des lois fixes, et montrer à l'homme juste le but où il doit tendre pour remplir sa noble destinée et les décrets éternels de la nature.

Oh età beata, cui finor sol lece
Presentire al pensier, che talor fero
Sprezza, sdegnando, l'europea fortuna,
E trascorrendo l'avvenir, contempla
Quella, che invoca, e pur non giunge, intera
Pace suprema; e de' suoi lunghi mali
Stanco, a sì bell' idea, come a securo
Porto, sperando, approda e si riposa.
Ma pur sì cara speme, e le felici
Immagini, che spesso ella ridesta,
Non son bastanti a rattemprar l'affanno,
Che l'aspetto presente in noi rinnova
Della virtù, che par che indarno lutti,
E quasi ad or' ad or succumba al crudo
Destin, che ognor più rio l'incalza e stringe.
Di sì strane vicende anch'io gran parte,
Qual chi scampato dal comun naufragio,
Vivea solingo oscuri dì, gli altrui,
E i mali miei commiserando a un tempo;
E Tu, cui 'l ciel donò capace un'alma
Di sentirli pur meco, unico e solo
Conforto m'eri, Tu, gentil Carlotta,
Tu, figlia amata mia, che di sì dolce
Nome, che di natura ancor più santa
Pietà t'impose, appellerotti io sempre.
Privo di patria, di congiunti e amici,
In questa terra, che ospital per uso
Agl' Itali si presta esuli o stanchi,
Te sola a me benigno il cielo offerse;

O jours de félicité que jusqu'à présent l'âme seule peut entrevoir par la pensée, quand fatiguée des malheurs de la terre, elle ose franchir les âges futurs et jouir par avance de cette longue paix, de ces époques de délices si désirées et toujours vainement attendues, où l'homme, comme dans un port assuré, pourra se reposer libre et tranquille.

Mais, que ce doux avenir, que les images de bonheur dont il nous berce sont loin d'adoucir l'amertume qui nous pénètre à l'aspect du juste luttant en vain contre une fatalité barbare qui le poursuit sans relâche et sous les coups de laquelle il semble par fois succomber.

En proie moi-même à cette affreuse destinée, tel qu'un malheureux échappé au naufrage, je vivais ignoré, enseveli dans une profonde solitude, pleurant mes infortunes et celles de mes semblables, quand, messagère du ciel, tu m'apportas tous les genres de consolations, adorable Charlotte, toi qui réunissais la piété à une ame généreuse, toi que j'appellerai toujours ma fille chérie, titre sorti de mon cœur et mille fois plus saint que s'il te venait de la nature.

Sans patrie, sans famille, sans amis, j'errais eul au milieu de ce peuple ami des malheureux. Le ciel eut pitié de moi : je te connus alors. Profondément ému de ma pénible situation, tu

E tu, da' mali miei più ch'altri, tocca,
M'offristi all'uopo il tuo conforto e 'l pianto.
Oh dolce pianto di due cori afflitti,
Quando amistanza e filiale affètto
L'inspira e versa su gli alterni affanni!
Tutto conobbi allor per te quel vuoto,
Che la natura abborre, e in cui pur l'uomo
Talor si circoscrive, e la catena
Degli esseri interrompe, ond' ei procede;
Nè si alleva una man, che ne sostenga
L'età cadente, e i moribondi lumi
Ne chiuda alfine, e dopo se pur lasci
Chi ne conservi, oltre la tomba, il nome.
Per te tutti di padre i sacri affetti
Appresi, o Figlia; e mi parea fin dolce,
Quanto più ognor venia grave, la vita,
Ch'io vivea fra le tue cure pietose.
E già sperava, ch'io morendo in questa
Terra straniera, che a mia patria elessi,
Lungi da' miei più cari, all'egre membra
Daresti alcun sollievo; e ben tu stessa
Pur mi dicevi, riserbarti estremo
Ufficio, il dare all'ossa mie riposo,
Ed alzare una pietra al nome mio,
Che mostri al passeggier, che se fortuna
Manca talor, l'altrui pietà non manca,
Che di lagrime onori un cener muto.
Oh vana speme! oh voti all'aura sparsi!
La terza volta ancor non compie il sole

daignas me tendre une main secourable et compatir à mes maux. Comme elles sont bienfaisantes les larmes, quand c'est l'amitié, quand c'est la tendresse filiale qui les verse !

Qu'il me fut alors odieux ce vide que la nature abhorre, ce vide par lequel l'homme s'isole par fois et rompt la chaine qui l'unit à tous les êtres ! Dans cette misérable condition, il se prive d'un soutien pour ses vieux ans, de la main qui doit lui fermer les yeux, de tout moyen pour transmettre son nom au-delà de la tombe. Tes soins affectueux, ô ma fille, ont ouvert mon âme aux sacrés sentimens d'un père; par eux je sentais déjà s'alléger le poids des années; déja pour moi la vie avait plus de charmes.

Loin de tous ceux que j'aime, je me voyais déjà sur cette terre étrangère que j'adopte pour ma patrie, mourir soutenu par tes bras amis. Il m'en souvient, tu me priais par fois de m'en rapporter à toi du soin de mes dernières heures; tu promettais d'élever à ma mémoire une pierre destinée à prouver au passant que si la fortune nous délaisse, il est encore des âmes généreuses pour honorer notre cendre muette, et nous donner quelques larmes.

Vain espoir ! Vœux trop tôt deçus ! Le soleil n'avait pas encore, pour la troisième fois, rempli

L'obliquo giro suo, che te, fra le altre
Elette a far quaggiù brillar sua luce,
E render la virtude ognor più cara,
Più non rivede; ed io, cui pur non era
Morte immatura, nè sì grave al certo,
Misero! io vivo ancor di pria più tristo;
Nè mi fù dato almen, sola mercede,
Che a' tanti affanni miei dal ciel pregava,
Anzi morte, del cor lasciarti alcuna
Sincera prova, onde, me spento, ancora
Dir potessi talvolta: *Egli era grato.*
Lasso! non altro a me concesse il cielo,
Che ta e prestar quel, che tu a me serbavi,
Ultimo uffizio di dolor verace.
Te feral morbo lungamente strinse;
E te ammirando ognor più saggia e forte
Nel celar le tue pene a' tuoi più cari,
Qual padre dee la sua tenera figlia,
Te seguii mesto insino all' ultima ora.
Ahi fatal giorno! I primi raggi appena
Uscian del sol, che gli ultimi a te furo,
E tu cercando ancor del ciel la luce,
Del primo figlio tuo, che 'l tuo destino
Precorso avea, gridasti il nome, quasi
Raggiugnerlo dovessi e riabbracciarlo.
Tutto l'orror della vicina morte
Ti cinse allora; e più che nel tuo rio
Morbo feral, tu l'avvisasti appieno
Nell' altrui duol, nell' altrui pianto espressa.

son cours annuel, que déjà tu m'échappes pour toujours ; ô toi que le ciel avait placée ici bas pour nous rendre la vertu plus aimable. Je te survis, moi pour qui la mort eût été si douce et si juste ; je te survis plus malheureux que jamais. Hélas ! dans mes nouvelles angoisses je n'ai pu obtenir la seule faveur que j'implorai, celle de te laisser, avant de mourir, une preuve de mon amour, une preuve qui pût te faire dire quelquefois : *Il était reconnaissant.* O douleur cruelle ! Le sort me destinait à faire pour toi ce que j'attendais de toi seule.

Dévorée lentement par une affreuse maladie, je t'ai vu, oh effort admirable ! te montrer plus courageuse, plus patiente pour mieux cacher l'horreur de tes souffrances à ceux qui tenaient le plus près à ton cœur. Comme un père, je ne t'ai point quitté, ma fille, jusqu'à ta dernière heure. Moment fatal ! Le soleil dardait à peine ses rayons naissants, que ce jour fut le dernier pour toi ! Je t'ai vu, les yeux fixés sur la voûte céleste, appeller ton premier né : lui tendre les bras comme pour le rejoindre et l'embrasser de nouveau.... Les tables du Destin se brisent, la mort vient t'envelopper de son voile funèbre.... Tu la vois toute entière plus encore dans l'horreur qu'elle nous inspire, plus encore dans nos san-

Tu il consorte fedel teneramente
Stringevi al collo; ed or la figlia amata,
Or l'amico cercavi almen col guardo
Incerto e grave; ed io pur t'era a fianco,
Celando il duol, che dal cor traboccava,
E consolando invan consorte e figlia,
Che te coprian di baci e in un di pianto;
E tu, quasi tranquilla, ancor godevi
Di quel tenero pianto e di quei baci.
Così passasti placida; ed io chiusi
Le tue spente palpebre, e alcun raccolsi
Da' freddi labbri tuoi respiro estremo:
E morta ancor, sul tuo pallido volto
Prea che la pietà sola vivesse.

Nè però t'abbandono, ancor che altrove
Ita fosse dite la miglior parte.
Col fido tuo dividere le cure
Ultime io volli, che dover supremo
Prescrive a' cori di pietà devoti,
Che la tua fredda spoglia era al mio sguardo,
Qual sacro tempio squallido e deserto
Da quella, che albergò celeste diva,
La cui memoria a chi dappresso il guarda,
Stupore a un tempo e riverenza inspira.
In pure vesti candide ravvolta
Anch'io ti posi in la funerea bara,
Di fiori ornata, testimon dell' alme
Tue virtù, che t' ornaro ognor vivente.

glots que dans le coup qu'elle te porte. Alors, tendrement pressée sur le sein de ton époux désespéré, tu promenais des yeux languissants et humides tantôt sur ta fille, tantôt sur ton ami; tandis que, debout à tes côtés, dévorant la douleur qui brisait mon âme, j'appelais de vaines consolations sur ta fille, sur ton époux qui t'accablaient de leurs baisers et de leurs sanglots. Tu jouissais encore de ces tendres caresses, ton sein était encore couvert de ces larmes amères quand, résignée à ton sort, tu cessas de vivre. J'ai clos tes paupières éteintes, et sur tes lèvres glacées j'ai cherché ton dernier soupir. Tu n'étais plus alors, et cependant ton visage décoloré peignait encore l'ineffable bonté de ton cœur.

Je ne t'abandonnai pas, quoique la meilleure partie de ton être ne fût plus avec toi. Je voulus partager avec ton époux infortuné les tristes devoirs que l'amour et la piété imposent aux cœurs sensibles. Sois sans crainte, ta dépouille mortelle est à mes yeux comme un temple antique écrasé sous ses ruines; l'auguste déesse qui l'habitait n'y est plus, mais son souvenir pénètre le voyageur de respect et de vénération. Vêtue d'une longue tunique blanche, resplendissante de pudeur et d'innocence, nous te déposâmes dans le cercueil sur un lit de fleurs, symboles des nobles vertus qui te caractérisaient, et suivi de tes amis éplorés, je t'accompagnai jusques au

Così fra gli altri tuoi dolenti amici
T'accompagnai sino alla tomba, dove
Da' tuoi divisa eternamente posi.
—E là vengo talvolta, e là ti chiamo,
E là mi par che tu cangiata forse
In quelle piante squallide, che intorno
Ti fanno ombra e corona, od in quei fiori,
Onde s'orna per te la terra lieve,
O spiri in esse, od aura pura intorno
Mormorando erri, e ti compiaci almeno
Del culto, che l'altrui dolor ti rende,
Se àn senso alcun le piante, e i fiori e l'aure.

Ma s'egli è ver, com' è pur dolce a un tempo,
L'immaginare e il credere, che sciolta
Dal tuo ingombro mortale, in altra forma
Conversa omai, tu vivi in altra chiostra,
Sia l'Eliso fiorente, o l'alta sfera,
Che il gran padre Alighier trascorse, e seppe
Più che altri, ardito a noi ritrarre in carte;
E se dove che godi, ombra beata,
Memoria serbi delle andate cose,
E alcun di me pensier te segue, accogli
Questi miei carmi lugubri, ch'io spargo
Fra le lagrime mie su la tua tomba.
E lieto io ben sarei, se a te giugnesse
Di questi carmi il triste suon, che certo
A te non pur sarian cagion di gioja.
Ma, se di me, qual pria, cura ti stringe,

tombeau sous lequel tu dors séparée pour jamais de ceux qui t'aimeront toujours.

Là, je viens te voir quelquefois; là, je t'appelle, et te croyant vivante dans ces arbustes qui se penchent pour te couvrir de leur ombre religieuse, dans ces fleurs qui s'élèvent du sein de la terre qui te recèle, je t'aspire dans leurs parfums. Lorsque j'entends le zéphyr murmurer autour de leurs tiges, il me semble te voir sensible au culte que te rend la douleur. Mais, vaine illusion ! le sentiment réside-t-il dans les plantes, dans les fleurs, dans les vents légers ?

Ah ! s'il est vrai, comme il est doux de le penser et de le croire, que délivrée de ton enveloppe mortelle, tu aies pris une autre forme et que tu respires dans l'Élysée toujours fleuri, ou dans les hautes sphères que le génie audacieux du Dante parcourut et osa nous décrire; quel que soit le lieu où tu goûtes le bonheur, ombre adorée, si tu te rappelles encore le passé, conserve de moi quelque souvenir, daigne accueillir ces vers lugubres que je dépose avec mes pleurs sur ta tombe. Que dis-je ? je ne peux en douter, si les sons de ma lyre plaintive parviennent jusqu'à toi, tu les écoutes avec plaisir.

Si tu me gardes encore les mêmes sentiments

Deh, cerca pur fra quei tranquilli spirti,
Della c.. compagnia lieta or ti godi,
Cerca la vaga Giulia, e la severa
Eleonora. Ravvisar puoi l'una
Alla serena maestà del volto,
Al portamento nobile e leggiadro,
Alla pupilla tenera, che avviva
Dolce un sorriso annunziator di pace.
Pur che l'altra favelli, il suo dir pronto,
Un' alma forte e libera palesa;
E nel rigido ciglio, anco se tace,
Il suo grave pensier vi leggi impresso.
Per l'una, ancor più ardito oltre io mi spinsi
Ne' sacri boschi del Parrasio monte,
Onde di qualche alloro inghirlandato
Mertar dall'altrui mano, altra mercede,
Novello serto dell' Idalio mirto.
Per l'altra, ognor più amai gli alti misteri
Di libertade, e tor di man lo stile
A Melpomene osava, e far spavento
A' purpurei tiranni, che l'imbelle
Volgo adora su' troni o su gli altari.
Quanto fia grato a lor l'aver contezza
Di me, che lasso ancora a lor sorvivo!
Dì lor gli aspri miei casi, ond'io sovente
Ti posi a parte, e che dovunque iniquo
Me spinse il fato, io di cantar non cessi
Pur mai le lor virtudi e i pregi loro:
E m'udiro del Po sovente i pioppi

que naguère, cherche la belle Julie (1) et l'austère Éléonore (2) parmi les bienheureux dont tu partages les joies célestes. Tu reconnaîtras aisément la première à la majesté de ses traits, à son maintien noble et gracieux, à son regard tendre, à ce doux sourire qui peint si bien la sérénité du cœur. Si la seconde vient à parler, tu la reconnaîtras à son éloquence rapide, à son âme forte et indépendante; son silence même te la fera découvrir, il imprime à son visage austère la profondeur des pensées qui l'occupent. Julie me fit pénétrer d'un pas hardi sous les bosquets sacrés du Parnasse, où j'osai cueillir quelques lauriers pour mériter à mon amour l'espoir du myrte d'Idalie. Eléonore me rendit plus cher encore le noble culte de la liberté; sous ses yeux, j'arrachai des mains de Melpomène le poignard funeste aux tyrans, que l'aveugle vulgaire adore sur les trônes et aux pieds des autels. Raconte leur mes tristes aventures, tu les connus toutes; dis-leur que partout où le destin cruel m'en-

---

(1) Guilia Telesio-Firrao, descendante du célèbre philosophe Bernardino Telesio de Cosenza.

(2) Eleonora Fonseca-Pimentel, célèbre par son génie élevé, ses belles poésies et surtout par sa fin tragique; elle a péri, en 1799, avec les illustres et nombreuses victimes immolées sur les échafauds du crime, dressés par les agents de ce gouvernement anglais, que l'on trouve toujours à la tête des bourreaux de l'humanité.

Gementi e consapevoli, come ora
M'odono anch' esse le volubili onde
Della Senna, cui 'l canto italo è caro.

E t'udrà pur la madre mia, che lieta
T'abbraccerà qual mia diletta figlia.
Ah! morì l'infelice, invan più volte
Del suo figlio lontan chiamando il nome!
E duolmi ognor, che non potei pur farle
Del mio cor grato intera prova, e dirle
Qual a me fu rimorso il lungo pianto,
Ch' ella sul mio versò destin crudele!

Questi, gentil Carlotta, al labbro detta
Veri sensi il cor mio, su la fiorita
Terra, che l'ossa tue molle ricopre;
Nè sdegna ancora di ascoltarli alcuno
Ch' è pur di amore e di pietà devoto.

raîna, leur souvenir ne cessa d'être avec moi ; apprends-leur que les tristes peupliers du Pô courbèrent souvent leurs tiges amies pour écouter mes gémissements, comme aujourd'hui la Seine, protectrice des muses italiques, suspend le cours de ses ondes fugitives pour pleurer avec moi.

Ma mère aussi viendra t'écouter ; dans sa joie, elle te pressera comme ma fille bien-aimée..... Hélas ! elle mourut, loin de moi, en m'appelant. Je n'ai pu alors lui prouver toute l'étendue de mon amour ; dans ma douleur, je n'ai pu adoucir les larmes amères qu'elle versa sur ma cruelle destinée.

O trop aimable CHARLOTTE ! prête l'oreille aux sentiments que mon cœur dicte à ma muse ; je les laisse couler sur le tertre fleuri, qui mollement s'appuie sur tes cendres, pour que tous ceux qui portent une âme pieuse et sensible puissent te les répéter en chœur avec moi.

PLAN D'ERMENONVILLE

ET DE SES DÉPENDANCES.

ou

NOTE XVIII ET DERNIÈRE.

L'origine du village d'Ermenonville remonte aux dernières années du VIIe siècle de l'ère vulgaire. Il a subi plus d'une vicissitude. Les plus anciens diplômes qu'il m'a été possible de consulter m'ont appris qu'en l'an 990, les habitants d'Ermenonville firent partie des domaines de JEHAN ROTHOLD ou BERTHOLD, qui se disait issu de CHARLEMAGNE, et qui prenait le titre de seigneur de Chantilly et d'Ermenonville. FOULQUES de Senlis, son fils aîné, surnommé *Bouteiller*, lui succéda dans cette propriété en 1027, et la transmit à ses petits-fils, qui la conservèrent jusques en 1350, sans s'occuper aucunement d'assainir la vallée où elle est située.

A cette époque, Ermenonville passa dans les mains de RAOUL HERPIN, dit le *Sire d'Erqueri*, qui mourut en août 1360, laissant, par testament, à un certain GUY, de Montmorency, que l'on qualifiait alors du nom de *Sire de Laval et d'Attichy*, les moyens d'augmenter le domaine d'Ermenonville.

Le 28 mai 1386, ce domaine fut vendu, avec le château de Chantilly, à Pierre d'Orgemont. A sa mort, il passa dans la branche aînée des Montmorency, et au commencement du XVIe siècle, il fut un des théâtres des discordes civiles qui ont marqué cette époque désastreuse de l'histoire de France. (*Voyez à la page 70.*)

En 1603, la terre d'Ermenonville a été érigée en vicomté en faveur de Dominique de Vic.

En 1701, à la mort de Géneviève Eugénie, arrière-petite-fille du brave De Vic, décédée sans enfants, Gédéon François Lombard, bailli d'épée de Saint-Pierre-le-Moutier, en devint propriétaire.

Par acte du 22 juillet 1754, elle fut vendue à René Hatte, secrétaire des finances et conseiller d'état privé.

Enfin, en février 1763, René Louis de Girardin en reçut une partie en héritage de son aïeu maternel et acquit la portion échue à ses cohéritiers.

Aujourd'hui cette terre, qui renferme huit cent vingt hectares (plus de 1600 arpens), appartient aux trois fils de René de Girardin. Elle donne 60,230 francs de revenu net. Elle est en vente depuis le mois de janvier 1819. C'est un des plus beaux jardins pays agers de la France.

Il a inspiré de fort beaux vers à Delille. En voici quelques uns de Mme. Sophie D***, qui sont

pleins de grace et de sentiment. On les trouve dans le *Mémorial d'Ermenonville.*

Sur cette rive solitaire
Qu'arrose un lac tranquille et lent;
Ton pied, mon fils, foule une terre
Qu'échauffe encore un cœur brûlant.
Ces bois, ces eaux, ce rocher, ce rivage,
Par ses accens semblent encore émus.
Donne une larme à l'ami qui n'est plus.
Des peupliers entrelaçant leurs branches,
Le marbre froid d'un modeste tombeau,
L'ombre d'un églantier, des mousses, des pervenches,
Couvrent les cendres de ROUSSEAU.
Il a chassé de chez moi l'étrangère
A qui j'avais remis mon précieux dépôt;
J'ai senti doublement le bonheur d'être mère
En occupant sa place auprès de ton berceau.
Ah! Qu'à jamais ton cœur révère
Du bon ROUSSEAU les immortels écrits:
Tu leur dois le lait de ta mère,
Et je leur dois tout l'amour de mon fils.

J'ai dit tout ce qui doit intéresser le philosophe, l'artiste, l'homme sensible qui visitent cette retraite enchantée; il eût manqué quelque chose à mes descriptions, si je n'eusse pu les accompagner d'un plan détaillé. Je l'offre au Lecteur. Il est très-exact; je n'ai rien négligé pour le rendre complet.

Explication des renvois.

N° 1. — La fontaine, à la descente de la route de Meaux.

2. — La cascade et la grotte des Naïades.

3. — Cénotaphe dressé à la mémoire de René de Girardin.
4. — La Brasserie.
5. — L'île des Peupliers où se trouve le tombeau de J.-J. Rousseau.
6. — Le Saule de la Romance.
7. — Les îles des Boursaudes.
8. — Tombeau de Georges Frédéric Meyer, peintre.
9. — Banc consacré aux mères de famille.
10. — Tombeau du jeune inconnu.
11. — Entrée de la forêt, et grande route de Mortefontaine.
12. — Grotte de la Rêverie.
13. — Grotte appellée du nom de Thompson.
14. — Le temple de la philosophie moderne.
15. — Grotte des ossements.
16. — L'Ermitage.
17. — Obélisque élevé à la muse pastorale.
18. — Le chêne de Palémon.
19. — Le temple rustique.
20. — Les deux arbres.
21. — La grotte du berger.
22. — Archipel.
23. — La prairie arcadienne.
24. — Cabane de Philémon et Baucis.
25. — Entrée du désert, sur la route de Senlis.
26. — L'orme heureux.

27. — Le creux du vent.
28. — La cabane de J.-J. Rousseau.
29. — Genévrier remarquable par sa grosseur extraordinaire.
30. — Monument des anciennes amours.
31. — La tente du Huron.
32. — La maison ou plutôt la cabane du pêcheur.
33. — Pierre tumulaire élevée au souvenir d'une bonne mère et de son fils.
34. — Le lieu de la danse.
35. — Le jeu de la balle.
36. — Le jeu de l'arc.
37. — Chambre où mourut J.-J. Rousseau, non loin de la fonlaine n°. 1.
38. — Le hameau, sur le chemin de Chaalis.
39. — Le bocage.
40. — Grotte de la fontaine.
41. — Peuplier planté par René de Girardn, le jour de sa prise de possession de la terre d'Ermenonville.
42. — Regard connu sous le nom de *Tombeau de Laure.*
43. — Le moulin.
44. — Le pressoir et la maison du vigneron.
45. — L'île et la tour de *Gabrielle.*
46. — Le verger.
47. — Le potager.

48. — Petite maison bâtie pour servir de demeure habituelle à J.-J. Rousseau.
49. — Le bâtiment gothique.
50. — L'île des Platanes où se trouve l'autel de l'amitié.
51. — Le château d'Ermenonville.
52. — La grande cascade.
53. — Écuries et cours du château d'Ermenonville.
54. — Maison des voyageurs, connue sous le nom de *hôtel de J.-J. Rousseau.*
55. — Autel druidique.
56. — Le souterrain.
57. — Orangerie.
58 — La ferme d'Ermenonville située sur la hauteur et près de la route du Plessis-Belleville.
59. — Le bac de Gabrielle, ou le va-et-vient du bocage.
60. — Le village d'Ermenonville. Il est divisé en deux parties ; l'une est située à l'est et l'autre à l'ouest ; c'est dans la première, et non loin de la ferme, que se trouve l'église.
61. — Lieu où les jeunes enfants vont apprendre le tir de l'arc.

ITINÉRAIRE DE PARIS A ERMENONVILLE PAR MONTMORENCY.

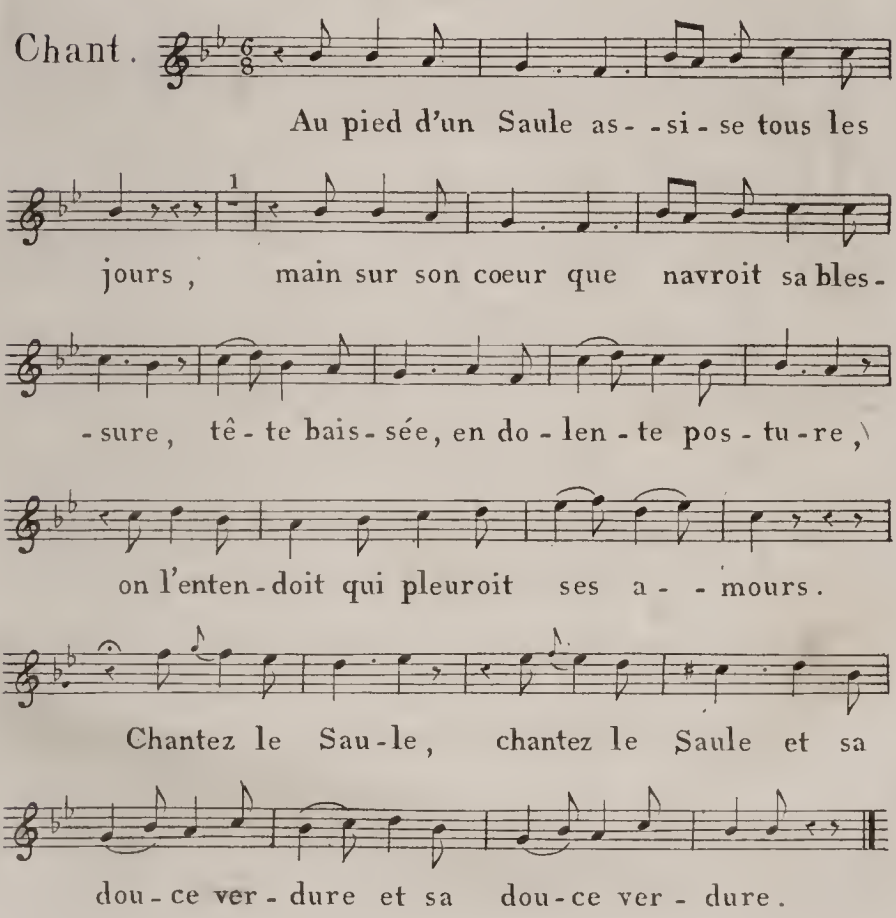
LIEUX.	POPULATION	DISTANCES	
		Myriamètres.	Lieues.
Saint-Denis. .	. . 4,425.	. . 0,78. .	2. »
Épinai	. . 900.	. . 0,39. .	. 1. »
Deuil.	. 1,000.	. . 0,39. .	. 1. »
Montmorency.	. . 2,800.	. . 0,10. .	. » 1/4.
Groslay. . . .	. . 1,000.	. . 0,10. .	. » 1/4.
Saint-Brice . .	. . 800.	. . 0,19. .	. » 1/2.
Sarcelles . . .	. . 1,500.	. . 0,19. .	. » 1/2.
Ecouen	. . 1,232.	. . 0,78. .	. 2. »
Champlâtreux.	. . 130.	. . 0,78. .	. 2. »
Lusarches. . .	. . 1,800.	. . 0,39. .	. 1. »
Chaumontel. .	. . . . .	. . 0,39. .	. 1. »
Chantilly . . .	. . 2,267.	. . 0,78. .	. 2. »
Chaalis. . . .	. . . . .	. . 1,36. .	. 3. 1/2.
Ermenonville.	. . 400.	. . 0,19. .	. » 1/2.
ROUTE D'ERMENONVILLE A PARIS.			
Montaby . . .	. . . . .	. . 0,39. .	. 1. »
Mortefontaine.	. . 500.	. . 0,39. .	. 1. »
Plailly	. . 900.	. . 0,10. .	. » 1/4.
Louvres. . . .	. . 900.	. . 0,68. .	. 1. 3/4.
Vauderlant . .	. . 130.	. . 0,78. .	. 2. »
Le Bourget . .	. . 450.	. . 0,97. .	. 2. 1/2.
Paris	. . . . .	. . 1,36. .	. 3. 1/2.

Cette dernière route est la plus généralement suivie par les voyageurs, pour l'aller comme pour le retour. C'est aussi la seule carrossable. La première est la plus curieuse, mais il faut aller à pied.

ROMANCE Du SAULE

Paroles de Deleyre.

Musique de J. J. ROUSSEAU.



ROMANCE Du SAULE

Paroles de Ducis.

Musique de GRÉTRY.

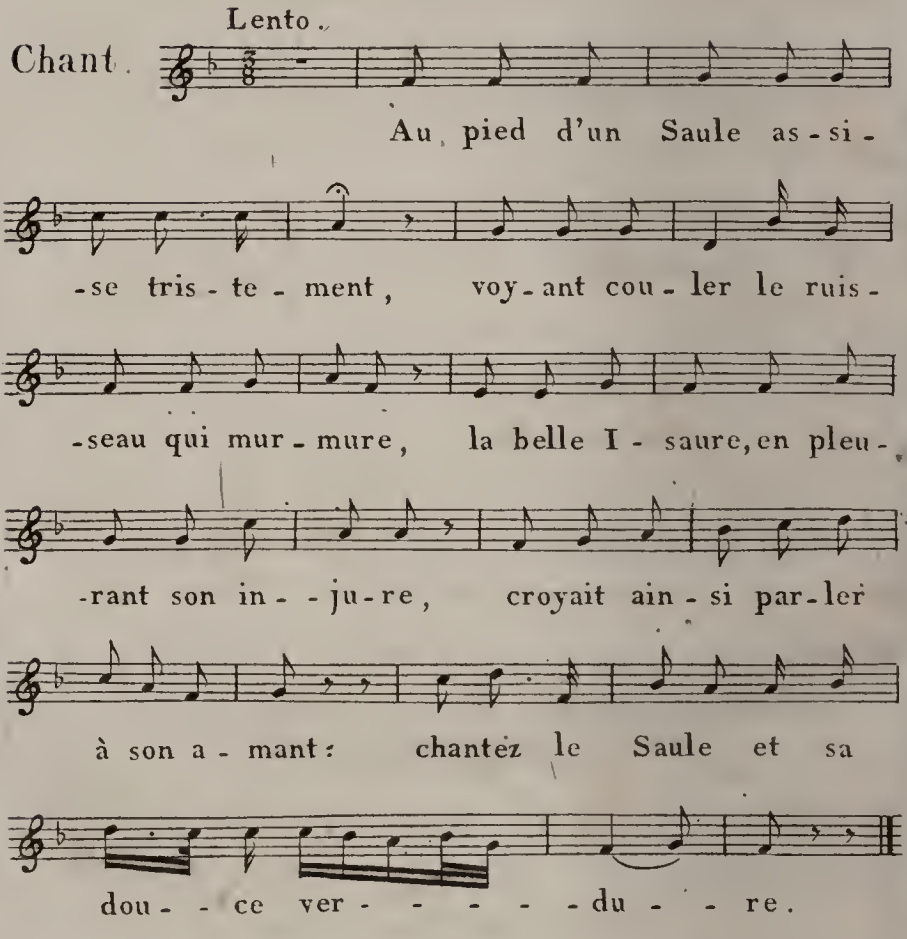


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PRÉFACE. . . . . page v

PREMIÈRE PROMENADE. . . . . 1—22

Le retour du printemps, 1. — Départ de Paris, 2. — De l'agriculture aux environs de cette capitale, 3. — Saint-Denis, *ibid.* — Épinay, *ibid.* — Défense singulière, 4. — La Chevrette, *ibid.* — Deuil, *ibid* — Vallée de Montmorency, *ibid.* — Le Mont Olympe, 5. — Souvenirs historiques de la vallée, *ibid.* — Monument érigé à J.-J. ROUSSEAU, 7. — L'Ermitage, *ibid.* — Châlet de la Nouvelle Héloïse, 8. — GRÉTRY, 9. — HERMANN, 10. — Monument élevé à GRÉTRY, 12. — Le lieu de la danse, *ibid.* — Le petit Mont-Louis, *ibid.* — Le vieux donjon, 13. — Le petit château, 14. — Montmorency, 15. — Diminution des eaux de la vallée, 16. — Cavalcades sur des ânes, 19.

— Les tombeaux d'Ermont, *ibid.* — Parc de Saint-Leu, 20. — Monument remarquable, 21. — Taverny, 22. — Rencontre d'un ami, *ibid.* — Le général Teste, *ibid.*

Seconde Promenade. . . . . 23—38

Utilité des voyages, 23. — Départ de Montmorency, 24. Groslai, *ibid.* — Saint-Brice, *ibid.* — Sarcelles, 25. Écouen, *ibid.* — Réflexions sur les passions, *ibid.* — Champlâtreux, 27. — Jeune femme abandonnée, 28. — Luzarches, 31. — Chantilly, *ibid.* — Valmont de Bomare, 32. — La forêt, 33. — La table ronde, *ibid.* — L'ophrys-mouche, *ibid.* — Le chemin perdu, 34. — L'heureuse rencontre, 35. — Étangs de Commelle, 36. — Landes de Pontarmé, *ibid.* — Grêle affreuse, *ibid.* — Arrivée à Ermenonville, 37. — Tabatière et sabots de Rousseau, *ibid.* — Mémorial d'Ermenonville, 38.

Troisième promenade. . . . . 39—56

Lever du soleil, 39. — La fauvette et ses petits, 40. — Environs d'Ermenonville, 41. — La fontaine, 42. — Le village d'Ermenonville, 43. — Grotte des Naïades, 45.

— La cascade, 45. — Le lac, *ibid.* — Cénotaphe de René de Girardin, 46. — La brasserie, 47. — L'île des peupliers, *ibid.* — Le tombeau de Rousseau, *ibid.* — Réflexions sur la mort, 48. — Fait remarquable, 49. — Hommage rendu à Rousseau par une bonne mère, 52. — Le saule de la romance, *ibid.* — Le tombeau de Meyer, 54. — Banc des mères de famille, 55. — Tombeau de l'inconnu, 56.

Quatrième Promenade. . . . . 57—79.

Entrée de la forêt, 58. — Grotte de la rêverie, 59. — Grotte dite de Thomson, *ibid* — Temple de la philosophie moderne, 60. — Histoire du jeune inconnu, 63. — Anecdote sur son amante, 65. — Des enfans de J. J. Rousseau, 66. — Grotte des ossemens, 70. — Ermitage, 71. — Monument de la muse pastorale, *ibid.* — Chêne de Palémon, 73. — Le temple rustique, 74. — Les deux arbres, 75. — Grotte du berger, *ibid.* — Idylle de René de Girardin, 76. — Archipel, 77. — Prairie arcadienne, 78. — Cabane de Philémon et Baucis, *ibid.*

Cinquième Promenade. . . . . 80—99

Le désert, 80. — Anecdote, *ibid.* — Le sentier des peintres, 81. — L'orme heureux, *ibid.* — Souvenirs que cet arbre rappelle, 82. — Le creux du vent, 84. — Cabane de Rousseau, 85. — Genévrier remarquable, *ibid.* — Bienfaits de la solitude, 86. — Le grand lac, 89. — Portrait du cygne, *ibid.* — Monument des anciennes amours, 90. — La pervenche, 93. — Belle action, 94. — Tente du Huron, 95. — Maison du pêcheur, *ibid.* — Tombeau d'un enfant et de sa mère, 96. — Réflexion sur la destinée de l'homme, 97. — Le pauvre endormi, 98. — Orage, 99.

Sixième Promenade. . . . . 100—116

La fête du village, 100. — La salle de danse, 101. — Réflexions sur cet exercice, 102. — Le jeu de balles, 103. — Le jeu de l'arc, *ibid.* — Bâtisse voisine du rond de la danse, 104. — Anecdote sur les fourmis, 105. — Élégie, 107. — Chambre de Rousseau, 108. — Détails sur son séjour à Ermenonville et sur sa mort, 109. — Le nid d'hirondelles, 113. — La montre du sage, 115. — Promenade

nocturne sur le petit lac, 115.

Septième Promenade. . . . . 117—134

Tableau du matin et des souvenirs qu'il réveille dans l'âme, 117. — Le hameau, 120. — Message amoureux des plantes, *ibid.* — Le bocage, 121. — Le gentil ruisseau, 122. — Morale, 123. — Grotte de la fontaine, *ibid.* — Le vieux peuplier, 124. — Monument consacré à Laure, *ibid.* — Le moulin, 125. — Le pressoir et la maison du vigneron, 126. — Tour dite de Gabrielle, *ibid.* — Anecdote sur le cygne, 127. — Le verger, 128. — Maison bâtie pour Rousseau, *ibid.* — Le jardin potager, 129. — Bâtiment gothique, *ibid.* — Le banc de J.-J. Rousseau, 130. — Autel de l'amitié, 131. — Éloge du platane, 132. — Le château d'Ermenonville, 133.

Huitième et dernière Promenade. . . 135—157

Départ d'Ermenonville, 135. — Autel druidique, 136. — Montaby, 137. — Mortefontaine, *ibid.* — Le petit parc, *ibid.* — Les deux ormes jumeaux, *ibid* — Le grand parc, *ibid.* — Le moulin de Vallières, 138. — La pyramide ruinée, *ibid.* — Ré-

flexions sur les effets du temps, 139. — Plailly, 140. — Montmeillant, *ibid.* — Vallée des tombeaux, 141. — Avenue Saint-Nicolas, *ibid.* — Louvres, 142. — Entrée à Paris, *ibid.* — Le tombeau de CHARLOTTE, 143. — Vision. *ibid.* — Conseils d'un père à sa fille, ou portrait d'une femme vertueuse, 146. — Derniers instants de CHARLOTTE, 153.

NOTES. 158

I. — Notice bibliographique des ouvrages publiés snr Ermenonville. . . . . *ibid.*

II. — Portrait de J. J. ROUSSEAU. . 162

III. — Anecdote relative aux sabots de J. J. ROUSSEAU. . . . 164

IV. — Notice sur ALEXANDRE DELEYRE. 165

V. — Notice sur RÉNÉ DE GIRARDIN. . 172

VI. — Sur la translation de J.-J. ROUSSEAU au Panthéon. . . . 178

VII. — Notice sur MARIE JOLY. . . . 182

VIII. — Sur la romance du saule. . . 186

IX. — Notice sur GANDAT, peintre. . 188

X. — Conjectures sur le jeune inconnu. 189

XI. — Lettre du jeune inconnu à RÉNÉ DE GIRARDIN. 19

XII.—Palémon, idylle traduite de Gessner. 198
XIII. — Flore d'Ermenonville. . . 201
Mois d'avril, 202.—Mai, 209.—Juin, 217.—Juillet. 235.—Août, 240.—Septembre, 245. Octobre, 246. —
XIV.—Méthode de J.-J. Rousseau pour former un herbier. . . . 247
XV. —Imitation d'une chanson de Petrarca. 52
XVI.—Hommages rendus à Charlotte de Berneaud. . . . . *ibid.*
Discours prononcé sur sa tombe par M. Tissot. 254
XVII. — Élégie italienne de M. Salfi, avec la traduction française. 261
PLAN D'ERMENONVILLE. . . . 280
Vers sur Ermenonville, par Mme. Sophie D***. 282
Itinéraire de Paris à Ermenonville par Montmorency, et d'Ermenonville à Paris, par Mortefontaine. 286
Romance du saule. — Paroles de Deleyre, musique de J. J. Rousseau ; et paroles de Ducis, musique de Grétry (*deux planches gravées*). 287

Fin de la table.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Réflexions sur les pompes funèbres, in-8°, Paris, 1797 (an VI).

Observations sur le livre de Dusaulx, intitulé : *De mes rapports avec* J. J. Rousseau ; in-8°, Paris, 1797 (an VI). Il n'en a été tiré que cent exemplaires. — *Voyez à ce sujet*, le Répertoire des bibliographies spéciales de G. Peignot, pag. 130 et 131.

Voyage à l'île des peupliers ; in-12, orné de quatre gravures, Paris, 1798 (an VII).

Essai sur l'autorité du père de famille ; in-8°, Paris, 1799 (an VIII).

Exposition d'un tableau des connaissances humaines ; in-8°, Paris, 1801 (an X).

Lettera sopra la febbre gialla di Livorno ; in-12, Spoleto, 1804.

Voyage à l'île d'Elbe, suivi d'une Notice sur les autres îles de la mer Tyrrhénienne; in-8°, avec trois planches; Paris, 1808. — Cet ouvrage a été traduit en italien, en allemand et en anglais.

Notice sur la vie de Georges Zoéga, antiquaire danois ; in-8°, Paris, 1809.

Considérations sur l'état actuel de l'agriculture en Corse, in-8°. , Paris, 1809.

Traité du genêt, considéré sous le rapport de

ses différentes espèces, de ses propriétés et des avantages qu'il offre à l'agriculture; in-8°., Paris, 1810.

Mémoire sur le cirier, ou arbre à cire, considéré sous le rapport de ses propriétés, de ses usages et de sa culture; in-8°, Paris, 1810.

Annuaire de l'industrie française, ou Recueil par ordre alphabétique des inventions, découvertes, et perfectionnements dans les arts utiles et agréables; 2 vol. in-12., Paris, 1811 et 1812.

Réflexions sur le courage et ses différents caractères; in-8°, Vesoul, 1812.

Éloge historique de Ch. Sig. Sonnini de Manoncourt, célèbre naturaliste et voyageur; in-8°, Paris, 1812.

Mémoire sur la culture des dahlics et leurs usages comme ornement des jardins et comme plantes économiques; in-8°, Paris, 1812.

Mémoire sur le cactus opuntia, vulgairement appelé le cactus en raquette, et sur les divers avantages que l'industrie française peut en retirer; in-8°, Paris, 1813.

Essai sur le charbon considéré dans ses rapports économiques, in-8°, Paris, 1813.

Description de la lembertine, machine à pétrir le pain, suivie de quelques observations sur les levains; in-8°, avec une planche, Paris, 1813.

Coup-d'œil historique, agricole, botanique et pittoresque sur le Monte-Circello; in-8°, Paris, 1814.

Bibliothèque physico-économique, ou Recueil périodique de tout ce que l'agriculture, les sciences et les arts qui s'y rapportent offrent de plus intéressant; 6 vol. in-12, Paris, 1817 à 1819. (Ce recueil paraît tous les mois en un cahier de trois feuilles chaque avec des planches, quand le sujet le comporte; prix de l'abonnement annuel 12 fr. On souscrit à Paris chez Arthus Bertrand, libraire.

Traité de l'éducation des animaux domestiques, suivi des moyens les plus simples et les plus sûrs de les multiplier, de les entretenir en santé et d'en tirer le plus d'avantages possibles; 2 vol. in-12, Paris, 1819.

N. B. L'Auteur a coopéré au *Cours complet d'agriculture pratique d'économie rurale et domestique*, publié par Sonnini, 6 vol. in-8° — A la *Bibliothèque des propriétaires ruraux*, depuis le tome XXV jusques et compris le XLe. — Aux *Annales des voyages*, de M. Malte-Brun. — Au *Journal de botanique* de M. Desveaux. — Au *Mercure étranger*. — Au *Magasin encyclopédique* de L. A. Millin, et à la *Revue encyclopédique* qui lui succède aujourd'hui.

MAY 31934